

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient



Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

ART NEO-GREC



MARIKA ANAGNOSTOPOULOU. — Danse grecque

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO

Ladislav Gunter, Claudine Burel, Louis Fleri,
C. Tsatsos, Charles Vildrae, Jeanne Marquès,
Athina Tarsouli, Charles Attalla, Orlova, Fouad
Arif, Amalia Nicolaidis, Gaston Berthey, Diane
de Cuttoli, Aristo Joannides, François Talva,
Léon Degand, René Dusmenil, N. Moschopoulos,
Vercors, C. Kerofilas, Marie-Jeanne Colombe,
Orion, Sem, etc.

COMPAGNIE HELLENIQUE DE COMMUNICATIONS

HELLAS

La Compagnie HELLAS a commencé les communications aériennes régulières entre ALEXANDRIE-ATHENES-LONDRES via Prestwick (Ecosse) et de là en Amérique du Nord, Canada, Australie avec des avions de luxe munis de tous les nouveaux systèmes perfectionnés de garantie.

Départs : D'ALEXANDRIE :

Tous les Jeudis à 14.00 Arrivée à Athènes à 17.30.

Tous les Dimanches à 06.30 Arrivée à Athènes à 10.00.

Tous les Dimanches départ pour Londres à 11.00; arrivée, le jour même par des avions quadrimoteurs « Liberators » de grand luxe.

LIGNE D'ALEXANDRIE :

Billet simple Alexandrie-Athènes L.E. 17 Billet aller et retour Alexandrie-Athènes L.E. 30.00 plus 15 % taxe, de 50 % sur la valeur totale perçue par le Gouvernement hellénique.

ON ACCEPTE DES MARCHANDISES.

Pour renseignements et billets s'adresser aux Agences MISR, Le Caire, Alexandrie et à toutes les Agences de voyage.

Agence d'Athènes : 4, Rue de la Métropole.

PARIS

AIR FRANCE

5 fois par semaine en Constellation

Téléphonez au 45670 ou à toute agence de voyage reconnue

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE — Tél. 49235

Le Calvaire des enfants Hellènes



Enfants grecs sauvés des mains des bandits slavo-communistes.

Le programme des slavocommunistes n'est qu'une suite de crimes brutaux et atroces. Mais ce qui dépasse tout est celui qui se perpétue en ce moment contre les enfants grecs.

Ces enfants, espoir de la nation, sont envoyés dans des camps de concentration où on tache de leur faire oublier leur origine et éteindre en eux tout souvenir de la Grèce.

Les intellectuels d'Egypte ne doivent pas permettre que cette nouvelle expérience, qui est un crime contre l'humanité, soit réalisée.

Le temps presse, les paroles sont vaines, une action rapide s'impose.

(Voir à la page 23 un récit pathétique de M.C. Tsatsos qui touchera les coeurs les plus insensibles)

A l'Occasion de la Fête Nationale

Message adressé au Peuple Grec

Par S.M. Le Roi PAUL 1er des Hellènes

Hellènes !

En ce moment critique de l'histoire de l'humanité et à l'occasion de l'anniversaire de notre Indépendance nationale, je désire communiquer avec mon Peuple.

Je crois que notre Race a été placée dès l'origine par la Divine Providence au premier rang dans la lutte et dans les sacrifices pour les idéaux de l'humanité. Je crois que notre Race, sanctifiée par les longs siècles de lutte, possède des titres d'honneur sans pareils parmi les autres peuples. Je crois à la Grèce et à sa grande mission. Je crois au Soldat grec et c'est pourquoi je crois aux miracles.

Aujourd'hui, rempli de cette foi et avec une pleine conscience de la gravité de la chose, je constate devant mon Peuple que la patrie est en danger. J'appelle tous les Grecs à apprécier le sens de la situation présente, à sentir chacun comme sa propre cause, la cause de la Grèce, à réchauffer leurs âmes par l'esprit de 1821 et de la guerre d'Albanie et à nous mettre tous ensemble à sauver de nouveau la Patrie.

Malgré la gravité de la situation actuelle, je n'ai pas le moindre doute pour l'avenir. Je sais ce que peut accomplir le Peuple grec et je vois devant moi la Grèce heureuse et forte. Je n'oublie pas que, dans la lutte présente qui bouleverse l'humanité, nous nous trouvons du côté du droit mais aussi de la force. Je n'oublie pas non plus que Dieu, comme toujours, a mis la Grèce au premier rang, le plus glorieux, dans cette lutte contre le mal. Aujourd'hui la Grèce, par son exemple montrera de nouveau au monde civilisé que, pour la liberté, il n'y a pas de borne à la lutte, il n'y a pas de mesure aux sacrifices.

Je remercie Dieu d'être né Grec et parce qu'il a daigné me mettre à la tête de ce Peuple unique et fier, qui porte si brillamment le lourd et glorieux héritage de sa longue histoire. Je suis profondément heureux de ce que le plus fort de mes liens avec mon Peuple soit notre amour pour la Patrie. Nous tous qui nous sentons Grecs, tendons-nous la main et regardons en avant et haut. Rien ne peut arrêter la Grèce sur sa voie.

PAUL 1er

Message du Président du Conseil

Une fois de plus l'anniversaire de la Fête nationale nous trouve en guerre. Des traîtres à l'idée grecque dans l'intérieur du pays et de vieux ennemis extérieurs se sont ligués dans une alliance impie pour abolir l'indépendance hellénique, pour décomposer et anéantir la Nation hellénique. Rarement la Nation qui a couru un si grand danger. Ce n'est pas seulement la liberté qui est menacée, la base indispensable du progrès et de la prospérité du Peuple. Ce ne sont pas seulement ses territoires qui sont menacés, les territoires que nous avons rachetés de l'esclavage au prix des peines, des privations, des sacrifices de plusieurs générations grecques successives. C'est son existence même qui est menacée dans la forme sous laquelle la Nation grecque est sortie du fond des siècles de sa vie historique, et sous l'image qu'avaient dans leur âme les héros de Vingt-et-un.

Nous luttons nous aussi aujourd'hui pour les idéaux et les biens pour lesquels ils ont combattu. Ce qu'ils ont gagné avec leur sang en combattant pendant sept années consécutives, sans être jamais lassés par la fatigue ni désillusionnés par le malheur, les ennemis du dehors et leurs alliés maudits de l'intérieur veulent nous l'enlever. Ils veulent arrêter dans notre cœur toute palpitation grecque, ils veulent éteindre dans notre conscience le sentiment national, fausser dans notre esprit la pensée grecque.

Leur rêve est de nous transformer en esclaves dont chaque pas sera compté par le fouet. Notre terre est inondée du sang qu'ils versent injustement et sans but comme les fauves. Ils tendent à transformer la Grèce en un espace immense couvert de tombeaux, d'herbes sauvages et de ruines. Ils ont cru qu'ils fléchiront la résistance de la Nation grecque en accumulant contre elle un crime après l'autre, une épreuve après l'autre, un malheur, une misère après l'autre.

D'autres Nations ont pu fléchir. Nous ne plierons pas. Nous nous trouvons à la fin du martyre. Comme à la dernière période de la grande insurrection, de même maintenant le monde civilisé est ému des souffrances de la Grèce, il a admiré sa résistance et il s'est groupé autour d'elle dans un appui positif, qui sans cesse devient plus intense. Nous ne sommes ni seuls, ni désarmés. Animés des idéaux de nos pères et appliquant jusqu'au bout leurs vertus par nos actes, nous sauvegarderons notre liberté, notre indépendance et nos territoires et nous nous montrerons leurs dignes enfants.

Leurs ombres sacrées se tiennent à nos côtés et bénissent notre lutte parce qu'elle est la suite et le complément de la leur. En persévérant, en persistant, en plaçant au-dessus de toute autre vue individuelle ou collective le salut de la Nation, nous pourrons très vite fêter la victoire la plus brillante et la plus décisive qu'il ait jamais été donnée aux Hellènes de gagner après leur rétablissement national. Ce sera un nouveau Vingt-et-un.

Themistocle Sofoulis

Un Ordre du Jour du Ministre de la Guerre à l'Armée

A l'occasion de la Fête Nationale, le ministre de la Guerre M. Stratos a adressé à l'armée l'ordre du jour suivant :

L'anniversaire du grand jour où fut levé à Hagia Lavra l'étendard de la Grande Insurrection Grecque trouve la Nation engagée dans la lutte la plus dure qu'elle ait jamais eu à soutenir à travers les siècles. Opprimés par le long joug des conquérants, nos aïeux, après une incessante série de soulèvements, réussirent en 1821, après s'être organisés dans le plus grand secret, à affronter le puissant Empire Ottoman et à donner la liberté à un petit coin de la Péninsule Grecque.

Les exploits de nos aïeux surprirent alors et émurent le monde civilisé, de sorte que la cause grecque finit, sous la pression des peuples libéraux, par devenir une affaire des Chancelleries des puissants. Ainsi, après sept ans d'une guerre désastreuse pour le pays, l'arbre de la liberté s'est développé, arrosé par un abondant sang grec sur la terre où naquit et fut prêchée de tout temps l'Idée de la Liberté. Les générations suivantes, ayant pris livraison de ce petit coin, l'ont agrandi par de rudes luttes et ont tendu au plein rétablissement de la Nation. Des difficultés d'ordre plus général ont empêché le plein rétablissement national et l'Etat constitué a visé à son développement pacifique et à l'accomplissement de la destinée civilisatrice de la Nation.

Mais un nouvel orage s'est déchainé contre notre Nation et, sous le prétexte de slogans trompeurs, tend à l'écrasement définitif et irrémédiable de la Race. C'est cette lutte que vous affrontez aujourd'hui, Vous les descendants des grands aïeux. Malheureusement, cette agression est secondée par de mauvais Grecs, ou oublieux de leur origine et qui se sont faits des agents mercenaires des ennemis de la Race. C'est pourquoi cette lutte est la plus dure que la Nation ait eu à soutenir à travers les siècles.

Pourtant la résistance de la Nation a de nouveau ému les Peuples libéraux du monde et les gouvernements des Grands Alliés sont venus à son secours afin qu'elle puisse faire face au nouvel orage et écraser une fois pour toutes le mauvais génie qui se présente sous le prétexte du communisme.

Vous combattez aujourd'hui pour l'indépendance de la Nation, mais vous menez en même temps une lutte qui peut s'appeler la Bataille des Thermopyles des Peuples libres. Car l'écrasement de l'ennemi en ce coin de la terre signifiera l'écroulement du pseudo-édifice que les ennemis de la liberté du monde ont fondé sur les slogans trompeurs de l'égalité.

Puisez du courage dans les luttes séculaires de la Nation. Puisez du courage dans les glorieux événements dont nous fêtons aujourd'hui l'anniversaire et, avec l'aide de nos grands Alliés d'une part, et avec votre bravoure, votre persévérance et votre élan d'autre part, vous arriverez promptement au terme Victorieux. Les victoires de Metsovo, de Konitsa, de Platanos, de l'Olympe, des Pierria, de Vrondou et tant d'autres en sont une garantie.

Stratos

Allocution de M. Griswold au Peuple Grec

« Le 25 Mars est une date qui appartient à l'humanité »

M. Griswold, chef de la Mission Américaine d'Aide à la Grèce, a prononcé le 25 Mars à 3 h. 30, l'allocution suivante qui fut diffusée par les postes radiophoniques d'Athènes et de Thessalonique en anglais et en traduction grecque.

Le 25 Mars est un jour qui survivra dans l'histoire aussi longtemps que les hommes chériront les libertés personnelles et civiques. Ce jour n'appartient pas seulement à la Grèce; il appartient à l'humanité. Il est un de ces grands moments dans les annales de la lutte de l'homme pour la liberté. Comme le 4 juillet aux Etats-Unis et comme le 14 juillet en France, c'est un jour dont toutes les démocraties peuvent tirer un fierté et une inspiration renouvelées et aussi un avertissement. Oui, un avertissement, car nous avons tous appris au cours du siècle dernier et même au-delà que la démocratie, une fois achevée, n'est pas une forteresse imprenable, à moins qu'elle ne soit défendue.

Le désir de certains hommes de gouverner d'autres en tyrans le culte de la force et les rêves de domination raciale ou nationale, ne sont pas morts par le seul fait que les hommes se révoltèrent contre eux au 18^e et au début du 19^e siècle. La démocratie doit être encore défendue.

Il y a aujourd'hui cent vingt sept ans, l'étendard bleu et blanc d'une nouvelle nation fut déployé au-dessus du monastère d'Aghia Lavra. Ce signal dramatique de l'insurrection dans le Péloponnèse fut l'étincelle qui enflamma toute la Grèce contre le joug de l'Empire Ottoman. Huit années sanglantes de lutte forcèrent l'admiration du monde, alors même qu'elles n'étaient parvenues à libérer qu'un coin de la Grèce. Et ainsi, pendant cent ans, la lutte continua, militairement et politiquement; elle continua jusqu'à ce que la Grèce fût redevenue presque entièrement elle-même par le Traité de Sèvres et par les qualités d'homme d'Etat de ce grand homme dont vous avez commémoré dimanche dernier la mort survenue en 1936. Guidée par Vénizelos et par l'antique sagesse hellénique du « rien de trop » (to métrion ariston kai to meison)... la Grèce inaugura une ère nouvelle de compréhension et de coopération dans les Balkans. Mais cet esprit nouveau fut détruit; et nous savons tous qu'il n'a pas été détruit par les Grecs. Kalavryta même le lieu de naissance de la liberté en 1821, n'a pas été épargné, au 13 décembre 1943, comme vous vous souvenez tous avec horreur.

De cette façon, nous apprenons la leçon amère que la liberté doit être conquise de nouveau tous les jours, jusqu'à ce que les hommes arriveront à

la respecter et à la préférer. Les Grecs souffrent encore de la destruction insensée et de l'incroyable brutalité de l'invasion nazie. Ils souffrent aussi de cette querelle civile qui est maintenant escouragée d'au-delà des frontières du Nord.

Et cependant, malgré tout cela, la démocratie existe aujourd'hui en Grèce — dans la lettre et dans l'esprit. Le 25 Mars est un jour où tous les Grecs devraient se vouer de nouveau à la démocratie, et où ceux qui s'en sont écartés devraient y revenir. La Grèce entière se souviendra que le peuple ordinaire et même les klephtes légendaires ont été les premiers en 1821 à se soulever contre la domination de l'Est. Ces guerriers de montagne, même quand ils étaient en désaccord avec les autorités des plaines et des villes, ne se battaient pas contre leurs propres compatriotes. Ils préféraient leur pays et ses nobles traditions et institutions à tous les autres.

Malheureusement, il existe aujourd'hui des hommes qui prétendent être des combattants de la montagne pour la liberté et la démocratie. Ils proclament leur fidélité à cette espèce de liberté qui est tombée comme un linceul sur la Tchécoslovaquie. Ces gens-là et leurs mauvais conseillers voudraient faire croire à leur monde emprisonné que la démocratie ne respire plus à Athènes. Leur propre monde s'est tellement assombri qu'ils ne peuvent plus voir la lumière. Et dans leurs ténèbres ils détruisent tous les jours les droits humains les plus fondamentaux auxquels eux-mêmes et les ministres des affaires étrangères qui les guident font des professions de foi.

N'est-ce pas une ironie que des gens ayant dans les veines du sang grec, continuent cette même destruction morale que les nazis ont provoquée? Que la misère apportée par Hitler soit exploitée maintenant par ceux qui ont des titres à l'orgueil et au privilège d'être citoyens de la Grèce? Et qu'ils altèrent le sens de la bonne volonté américaine pour l'adapter à leurs mauvais desseins d'esclavage en masse? En dépit des allégations de la propagande communiste, dont le venin a perverti même la morale du journalisme libre, la liberté et la démocratie existent encore en Grèce. Ici, tout le monde peut constater que la règle de la majorité, le jeu de la procédure parlementaire, la liberté de parole, de presse, de réunion existent et aussi le respect pour la décence humaine et la dignité de la foi.

Je voudrais rappeler aux gens qui travaillent à discréditer les motifs qui font agir l'Amérique et aux gens qui veulent lui aliéner — et même lui enlever (kidnap) — ceux auxquels l'aide américaine est destinée, que l'amitié américaine pour la Grèce n'est pas quelque chose de nouveau ou de passager. Il n'y a pas de bague empoisonnée dans la poignée de mains que nous donnons par dessus les mers. Lorsqu'en 1821 les premières nouvelles de la révolution grecque atteignirent notre pays, lorsque ce nom étrange d'Ypsilantis est arrivé jusqu'à nos oreilles comme un appel pour la liberté, les fondateurs de l'indépendance américaine ont été prompts à réagir. Le Président James Monroe déclarait dans son message au Congrès en 1822 : « Le nom de la Grèce remplit les esprits et les cœurs des plus hauts et plus nobles sentiments. La longue disparition de ce pays sous un joug agressif nous avait profondément affligés; il est donc naturel que la réapparition de ce peuple dans son caractère original, luttant pour sa liberté, suscite partout dans les Etats-Unis de l'enthousiasme et de la sympathie ».

Avant même que le Président eut parlé, des Comités d'Aide à la Grèce s'étaient constitués à travers tous les Etats-Unis. Des médicaments, des vêtements, des vivres étaient ramassés et envoyés en Grèce. Des jeunes orphelins grecs étaient adoptés — non kidnappés — par des Américains. Et une grande amitié a commencé alors entre nos deux peuples, une amitié qui est en train de l'affirmer à nouveau en cette heure où la Grèce se trouve dans le besoin.

Depuis 1821, à travers de longues années de lutte contre plusieurs nations, vous Grecs avez fondé une nation nouvelle. Et vous la sauvegarderez cette nation, car vous n'êtes « les esclaves ni les vassaux d'aucun homme ».

Mais plus d'autres pays cherchent à arrêter les sources de la liberté, plus les nations démocratiques doivent les défendre plus jalousement que jamais. Dans la grande tradition de la démocratie nous sommes responsables les uns envers les autres... nous sommes le gardien de notre frère. Nous ne pouvons demeurer isolés à l'écart lorsqu'il est malade, blessé, affamé, terrifié, trahi. Sous la pression de la guerre nous sentons cette responsabilité; en temps de paix nous ne l'oublions que trop souvent. Il ne suffit pas de parler de la démocratie, d'avoir le sentiment vague de son héritage. Nous devons la pratiquer; nous devons constamment nous adapter à son échelle d'équilibre délicat, qui ne comporte pas seulement des droits et des privilèges mais aussi des devoirs et des responsabilités. Une société dans laquelle chacun agit à sa guise, sans égard pour le mal causé à la communauté, c'est une société anarchique, qui est l'antithèse même de la démocratie.

Ne perdons pas de vue que derrière toute société où les privilèges viennent en premier lieu et les responsabilités en dernier, se profile l'ombre du Fascisme ou du Communisme qui dit : « Allez, vous avez besoin d'ordre. Vous ne pouvez pas vous entendre entre vous-mêmes ni coopérer à la satisfaction de chacun. C'est pourquoi vous avez besoin d'un Politburo pour penser et faire des plans pour vous, une main ferme et un esprit central. Le compromis est faiblesse. Seule la force fait le droit. » Contre cette sinistre doctrine, qu'elle soit proclamée par Hitler ou par les bouches de l'Hydre, la démocratie se tiendra aujourd'hui fermement.

Mais aucune nation, pas même la Grèce, ne peut vivre sur sa grandeur passée. Elle doit avoir un dynamisme pour le présent et pour l'avenir, un appel commun que tous les peuples comprendront et auquel ils croiront. La Grèce doit se recréer, se revitaliser en commençant par le grand esprit de démocratie, que Périclès a si éloquemment exprimé dans son immortelle Oraison funèbre et avec la saine auto-critique de Démosthène.

Aujourd'hui la Grèce combat pour un but qui représente tout le trésor et tout l'héritage de la civilisation démocratique de la Grèce et de l'Occident. Comme ils se battaient dans l'épique campagne d'Albanie et contre les hordes écrasantes du Nazisme, les soldats grecs se battent aussi bravement aujourd'hui contre les forces qui cherchent à asservir leur pays. Tous les peuples démocratiques ressentent de la sympathie pour les épreuves des réfugiés et sont révoltés par le rapt d'enfants grecs.

Parce que les Etats-Unis sont inspirés des idéaux d'un peuple libre, ils ont répondu il y a un an à l'appel de la Nation grecque. En fournissant une aide matérielle, en secondant positivement et efficacement tout effort d'une nation qui combat pour sa liberté et son intégrité nous ne faisons que renforcer la liberté jusqu'au jour où l'esprit et l'idéal des Nations Unies aura gagné l'appui de tous les gouvernements du monde.

En ce jour-ci, qui est symbolique de votre indépendance et plein de l'espoir de régénération, je veux exprimer ma conviction que la bataille contre les étrangers et les bandits ennemis de la démocratie hellénique sera gagnée sûrement. Aux difficultés d'aujourd'hui succédera une ère créatrice de reconstruction, qui assurera une Grèce indépendante et se suffisant à elle-même. C'est ma croyance. Elle est partagée de la Mission américaine tout entière, du Peuple américain et de tous les amis de la liberté à travers le monde.

Lettre d'Athènes :

25 MARS 1948

Athènes 28 Mars 1948

LA LUTTE POUR L'INDEPENDANCE

...et, après quatre siècles d'esclavage, la race grecque a survécu et livré la lutte décisive pour son indépendance. Dans la matinée du 25 Mars 1821, l'évêque Germanos, portant la bannière d'Aghia Lavra sortait dans la cour du couvent et donnait sa bénédiction aux braves qui avaient juré de mourir pour la liberté. Tout un peuple s'élançait courageusement dans une lutte à mort, qui allait durer huit années. L'ennemi était bien armé, jouissant de la supériorité de l'armement, des ressources et du nombre. Mais les Grecs portaient en eux la foi, le souffle sacré de la liberté animait leurs âmes. L'Archipel, le Magne, l'Attique, tout explosait à la fois; la lutte devint générale. L'unité de la Nation, un instant brisée, se réforma au bruit des combats et se cimentait par le sang répandu. Les Hellènes livrèrent des batailles, opérèrent des retraites, résistèrent à de longs sièges.

LES HEROS DE LA LIBERTE

Les grands faits d'armes sont encore mal connus et trop peu célébrés. Des silhouettes de guerriers se distinguent dans la mêlée terrible : Colocotronis, Botsaris, mènent une guérilla implacable. Canaris et Miaoulis attaquent avec leurs petits navires les grandes frégates ottomanes; Bouboulina, Mado Mavroyéni, les femmes corsaires, illustrèrent l'archipel de leurs exploits. La lutte est dure, l'ennemi puissant. Mais il trouva une population héroïque, prête à tous les sacrifices, à toutes les immolations, dont le massacre de Chios, fut le plus affreusement célèbre; il souleva d'horreur la conscience universelle.

25 MARS 1948.

Un ciel légèrement couvert; la brise matinale apporte le doux parfum des champs; un sentiment d'allégresse règne dans l'atmosphère. Athènes, la cité blanche et charmante est en fête. L'Acropole semble givrée d'argent, scintillant sous la lumière d'un ciel légèrement couvert, mais toujours suave. Le joyeux carillon des cloches remplit les airs. Le canon du Lycabette annonce le grand jour. Les musiques parcourent les rues aux sons des marches entraînantes. Les trottoirs sont bondés d'une foule qui attend pour acclamer son Roi sur son passage. Et ses acclamations à l'adresse des troupes qui défilèrent devant le mouvement du Soldat Inconnu furent l'expression de la même conscience de l'heure grave

qui anime les soldats sur le front. Elle acclame son Roi, symbole de l'Union qui dresse la grande masse des Hellènes contre une minorité traître et vendue, elle acclama les forces armées comme l'incarnation de la résistance nationale devant le péril.

Cérémonial habituel. Double haie de troupes au milieu des milliers de monde venu pour manifester. A la métropole, le Te Deum réunit les officiels, le corps diplomatique, les missions étrangères. Le Roi et ses enfants furent chaleureusement acclamés.

Après le Te Deum, S.M. le Roi se rendit au Monument du Soldat Inconnu, et déposa sur le lit de marbre blanc la couronne de laurier qui symbolise l'hommage à ceux qui ont fait l'indépendance de la Grèce, à ceux qui l'ont maintenue, et à ceux qui la défendent en cette heure de grands dangers au prix de leur sang. Un coup de canon annonce la minute de silence en l'honneur de tous les morts.

Le défilé des forces nationales commence devant le Roi entouré des dignitaires de la Cour, et des membres du gouvernement. Sections motorisées, chars d'assaut, bataillons d'artillerie, bataillons de transmissions, batteries antiaériennes s'avancent en tête. Suivent les contingents d'infanterie, l'Ecole des Evalpides, celle des cadets, un bataillon de fusillers marins, des unités de l'armée de l'air, et pour clore, les deux écoles de police. Chaque arme avec sa musique, son drapeau. Et les hommes avec leur belle prestance défilent fièrement au milieu d'une foule en délire, dont les applaudissements et les cris se mêlent aux bruits des moteurs des ailes grecques, qui décrivent leurs courbes gracieuses dans cette atmosphère d'enthousiasme national, sous le plus beau des cieux, ... celui de l'Attique.

Et lorsque la parade prit fin, toute cette mer humaine se déversa dans les rues, emportant dans son cœur un sentiment de fierté, mais aussi d'assurance.

Le soir Athènes se noyait dans les flots de lumière que répandaient les guirlandes lumineuses. Et sur le roc sacré, le Parthénon illuminé, ressemblait à une nymphe qu'enveloppent les voiles noires de la nuit.

Un vent qui vient de loin, d'Aghia Lavra a soufflé sur la Grèce, apportant dans son souffle les paroles des aïeux :

Salut, Salut, ô liberté.

DEFAITE SUR DEFAITE

Après Konitza, les forces nationales viennent de remporter une brillante victoire sur le Bas Olympe, « Piéria ». Les bandits ont convergé vers la région Piéria-Olympe de trois cotés : du Sud, du Nord-Est et du Nord-Ouest. L'objectif de cette grande concentration était la route de ravitaillement Larissa-Cozani, d'une importance essentielle que les bandits espéraient couper pour isoler ainsi les forces nationales se trouvant dans les régions Cozani-Siatista-Florina-Castoria. Les troupes nationales ont encerclé les montagnes où s'étaient concentrés les bandits et après se sont lancés à l'attaque.

Les pertes des bandits s'élèvent à 1400 hommes morts, prisonniers, et 190 rebelles qui se sont rendus. Les installations des bandits dans cette région comprenant des hôpitaux, maisons de convalescence, cuisines, écuries, écoles d'entraînement des officiers, lignes téléphoniques, ont été détruites. On y a trouvé aussi d'importants approvisionnements, vêtements neufs, abondant matériel de guerre, matériel sanitaire, et... des tombes collectives.

Le Général Van Fleet exaltant la « splendide victoire » a dit : le peuple grec a toute raison d'être fier des magnifiques faits de son armée dans la région de Piéria.

Après Konitza, c'est Piéria. Et comme l'on dit : « Jamais deux sans trois, il y aura une troisième grande victoire. Mais je crois, qu'en l'occurrence, les vaillantes forces nationales démentiront le proverbe, car les victoires qu'elles remporteront sur les bandes de Markos dépasseront les trois, les cinq les dix s'il le faut, pour remporter la plus belle, la plus noble, la plus sublime. Celle d'anéantir les traîtres mercenaires qui menacèrent l'intégrité et l'indépendance de la « Douce Grèce ».

LE REQUIEM L'ELEFTEROS VENIZELOS

Toute la Crète, toute la Grèce peut-on dire — car toute la Grèce avait envoyé ses représentants — ont pris part à l'hommage rendu à la mémoire du grand homme. Cette année, la sensibilité grecque éprouva plus que jamais, le besoin de s'appuyer sur le souvenir de la personnalité politique qui est restée dans l'histoire, comme le plus brillant symbole de la grandeur de la nation grecque et de la foi dans sa haute mission.

CE QUE L'ON DEVRAIT SAVOIR !

Une vive indignation règne dans les régions contrôlées par « l'armée républicaine » pour l'effort de la Grèce nationale que dirige la Reine Frédérique afin de protéger les enfants grecs. Les parents de « la Grèce esclave » envoient leurs enfants dans les régions libres, afin qu'ils soient dirigés par les bons soins du « gouvernement provisoire » en Albanie, Yougoslavie et Bulgarie, pays vraiment démocratiques, pour les sauver des dangers, des persécutions et surtout de... l'ignorance.

Je tiens la nouvelle d'une source... digne de foi. C'est Markos qui l'a dit hier soir à la radio.

Mais, ce n'est pas tout. Le chef du protocole du Ministère des Affaires Etrangères, du « gouvernement provisoire » demande une cinquantaine d'employés et d'employées afin de pouvoir répondre dans les délais prescrits par le protocole à plus de dix mille dépêches envoyées par les parents de la « Grèce esclave » exprimant leur joie, enthousiasme et reconnaissance de voir leur ardent désir enfin accompli. Protocole obligé.

Si ce n'est pas de l'audace, c'est du moins du cynisme.

Aristo Joannidès



LL.MM. le Roi des Hellènes Paul Ier et la Reine Frédérique photographiés à Athènes à leur sortie du Cinéma Astor où ils ont suivi la projection du film « Great Expectation ».

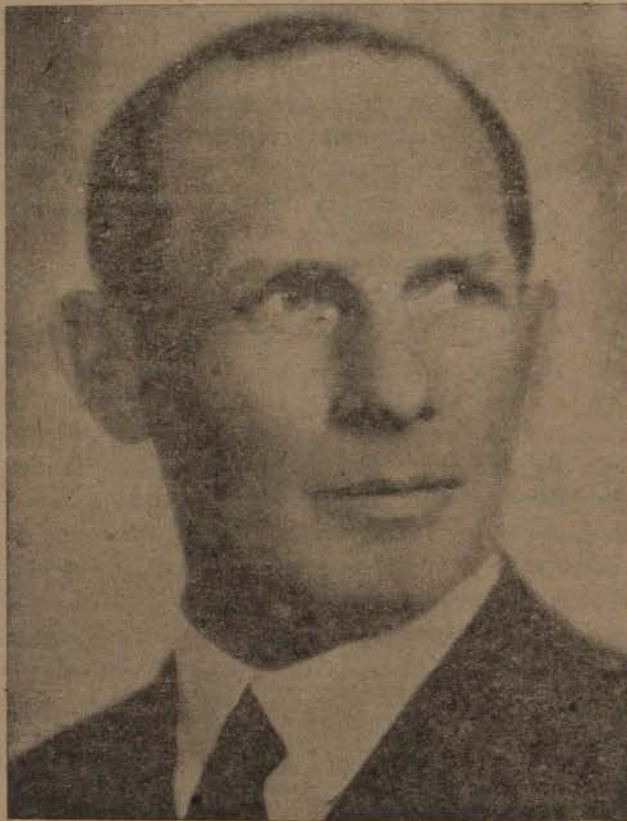
IN MEMORIAM

GEORGES II, Roi des Hellènes

Par S.E. Ladislas Gunter,
Ministre de Pologne

Une année vient de s'écouler depuis la mort du Roi Georges II des Hellènes.

La tragédie que vit depuis des années la vieille Hellade semblait tout de même vouloir s'atténuer au moment où il mourait. Le Souverain avait succédé à son frère, le Roi Alexandre. Au cours d'un rè-



gne mouvementé, il fut par deux fois obligé d'émigrer : la première fois, à cause d'une guerre civile, la seconde fois pendant l'occupation germano-italienne. Le peuple avait exigé son retour, parce qu'il avait compris que le Roi remplissait tout son devoir et ne fuyait aucune responsabilité personnelle, quand le nombre de celles-ci s'accroissait au fur et à mesure que la position de la Grèce en faisait dans le monde une puissance.

Au cours de la dernière guerre, la Grèce lutta avec succès contre les Italiens, se défendit contre les Allemands et jamais ne céda à l'occupant; toujours elle resta l'amie fidèle des Alliés. La résistance grecque fut toujours inspirée par le Roi Georges en Grèce d'abord, puis en Crète où poursuivi par les Allemands. Il ne leur échappa que de justesse.

De Londres ensuite. Il continua à inspirer la résistance grecque. Pour rendre possibles les victoires de 1941, Georges II fut obligé avec Métaxas de lutter contre les « Vénizélistes » et, dès ce moment, il fut en butte à ces critiques anglaises qui venaient d'abord des Gauches et puis du Gouvernement lui-même.

Ce fut pour Georges II une rude épreuve : apparenté à la famille royale anglaise, élevé en Grande-Bretagne, Anglais de caractère et de traditions, ami sûr et fidèle, il a dû subir de la part de la Grande-Bretagne des attaques déclenchées par de telles méthodes que le Souverain perdit toute foi en la justice et la loyauté de la politique anglaise.

En 1942-43, les communistes grecs prétendaient combattre les Allemands. L'Angleterre leur fournit les armes et les munitions qui leur servirent en définitive à lutter contre la Monarchie. A cette époque, le Roi Georges se trouvait au Caire où l'Ambassadeur britannique le pressait d'abdiquer pour donner la régence à l'Archevêque Damaskinos.

Les événements de décembre 1944 ont fait une bonne justice de l'intelligence de la politique britannique, quand les armes et les fonds fournis par l'Angleterre aux communistes servirent à combattre les troupes anglaises débarquées pour la défense de la Grèce. Malgré tout et pour sortir son pays de cette situation, le Roi fut assez magnanime pour accepter la formation d'une régence provisoire. L'hostilité de l'Angleterre à l'égard de Georges II n'avait que des bases doctrinales : le Roi avait violé la constitution de 1936 pour mettre au pouvoir, et au pouvoir dictatorial, le général Métaxas qui gouverna ainsi pendant trois ans et demi. Cette violation de la constitution fut « commise » par le Roi, par dévouement pour son peuple, et certainement pas comme on le prétend, par ambition personnelle. L'Hellade, en effet, qui transmet au monde la sagesse de vieille Egypte, clarifiée par son génie propre qui créa l'absolu du beau, n'a jamais su résoudre le problème du pouvoir. D'ailleurs, quoi qu'on en pense, le régime Métaxas a fait beaucoup pour la Grèce. Il a relevé le bien-être par des mesures sociales, assuré la paix intérieure et recréé les forces qui permirent à ce pays d'obtenir ses victoires sur l'Italie. Malheureusement Métaxas était mort quand éclatèrent les hostilités avec l'Allemagne. Ce fut alors le Roi qui, prenant toutes ses responsabilités pour sau-

ver l'avenir du pays, eut l'audace de décider le combat contre l'Allemagne, comme il avait osé en temps de paix rompre avec la constitution pour donner à la Grèce les moyens de combattre.

Cependant la décision de 1936, et celle de 1941, furent retenues par les Alliés (par les démocraties occidentales tout comme par les Soviétiques).

Le peuple Grec, cependant, malgré tous les efforts de Gauches s'est prononcé par un plébiscite à une écrasante majorité, il a exigé le retour du Roi; le peuple, lui, a compris que seul l'autorité du Roi pourrait continuer une barrière contre les manœuvres de l'URSS et garantir la paix intérieure du pays.

La grande figure du disparu me mémore les temps tragiques que j'eus l'honneur de vivre à ses côtés. Je fus le dernier ministre de Pologne en Grèce avant l'invasion allemande. Accrédité auprès du Roi, j'ai passé avec lui cinq ans, l'accompagnant lors de sa retraite en Crète, comme pendant son voyage de 1941 qui nous fit visiter Alexandrie, le Caire, Durban, Johannesburg, le Cap pour gagner Londres par la Trinidad. Vivant avec lui, j'ai eu l'occasion de bien connaître le Roi et d'apprécier la grandeur de son caractère, profondément humain, ses réactions étaient toujours dépourvues de la moindre morgue et il n'avait aucune exigence au

point de vue protocolaire. Je me souviens particulièrement de son attitude au moment où l'invasion allemande déferlait dans la plaine polonaise. Je lui demandais audience, elle me fut accordée immédiatement je sollicitais de lui l'autorisation de créer en Grèce un asile pour les réfugiés polonais. La réponse fut prompte : « Faites de la Grèce un centre de transit pour vos valeureux soldats auxquels j'adresse tous mes vœux ». Et à la suite de cette décision, plus de 13.000 Polonais furent accueillis en Grèce, ils rejoignirent notre armée nationale par la suite et ils combattirent dans les rangs alliés tant en France qu'en Proche-Orient... Plus-tard, à Londres, Georges II continua à garder ce contact avec les milieux Polonais, fidèles à l'indépendance de leur pays, et le souverain, bien souvent, comparait le sort des deux nations devant l'impérialisme soviétique.

Avec Georges II disparût une grande figure européenne et une intelligence diplomatique lucide dont le monde a tant besoin dans les jours troubles que nous vivons.

Heureusement pour le peuple Grec, son frère et successeur, S.M. le Roi Paul des Hellènes est en train de prouver tant par ses idées que par ses actes d'être à la hauteur d'une tâche dont la gravité n'échappe à personne.

Ladislav Gunter



Qui gagnera Dessin du Punch

Les questions de grande actualité

l'Entente Greco-Turque, le Présent, l'Avenir

Athènes, le 27 Mars

Dans la grande salle du Foyer des Amis de la Grèce une imposante manifestation gréco-turque s'est déroulée hier; ce fut en effet, sous la présidence de M. Sophocle Vénizélos, le début d'une série de conférences sur les relations entre la Grèce et la Turquie et avec comme conférenciers quelques uns, parmi nos parlementaires, des connaisseurs très compétents des questions de politique étrangère : MM. Léon Maccas, A. Bacalbassi, Jean Politis, Gr. Cassimatis etc.

Après quelques mots très chaleureux du Président Vénizélos, exaltant les vertus de la collaboration gréco-turque, la parole fut donnée à M. Léon Maccas, député d'Athènes, ancien ministre et Vice-Président de la Ligue gréco-turque.

Pour commencer, M. Maccas a souligné deux dates : l'année 1923, — traité de Lausanne; et 1930 — réconciliation et début de l'entente gréco-turque. Mais si dans l'espace de ces sept années, ce tour de force a été accompli que l'égalité et l'amitié fussent rétablies entre le vainqueur et le vaincu d'hier, à savoir deux peuples qui se sont combattus pendant des siècles, — mais depuis 1931, durant dix-sept ans, presque aucun nouveau progrès ne fut enregistré dans la voie de cette amitié.

Pourquoi ? M. Maccas se le demande, non par curiosité historique ou par esprit de critique pure, mais pour que nous soyons aidés dans la préparation de l'avenir. Car quelle était l'atmosphère en 1931 ? A cette date, M. Maccas avait été envoyé en mission par l'illustre Vénizélos en Turquie. Il avait eu des longues conférences avec les Présidents Kemal Atatürk et Ismet Inonu ainsi qu'avec le ministre des affaires Etrangères Rouchdi Aras. Et dépouillant les rapports où il avait consigné ces entrevues, M. Maccas rappela les déclarations les plus caractéristiques de ces hautes personnalités, toutes nettement optimistes quant à la fécondité de l'amitié naissante des deux peuples. Ainsi, l'on se demande : pourquoi depuis l'événement ne justifia-t-il pas entièrement cet optimisme ?

M. Maccas y voit plusieurs raisons : la disparition, d'abord, des protagonistes : Vénizélos et Atatürk. Mais cette explication ne suffit pas : Il est vrai aussi que six années furent perdues, parce que c'étaient des années de guerre. Mais avant 1939 et après 1944 ? Après 1944, il y eut peut-être le malentendu créé par la neutralité observée par la Turquie, pendant la guerre. Mais M. Maccas explique qu'en observant cette neutralité, la Turquie fut aussi bien correcte vis-à-vis de la Grèce, dans le cadre

des traités, que précieusement utile à la cause générale des Alliés. C'est en effet grâce à la neutralité turque que le Moyen-Orient est resté inaccessible du côté nord et que Hitler, au lieu de suivre la ligne d'Alexandre le Grand qui lui eût peut-être donné la victoire, a dû suivre la ligne de Napoléon, pour trouver dans la steppe russe le même sort que ce dernier.

Mais pourquoi le grand service offert par la Turquie ne fut-il jamais souligné et expliqué ? Pourquoi n'avons-nous pas, non plus, mis l'index sur les autres erreurs commises de part et d'autre ? Il fallait par exemple reconnaître l'erreur de la politique étrangère de Panagis Tsaldaris et de Métaxas qui, au lieu d'intensifier et de mettre en valeur l'entente gréco-turque prise à part, ont préféré le noyer dans l'illusion d'une entente balkanique, qui ne pouvait servir à rien. On a lâché la proie pour l'ombre. On n'a rien non plus entrepris pour fonder l'amitié gréco-turque sur des bases pratiques : ni entreprises communes, ni rapprochement commercial, ni abaissement des barrières douanières, rien ne fut tenté et encore moins réalisé. Les visites, même officielles, entre les deux capitales ont cessé. Un contact presque uniquement de forme fut maintenu. De 1941 à 1944, le gouvernement Tsoudéros n'a rien fait non plus pour mettre en valeur l'amitié des deux pays. Il n'a même pas expliqué que la Grèce saignante et martyre avait servi de bouclier protégeant la Turquie, — tout comme la neutralité turque avait été le bouclier protégeant l'Egypte, où la Grèce se reconstituait...

Pendant ces années sombres, il y eut certes le « Kurtulus », porteur de vivres à la population affamée seul point lumineux. Mais ne fallait-il pas préparer, dès lors, le terrain afin qu'après la guerre d'autres « Kurtulus » fassent inversement le trajet de Grèce vers l'est, transportant chaque année en Turquie un certain nombre de Grecs utiles à l'économie turque elle-même et contribuant de la sorte à la solution du problème démographique hellène ? Et M. Maccas de lire ce qu'il écrivait dès 1941 dans un mémoire confidentiel, où il proposait un petit chiffre de 10 à 15.000 Grecs) comme « plafond » de cette émigration annuelle et qui serait composé d'ouvriers, d'employés, de domestiques, à savoir d'une main d'œuvre dont l'apport serait utile à la Turquie, sans lui créer le moindre embarras où lui inspirer la moindre appréhension.

Ainsi M. Maccas est amené à parler de l'avenir. Il faut, selon lui, négocier cette question. Il faut

aussi collaborer pour rétablir l'autorité, d'ailleurs purement spirituelle, du Patriarcat Œcuménique. Il faut intensifier les relations économiques commerciales, touristiques. Il faut marcher vers une union douanière. Il faut établir des contacts systématiques entre les Universités, entre la jeunesse, entre la presse. Il faut surtout affronter en commun la menace commune qui pèse sur l'avenir parallèle et solidaire des deux nations. Il faut aussi travailler en commun à l'Union de tous les peuples de la Méditerranée Orientale.

Certes — a conclu M. Maccas, sous les applaudissements de son auditoire — la Grèce traverse en ce moment une crise très grave. Mais pour apprécier l'importance du facteur grec et le prix de l'amitié grecque, il faut envisager l'ensemble de notre époque, estimer le miracle de la vitalité hellénique et comprendre par conséquent l'immense utilité d'un allié tel que la Grèce. Et c'est sur cette base réaliste et juste qu'il faut reconstruire — en le modernisant — l'ancien Empire de Byzance, dans l'étroite union des deux races unies par la mer Egée.

M. A.

ÉTÉ... IL SUFFIRAIT

*Le cristal liquide de la rosée
Tremble au vent frais, clair de la matinée
D'azur dilué dans la vapeur molle
Qui jette sur les lointains un fin voile;
La foule des herbes de la prairie fume,
Toute la plaine est transpercée de brume;
Tout à coup la jeune lumière éclot
Et le soleil, comme un radieux oiseau
D'or, s'élançait vers les cimes du ciel
Et fait couler sa chaleur torrentielle
Sur l'étendue odorante, luisante,
Dans l'air plein d'effluves, d'ailes vibrantes.
Sur les arbres frissonnants, les oiseaux
Qu'enivre le jour suavement chaud,
Tendrement, le cou gonflé, s'attirent
Se poursuivent, pour le brûlant plaisir,
Avec des cris de joie, d'affolement
Et pleins d'émoi, s'accostent ardemment
Et mêlent leurs tièdes plumes d'ouate
Avec des frémissements où éclate
L'allégresse de l'âpre volupté
Qui, quand vient le frénétique été,
Avec une candide impudeur exalte
Fortement les hommes, les bêtes, les plantes
Qui recherchent, irrésistiblement,
Les transports impétueux, bondissants,
L'accord puissant, rapide, épuisant
Quand le désir, véhément, comme une braise,
Remplit le sang, la sève d'un malaise
Déchirant, inouï et qui oppresse
L'âme insatiable qui crie de détresse.
— Eté! Jubilante saison des grands matins
Odorants et bleus comme d'amples champs de lin!
— Eté, Impétueux et brûlant incendie
Solaire de l'espace, des cœurs à midi!
— Eté, Rayons blancs, foudroyants qui pénètrent
Les écorces, le dur sol, les faibles êtres*

*Humains qui halettent, étourdis de chaleur
— Enivrante comme une puissante liqueur —
Et qui souffrent, abattus, d'ennui sensuel!
— Eté! Jardins et champs où gémit et appelle
La multitude des insectes voluptueux
Noyés, en soupirant, dans le pollen poudreux!
— Eté! Pure et jeune, comme au temps
d'Aphrodite*

*Où les corps tendres, naïfs se rapprochaient vite
Enlacés par le bref et bondissant Désir,
Et innocents, fervents riaient de doux plaisirs
Et, parmi l'herbe et le blé, sous l'azur
Créaient les générations futures!
— Eté, Voici que je songe au bord lumineux
De ma terrasse, au centre de la clarté bleue,
Au milieu du jour que bercent les hautes palmes
Qui, pressent et caressent, en flottant, l'air calme.
Eté! Me voici pleine d'attente et de rêve
Mon âme orageuse, explosive se soulève,
Mes bras s'ouvrent et se tendent complaisamment
— Tant j'ai de vertige et d'élan véhément —
Vers vous, ô turbulent et suave été
De parfums, de chaleur, de clarté dilaté,
Vers vous, ô été, qui me semblez illimité!
— O ardent Eté! J'aime et je ne sais qui j'aime
Mon cœur que nul n'enserme est ivre de soi-même
Mais je sens que, telle une pesante grenade
Mûre, déjà, sa ferveur rouge, chaude, éclate!
— Amour, ô divin amour semblable à la joie
Au bonheur qui fait bondir au-delà de soi,
Curieuse, tremblante, avide je m'attendris
Au seuil joyeux de votre humain paradis.
— Eté! Jubilante saison des grands matins
Il suffirait d'un tendre et beau regard humain
Pour me détourner de ton pourpre flamboiement:
Eté! Plus que toi l'Amour est éblouissant.*

Diane de Cuttoli

L'appartement le plus original du monde

Au sommet de la colline de Chiètres, face à la Dent de Onze Heures qui s'accolle si harmonieusement à la Dent du Midi, la Tour de Duin domine la vallée du Rhône.

Cette tour romaine a, comme toutes les ruines restaurées, une très longue histoire. Rendez-vous des archéologues et des radiésistes, elle a déçu ces derniers. Parmi eux, il faut noter son propriétaire actuel, Henry Grenier qui, après une quinzaine d'années d'efforts vient d'abandonner la course au trésor.

J'ai rencontré Henry Grenier pour la dernière fois au commencement de cet hiver.

— Venez me trouver.

Et comme j'ouvrais des yeux incrédules, il insista :

— Si. Venez. Je vous montrerai ce fameux appartement du haut de la Tour. Tout le monde en parle. Personne ne l'a vu. Je vous autorise même à écrire ce que je vous raconterai.

Tant que je gravis la colline je me meus en plein vingtième siècle. Arrivée au préau, j'entre de plein-pied dans le Moyen-Age. Cours d'amour et croisades. En France, c'est le débarquement de Louis VII avec les débris d'une armée dont faisait partie Amédée III de Savoie. Les Comtes de Savoie exerçaient leur domination sur une partie du canton de Vaud et sur le Valais. Le Seigneur de l'époque, nommé Girold fit élever un castel à l'endroit même où, en salopette, Henry Grenier me reçoit. Il me montre le coin où s'érigait la tour carrée faisant saillie sur le château : il n'en reste plus que les marches et le montant d'une poterne. Haute de 25 mètres, la tour ronde subsiste. Elle s'appelle tour de Duin, du nom du Seigneur du château de Conflens, en Savoie. La famille était originaire d'un îlot du lac d'Annecy (Duing) ce qui explique les armoiries qui figurent au cartouche surmontant le porche : 2 carpes d'argent, dos à dos, en pal accompagnées en chef d'une tour crénelée d'or. Tout en m'engageant dans l'escalier en spirale je note que les fondations ont 2 m. 60 sur le rocher même et que les murs ont une épaisseur de 1 m. 80. L'entrée primitive, à 8 m. du sol laisse supposer qu'il existait un pont-levis.

L'escalier aboutit au fameux appartement qui excite la curiosité générale. Du haut de sa tour, inlassablement, Henry Grenier actionne son pendule et passe des nuits à supputer l'emplacement du fameux trésor.

Je ne prête aucune attention à la disposition des chambres ou au mobilier. Je ne pourrais affirmer que ce logis sans angles possède un charme particulier. Je préfère gravir quelques marches encore et admirer

le paysage. D'un côté le lac de Genève et la ligne sombre du Jura. A ma gauche le réfilé de Saint-Maurice et, à nos pieds, dans le lointain, Bex encerclé des cimes alpestres. C'est très beau.

Madame Grenier se plaint de la difficulté du ravitaillement, de l'absence de tout confort. Quand la neige tombe en abondance, la solitude de la tour devient lugubre.

Henry Grenier me détaille l'Histoire, depuis 1150, date du mariage de la fille de Girold avec Aymon de la Tour, qui devint le propriétaire de la colline. Et devant mes yeux éblouis par le vaste panorama défilent tous ceux qui vécurent et tout ce qui advint sur ce lopin de terre. Grands hommes et meurtriers. Fêtes harmonieuses et sortilèges obscurs. Je pense à Jean Arembourg de Bex qui fut enfermé par maléfice au Castel de Duin, ce qui créa, en 1423, un conflit entre le prince Amédée de Savoie et le responsable, Pierre de Duin.

Noces princières et pillages, prospérité et démantèlement de la tour, peste dévastatrice et brigandages, incendie du château par les Haut-Valaisans, alliés des Bernois et les Suisses durant la guerre de Bourgogne. Parmi les ruines Henry Grenier pointe un doigt vers l'emplacement du donjon qui servait d'abri pour les armes et les instruments de combat. Puis il parle des souterrains, du passage secret qui reliait la tour au château, au donjon et, qui sait, peut-être à la tour carrée de Saint-Triphon qu'on aperçoit, au loin.

Le mot souterrain évoque, une fois de plus le fameux trésor. Henry Grenier m'entretient longuement de ses fouilles infructueuses. Je ne l'écoute plus. Je suis retournée dans le passé. Sur le flanc des montagnes qui nous entourent il y a des chalets. Et j'ai dormi dans l'un, dans l'autre, au hasard de la transhumance, cette vie prestigieuse qui poussait les brebis dès mars, vers les préalpes. Nous escaladions toutes la contrée et arrivions en juin à la haute-montagne. C'était, jusqu'au premier octobre le dur estivage dans les rochers. Ensuite, jusqu'en décembre, c'était le retour à la plaine, les berges du Rhône et les bourrasques de neige.

— Il n'y a pas de trésor, vous m'entendez ?... J'ai tourné et fouillé tout le sol, là autour, je vous garantis qu'il n'y a rien.

Avec sympathie je regarde le visage tourmenté de cet homme. Je voudrais lui dire ce que je sais. Tout un printemps et tout un automne j'ai vécu au pied de sa tour, tandis qu'il était en France. La nuit, je parquais les centaines de brebis dans la fosse sur laquelle s'élevait, jadis, une salle des gardes.

— Vous m'entendez ?... il n'y a pas de trésor à Duin.

Si. Il existe. Je l'ai vu. Mais à quoi bon en parler, il ne croirait pas. Pour y puiser, il faut abandonner tout appétit d'or et de pierres précieuses. Pour cela, le trésor ne se montre qu'aux poètes et aux bergers. Il scintille dans la rosée, dans la crosse de la fougère sur le point de dérouler son fin feuillage. Il se révèle dans les notes perlées de l'oiseau qui se confie au vent.



dessin de 10 Vidoudez

— Non, reprend Henry Grenier avec amertume, il n'y a rien sur cette colline. J'en suis tellement convaincu que je la mets en vente et m'engage à rembourser le prix d'achat à celui qui parviendra à découvrir ce fameux trésor....

Le soleil descend derrière la Dent du Midi et, tout de suite, il fait très froid.

Nous réintégrons l'appartement solitaire. Le fond de la vallée est déjà empli d'ombre. C'est l'heure magique où le rêve supplante la réalité. Mais Henry Grenier fait fi des chimères. Il songe, tout à coup qu'il y a probablement un endroit qu'il a omis de forer...

Demain, il recommencera une fouille.

Orlova

POÈME

Qu'importe l'amour du regard
ou le parfum d'une présence
La chevelure au hasard
Ou l'étreinte des pas qui dansent
L'arbre qui meurt ne mourra pas
Et ni le fruit qui se balance
Toute lumière restera
Comme l'ardeur de ton absence
Je n'ai gardé que ta souffrance
Qui jamais me la ravira ? Charles Atalla

A LA PLUIE PRINTANIÈRE

Tombe pluie printanière
dans mon âme meurtrie
rafraîchis-la.
Porte-lui le parfum de Mai
et le chant du rossignol
pour l'endormir.

Souffre profondément et secrètement
malgré que la nature chante
son heure la plus douce,
elle se fanne orpheline
dans une lutte inégale et pleure
sous une saignée aversive.

Et comme avec anxiété attend
ta douce rosée
la terre assoiffée
de même pour ton amour ardent
je fonds d'entre le temps
âme, ensemble et corps

Tes larmes qu'elles deviennent rosées
à mes paupières fermées
que la douleur scelle
deviens la main légère
qui dans la fièvre sauvage
caresse et rafraîchit

Comme les roses qui fleurissent
sous le soleil et s'enivrent
fait que s'ouvrent encore
mes paupières closes
telles des fenêtres fermées
aux jours de grande fête

Athina Tarsouli

(Traduit du néo-grec par S.S.)

VOEUX

Les roses de l'année, iront à quelle tombe,
Les fleurs que nous aimions, églantines toujours ?

Vivante qui n'es plus, je veux pour toi la tombe !
Et la pierre banale accueillant mon amour.

Sois libre dans l'enclave où les rêves s'enivrent
Esclave de tout être — et non point de la mort !

Libre, mais solitaire. Et quand la nuit s'enivre
Je viendrai, sous le ciel, ressusciter ton corps !

Et les fleurs de la vie, églantines jalouses,
Roses que nous aimions, seront à nous toujours.

Charles Atalla

Un Grand Poète Egyptien : AHMED CHAWKY

par GASTON BERTHEY

J'entreprends sans nul doute ici une tâche difficile, celle de vous faire connaître un poète — et qui plus est un grand poète, celui qu'on a surnommé Le Prince des Poètes, — dans le miroir d'une traduction.

Dieu sait quel mal on a dit des traductions... à juste titre hélas !... Dans celle-ci, avec l'aide magistrale d'un autre grand poète arabe, Khalil Bey Boutran, je me suis efforcé de rendre en vers dans ma langue maternelle quelques unes des œuvres les plus caractéristiques d'Ahmed Chawki. J'estime en effet en m'appuyant sur l'autorité de Carlyle que, chez les vrais poètes, pensée et chant jaillissent à la fois et sont indissolubles. Rendre une de leurs œuvres en prose, c'est l'amputer non pas que de sa musique mais de son prolongement sensible, c'est presque la châtrer.

Que je me hâte d'ajouter que je n'ai pas la prétention d'avoir transposé sans dégâts la beauté du rythme originel. J'ai tout au plus fait de mon mieux dans un domaine d'où la perfection demeure exclue.

Si j'ai choisi Chawki pour vous initier aux splendeurs de la littérature arabe, ce n'est pas seulement parce qu'il est un grand poète, mais parce qu'il fut — et reste si j'ose dire — un trait d'union vivant entre deux grandes cultures, qu'il a fait en quelque sorte mentir la fameuse boutade de Kipling, selon laquelle l'Orient et l'Occident ne se rencontreront jamais.

En effet, à la suite de plusieurs poèmes de circonstance dédiés au Khédivé Tewfic, le fils d'Ismaïl et publiés dans « l'Ahrâm », il fut, à l'âge de dix-neuf ans, envoyé en France par le Souverain pour y compléter ses études littéraires et juridiques. Il passa deux années à Paris après avoir suivi pendant une égale période les cours de la faculté de droit de Montpellier.

Ce qui furent pour lui ces années, mieux que je ne saurais le faire, l'a dit un de ses amis et confident, maintenant lui aussi disparu, le regretté rédacteur en chef de « l'Ahrâm », Antoun el Gemayel Pacha, qui brilla dans les lettres autant que dans le journalisme et la politique.

Voici un passage de la conférence qu'il fit sur Chawki le 21 avril 1945 aux Amitiés Françaises du Caire.

« Là (en France), Chawki vécut de l'atmosphère de Musset, de Lamartine et de Victor Hugo. Ce dernier venait de mourir et l'éclat de ses funérailles nationales était encore dans toutes les mémoires.

A Paris, le jeune poète égyptien connut Verlaine... Il traduisait vers cette époque « Le Lac » de Lamartine, quelques fables de La Fontaine qu'il lisait à ses jeunes camarades égyptiens et composait d'autres poèmes d'une précocité rare et d'une singulière maturité. D'ailleurs, de ce séjour de quatre années en France, il devait garder un excellent souvenir; et c'est ce qui lui inspira plus tard quelques uns de ses meilleurs poèmes : « Les Invalides », « Le Bois de Boulogne », « La Seine », « La Place de la Concorde ».

C'est par « Le Bois de Boulogne » que je vous ferai faire connaissance avec Chawki.

*O Bois de Boulogne, trésor
De souvenirs heureux sans nombre!
Les jours reviendront-ils encor
Que j'ai savourés sous tes ombres,
Cupidon se penchant sur moi?
C'est un rêve dont je souhaite
Le retour, mais sans trop de foi.*

*Supposant que le sort permette
Ce retour, même alors peut-il
— Quelque miracle qu'il emprunte —
Ressusciter mon propre avril,
Ma jeunesse déjà défunte ?...*

*Bois de Boulogne, si, de loin,
Allait croissant ma nostalgie,
Maintenant que je t'ai rejoint
Mon cœur tressaille à la folie.
Toujours pareil, toujours coquet,
Tu sembles sourire à la ronde.
Tu ne saurais changer d'aspect,
Toi qu'avec tant d'art on émonde.
Insensible à ce point es-tu
Que nul zéphyr ne te rappelle
Mon beau passé « à deux vécu »,
Toutes mes heures immortelles ?
Ne te souvient-il pas, de vrai,*

*De ces chaudes nuits favorables
Où nous venions prendre le frais
Dans tes retraites secourables ?
A l'abri des yeux indiscrets,
Dans l'ombre profonde et propice,
Nous te confions nos secrets,
Te sachant sans fiel ni malice.
Notre soif d'amour s'épanchait
Au bruissement de tes ramures;
Puis l'un contre l'autre on marchait,
Ivres de cœur, à l'aventure.*

Les vents à leur tout endormis,
 Les oiseaux rêvant de cadence,
 Sur l'homme et la nature, ami,
 Régnait seul un sommeil immense.
 L'étoile qui, tout clignotant,
 Suivait notre idylle ravie,
 Paraissait prise par instant
 De regret ou même d'envie...
 Pas un seul de tes coins, ô Bois,
 Où quelque souvenir ne naisse !
 Je ne puis détacher de toi
 Le temps de ma prime jeunesse.
 Lorsque mon départ eut rompu
 Le précieux collier des heures,
 Toutes les nouvelles n'ont pu
 M'offrir comme plaisirs que leurres.
 Entre nous s'étendait, dès lors,
 Mers et déserts, les deux sans borne...

Nuit d'Egypte à l'ardent décor,
 Toi-même, tu me sembles morne;
 Car je songe en te regardant
 A la lointaine bien-aimée,
 Jaloux de ce ciel d'occident
 Qui la garde sous ses fumées.

Mais Chawky a fait mieux que d'évoquer romantiquement les souvenirs personnels que lui avaient laissés Paris, il a glorifié la ville elle-même. Ecoutez, à titre de preuve, la page intitulée : « Sur une exposition de Fleurs et de Fruits ».

Dieu t'a comblé, Paris, au-delà des désirs.
 Mais entre tant de dons si l'on devait choisir
 Le plus beau, sur le champ, Paris, sans divergence
 On s'écrierait : « C'est la suprême intelligence. »

Des fleurs, des fruits, quelques tableaux... Et c'est
 [beaucoup !...]

Une exposition où dispose le goût :
 Un cadre raffiné, chaque produit d'élite,

Pour l'esprit comme l'œil rien qui soit insolite,
 Si peu d'espace et des chefs-d'œuvre accumulés
 De la nature et tous avec art installés.
 A ce spectacle-là qu'à plaisir on prolonge,

Il n'est à mon avis personne qui ne songe :
 S'il se peut qu'en vertu d'un rigoureux édit
 Les Parisiens aient perdu le paradis;
 Grâce à leur sens du beau qui crée, invente, essaïme
 Du bonheur, ils l'auront reconquis par eux-mêmes.

Après les fleurs, les fruits, contemplons les tableaux.
 La vie en chacun d'eux palpite et coule à flots.
 Regardez cette toile où mûrit une vigne :
 Le naturel, en chaque touche, en chaque ligne,
 Est tel que pour un peu l'on étendrait la main,
 On cueillerait la grappe et l'on ferait du vin...
 Dans le sous-bois qui va se peupler de naïades,
 Creux d'ombre, l'étang pur invite à la baignade...

Là, cet arbre puissant — et c'est prodigieux ! —
 Semble de son feuillage onduler à nos yeux...
 Le croyant s'écrierait : « Voici la main divine ».
 Et l'athée : « Oh ! voici où Paris se devine ».

Faisons vibrer maintenant une corde plus douce de sa lyre. Chawky, qui fut non seulement le Prince des Poètes mais aussi le Poète des Princes, a consacré, constate Gemayel, à ses enfants Aly, Hussein et Emina, des vers fort délicats. « Quant il parlera de sa fille faisant ses premiers pas, il parlera de son cœur de père qui la précède pour la soutenir. Nous sommes à « L'Art d'être grand-père ».

Voici la traduction des vers qu'écrivit Chawky à bord du paquebot qui l'emportait loin de sa famille, inspiré qu'il était par la vue d'une enfant qui ressemblait étrangement à Emina. Titre : « La Sœur de ma Fille ».

Elle est du navire la joie,
 Cette mignonne et pure enfant,
 De ma fille portrait vivant,
 Que tout le monde admire et choie.
 Moi, je pense non sans fierté,
 O perle ! que j'ai ta pareille ;
 Et dans mon cœur que s'ensoleille
 A t'aimer je me sens porté.
 Que tu sois d'un « roumi » la fille,
 Peu m'inporte ! Je suis de ceux
 Pensant que pour adorer Dieu
 Chaque âme à sa guise s'habille.
 Dieu seul est juge des rapports
 Qu'avec lui a sa créature.
 Que chacun suive sa nature
 Et nul ne peut lui donner tort,

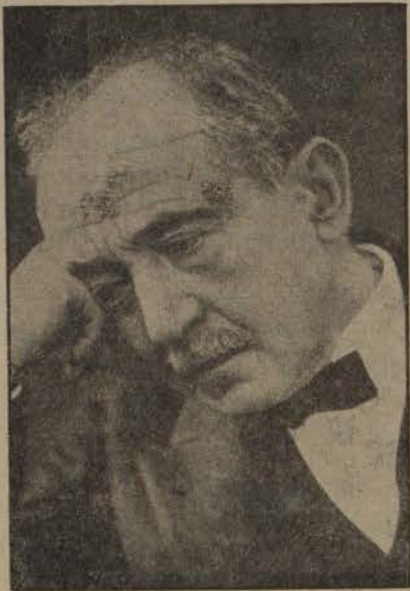
Ange de ce navire, écoute.
 J'ai laissé par delà l'Etna
 Ma fille, ma fille Emina,
 Qui t'es semblable, âme et corps, toute.

Ainsi qu'à bord, cher ornement,
 Tu nous deviens indispensable ;
 Ainsi Hélouan, dans ses sables,
 La chérit orgueilleusement.
 Que vole ton âme innocente
 Lui conter qu'à ton seul aspect
 Mon amour paternel flambait,
 O sympathique remplaçante !
 Dis-lui que, moi, j'ai pris la mer
 — Y risquant peut-être ma vie —
 Avec quelque philosophie,
 Mais que je n'aurais pas souffert
 Pour toute la gloire du monde
 De l'exposer, elle, au péril
 Le plus minuscule, dût-il
 Ne l'effleurer qu'une seconde !

Vous aurez remarqué en passant que ce poète

qui a « magnifiquement glorifié l'islam dans ses dogmes démocratiques et ses principes égalitaires » sait faire preuve d'une délicate tolérance.

Prestigieux chantre de sa patrie, il a repris ce thème de la tolérance en prêchant l'union sacrée à ses compatriotes de toutes les confessions. Il leur a dit, d'après la traduction de Gemayel à qui j'emprunte ces détails :



« Avant le Christ, fils de Marie, avant Moïse et Mahomet, n'avons-nous pas adoré ensemble le Nil qui arrose nos terres ?

« Buvons donc ensemble son amour en buvant son eau, et ensemble soyons la rançon de ses rives et de sa vallée ».

Le Nil, pour Ahmed Chawky, c'était le vivant, l'éternel symbole de l'Egypte. Aussi, crois-je ne pouvoir mieux faire pour terminer que de vous lire sa « Chanson du Nil ».

*Le Nil est le grand fleuve doux;
Son eau, des boissons la merveille,
Et sa berge nous semble, à nous,
Au Paradis presque pareille.
D'aspect grandiose, imposant,
Il est, d'ordre divin, le fleuve
De la crue. Et l'homme et ses champs,
A lui tout seul il les abreuve.*

*Il offre, toujours généreux,
Le blanc coton qui nous habille.
Ses bienfaits, larges, plantureux,
Partout s'étendent et fourmillent.
Qu'on sème ou récolte, partout
Dès qu'apparaît une culture,
Il est fidèle au rendez-vous,
Ce favori de la nature.*

*Il coule sans hâte ni heurt,
Calme et majestueux spectacle,*

*Mais, ne connaissant pas la peur,
Rugit, lion, devant l'obstacle.
Arrachée aux monts abyssins,
La couleur qui roule en ses ondes,
C'est l'ambre doré dont il teint
Lui-même ses rives fécondes.*

Gaston Berthey

1er épisode : CAMBYSE

du grand poème sur l'histoire d'Egypte

*d'Ahmed Chawky écrit à l'occasion
du Congrès International de Genève
de 1894.*

*Toujours majestueux, cuirassé de sang-froid,
Sans faiblir du regard, se présente le Roi.
Pourtant c'est un spectacle horrible qu'il affronte :
Ses frères qu'on entraîne en troupeau vers la honte
Du plus ignominieux supplice... Puis bientôt;
Sa fille, son orgueil; sa fille, son joyau,
Passe, le corps vêtu de seules lourdes chaînes.
Et le destin s'effare alors de telles haines,
De cette nudité sous ces fers écrasants,
Lui qui l'a vue encore, il n'y a pas longtemps,
Troner sur le pavois que la gloire elle-même
Portait et que suivaient pas à pas, foule blême,
Les généraux battus et les princes domptés.*

*Or, le Grand Pharaon, dont les traits sont scrutés
Par tant d'yeux, continue à contempler sa fille.
Maintenant, des haillons d'une esclave on l'habille;
On la somme d'aller au fleuve puiser l'eau,
Vile parmi les vils. La jarre dressée haut
Sur la tête, elle marche, indifférente, fière,
Sans laisser deviner humides ses paupières.
Les Persans, un moment, demeurent interdits :
Le Roi n'a pas tremblé, muet, figé, raidi.*

*Quoi ! malgré tant d'affronts, de cruautés, d'alarmes,
Ne parviendront-ils pas à tirer une larme
Au monarque vaincu ?... Subtils, ils vont choisir
Un moyen moins brutal d'atteindre à leur plaisir.
Voir le Grand Roi pleurer, quelle suprême joie
Pour les Persans. La ruse enfin la leur octroie.*

*On pousse devant lui, sordide, abject, hagard,
Par un affreux prodige transformé en vieillard,
Un très fidèle ami. Ce déchet que tenaille
La faim mendie, hélas ! en vain sous la gouaille.
Que peut pour son ami l'ancien tout puissant ?...
Sur sa joue orgueilleuse une larme descend.
Mais cette larme-là — n'est-ce pas sa noblesse ! —
A la pitié pour mère et non pas la faiblesse.*

Traduction : Khalil Moutran et G. Berthey.

LIVRE D'AMOUR^(*)

par CHARLES VILDRAC

1906. L'automne touche à sa fin. N'ayant pas encore essuyé « la volée de pierres de la vie », Vildrac découvre enfin la vieille demeure qui devait devenir l'« *Abbaye* » : « association d'hommes prétendant vivre librement de leur travail. » Parmi les fondateurs de cette ruche au ciel souvent « retentissant de vent et de soleil » outre Ch. Vildrac, mentionnons Georges Duhamel et René Arcos, sans oublier le maître imprimeur Lénard qui leur apprit son métier.

Poète au cœur chantant, tel est alors Ch. Vildrac dont le rêve tend désespérément vers « une vie sans rien de commun avec la mort ». Une vie libre, bonne à tous, — pour tous. Joie ou souffrance ? Une vie sans moississures, sans souillure.

1914-1918. La guerre le prend, ...comme les autres.

Ancien combattant mis face à face avec l'angoisse de ce temps : bâtir l'Europe, ...mettre un terme à la crise mondiale. Ch. Vildrac aurait pu ne remâcher que son expérience, ne compulser que sa cendre. Mais, n'était-il pas le poète du « Grand oiseau blanc ». N'était-il pas poète ?... Et, malgré les « menues misères », — poète seulement.

Le Grand Oiseau Blanc

*Le grand oiseau blanc déploya ses ailes
Qui étaient toutes pures, qui étaient toutes neuves,
Qui riaient au ciel comme des voiles neuves,
Et qui bombaient aussi comme elles.*

*Avec sa vigueur, avec sa candeur,
Il quitta son arbre et sa vallée
Pour le pays lointain des hauteurs.*

*Quand il arriva aux plaines de la vie,
Le grand oiseau blanc, dans son bel élan,
Reçut bravement, violente et nourrie,
La volée de pierres de la vie.*

*Il dévia un peu, il tomba un peu,
Et les gens d'en bas
Virent du duvet tomber du ciel bas,
Des plumes aussi, des plumes un peu...
Mais le grand oiseau n'atterrit pas.*

*Mais le grand oiseau ne toucha pas terre,
Bien qu'il continuât de grêler sur lui
Le même gravier des mêmes misères
De la vie.*

Que l'entre deux guerres, en majeure partie illusions et années perdues, s'efforce inhumainement de remonter le cours d'un mystérieux passé ou, sacrifiant le présent, ne vive plus que pour la conquête de l'âge d'or... c'est en poète que Vildrac, dans son œuvre d'alors, pose les problèmes de l'humain désir aussi bien que ceux du désir du monde souffrant.

Revient le temps du malheur (1939-1945). Malgré son rêve « La Grande Nouvelle »... Robert Barade ne ment pas au meilleur, au plus profond, au plus inaliénablement libre de son âme.

Plus tard, beaucoup plus tard, l'avenir dira sans doute que l'auteur du « Livre d'amour » est, malgré notre époque, frère de nos trouvères du lointain moyen-âge. Penché comme eux sur la misère individuelle née des tristes nécessités. Et, parce que nous sommes dans un cloaque préparant une ère sociale dont l'amour sera le plus vital de tous les facteurs, — penché par nature et par devoir sur la misère collective. Mais, un vrai poète, puisque son âme est toujours, malgré les poussières et la boue restée « toute pure » et « toute neuve ».

Jeanne Marquès

*Soudain, un aigu et violent caillou,
Trempe dans les noires boues d'en bas,
Atteignit une aile et la traversa*

*Il y fit un trou,
Un trou rond et rouge et noir dans cette aile
Qui était toute pure, qui était toute neuve.*

*Le grand oiseau blanc vola moins haut
Et il s'inclina comme un bateau
Qui a au côté une voie d'eau.*

*Or le trou grandit peu à peu dans l'aile,
Or une gangrène augmenta le mal,
Et l'air y sifflait à chaque coup d'aile
Comme dans les poitrines qui ont mal.*

*Et plus il allait,
Plus s'élargissait la plaie,
Et plus il approchait de terre.*

*Désespérément le grand oiseau
Battit bientôt l'air d'une aile ajourée
Battit bientôt l'air avec ses os,
Comme on donne en vain des coups dans l'eau
Avec une épée.....*

(*) Edition augmentée

Il donna du bec dans la poussière....

Mais le têtù reprit, par bonds infirmes,
Avec sa vigueur, avec sa candeur,
Son voyage long vers les hauteurs....

Quand il quitta les plaines de la vie,
Le grand oiseau blanc trainait sur le sol
Une aile pourrie;

Mais il bandait haut dans l'air du matin
Une aile gonflée de beaux destins,
Qui était toute pure, qui était toute neuve....

(1908)

Charles Vildrac

SI L'ON GARDAIT

Si l'on gardait depuis des temps, des temps,
Si l'on gardait, souples et odorants,
Tous les cheveux des femmes qui sont mortes,
Tous les cheveux blonds, tous les cheveux blancs,
Crinières de nuit, toisons de sofran,
Et les cheveux couleur de feuilles mortes,
Si on les gardait depuis bien longtemps,
Noués bout à bout pour tisser les voiles
Qui vont sur la mer,

Il y aurait tant et tant sur la mer,
Tant de cheveux roux, tant de cheveux clairs,
Et tant de cheveux de nuit sans étoiles,
Il y aurait tant de soyeuses voiles
Luisant au soleil, bombant sous le vent,
Que les oiseaux gris qui vont sur la mer,
Que ces grands oiseaux sentiraient souvent
Le poser sur eux,

Les baisers partis de tous ces cheveux,
Baisers qu'on sema sur tous ces cheveux
Et puis en allés parmi le grand vent...

Si l'on gardait depuis des temps, des temps,
Si l'on gardait, souples et odorants,
Tous les cheveux des femmes qui sont mortes,
Tous les cheveux blonds, tous les cheveux blancs,
Crinières de nuit, toisons de safran,
Et les cheveux couleur de feuilles mortes,
Si on les gardait depuis bien longtemps,
Noués bout à bout pour tordre des cordes,
Afin d'attacher

A de gros anneaux tous les prisonniers
Et qu'on leur permit de se promener
Au bout de leur corde,

Les liens des cheveux seraient longs, si longs,
Qu'en les déroulant du seuil des prisons,
Tous les prisonniers, tous les prisonniers

Pourraient s'en aller
Jusqu'à leur maison....

(1905)

Charles Vildrac

TRISTESSE

Quand on élève entre ses yeux et le soleil
Un verre d'eau puisé à même dans les roches,
Un verre d'eau peuplé de bêtes minuscules,
On ne voit rien qu'une eau éblouissante et pure,
On ne voit rien que le soleil
Habillé de l'eau et non plus de l'air.

Mais si règne soudain la morne clarté
Que verse parfois un ciel bas et blanc,
Celle qui dévisage et fouille et dénonce
La boue triste dont le soleil faisait du bronze,
Elle découvrira dans le cristal mort
Tout ce qui tourne et rampe et se tord.

Cette clarté fut dans mes yeux toute la journée.

Je voudrais vomir ma journée!
J'ai son goût rance dans la bouche
Et ma poitrine est humiliée
De l'air fade qu'elle a subi.

Dans tous mes gestes d'aujourd'hui
Qui sont mes gestes de chaque jour,
Je n'ai pas pu mettre d'amour,
Je n'ai pas pu voir autre chose
Qu'un essaim de laideurs petites
Dont j'ai rougi d'être esclave
Et d'être esclave à jamais....

Ce soir, je n'aime presque personne....
Me voici tout-à-coup très pauvre,
Avec l'effroi de mon royaume
Qui est possédé de vérité blême.

Ah! que revienne, que revienne
La vérité d'or du soleil!

Charles Vildrac

PARIS 1943 (*)

Morne Paris coupé du monde
Et dépossédé de toi-même!
Par ce soir de mai dont la grâce
Accuse ton mal de langueur,
Seules des ombres désolées,
Hantent tes avenues sans voix
Et les réseaux des vieilles rues
D'où ton sang vif s'est retiré.

(Paru dans l'«Honneur des Poètes 1943» sous le pseudonyme de Robert Barade.)

Tes fils te pleurent en exil
 Tes fils te pleurent dans tes murs.
 Présent et lointain, évadé-captif,
 Tu n'es plus ici, tu n'es plus ailleurs.

Derrière mes vitres aveugles,
 Sous ma lampe parcimonieuse
 Aussi recluse que ton âme,
 J'appelle en moi tes vrais visages,
 J'arrache ton masque de fer.

Je pense à toi comme à un feu
 Dont on a dispersé les brandons embrasés,
 Dont on a piétiné les flammèches furtives
 Et que l'on charge d'immondices.

Alors sa dernière étincelle
 Crépite et meurt au ras du sol
 Et ce qui fut son souffle ardent
 N'est plus que puante fumée.

Mais vienne le vent fourrageur
 Qui délivre le cœur des braises
 Et, de cette gangue infamante
 Où se trémousse la vermine,
 Renaîtra la vaste flambée,
 Le haut signal tueur de nuit.

JOURNAL DE ROUTE

Je suis resté devant ma table
 Aussi pesant, aussi prostré
 Qu'un voilier quand le vent tombe.

Mon rêve avare et comme aveugle
 Bourdonnait au ras d'une eau morte,
 Effleurant de flottants débris.
 Çà et là, de faibles souffles,

Mais en tous sens et sans force :
 Bribes de pensées attachées
 A des objets bas et falots...

Tout l'après-midi ce fut ainsi
 Attente et silence et angoisse
 Devant l'espace vide, ô feuillet blancs !
 O ciel bouché, sans vol d'oiseaux !

Et dans les clapotis trop calmes,
 Le désespoir au crépuscule.

Mais au moment d'abandonner, de fuir,
 Voici l'Idée qui parle clair et dicte,
 Voici les mots, la poussée des mots :
 Le vent s'est levé ! Nous avançons !

Charles Vildrac

VIVRE

A Marcel Roche

O rêves de quinze ans, livres d'enfance,
 Beaux menteurs !

Je n'ai jamais vogué, au son des harpes,
 A bord de mon vaisseau, porteur de perles.

Je n'ai jamais rejoint sous les pommiers de mai
 La blanche adolescente au visage d'ange.

Je n'ai jamais fui non plus au fond du parc
 Entraînant la reine du bal.

Je n'ai pas chevauché dans la forêt magique,
 Je n'ai pas remonté des fleuves inconnus
 Pour aller délivrer de beaux rêves captifs....

Mais j'ai vu fleurir et chanter
 Le mufler, la giroflée,
 Sur le mur noir d'une prison.

Mais, aux confins d'un faubourg,
 J'ai vu trembler le sourire
 Et les larmes de l'amour,
 Comme au fond de la futaie
 Tremble sous la pluie
 La clochette pâle du muguet.

Mais souvent j'ai erré la nuit,
 Avec un ami,
 Sur des trottoirs frais mouillés,
 Ou au bord des bois;

Il crépitait sur nos fronts
 De tendres étoiles
 Et devant nous, délivrées
 S'ébattaient nos âmes.

Mais vers le ciel pur, le beau ciel cruel,
 J'ai vu monter et se défaire des fumées
 Aussi vieilles, aussi tenaces
 Que notre espoir.

Charles Vildrac

Vieilles légendes de France

En Forêt de Brocéliande

Merlin et Viviane

Claude et Françoise cheminent en devisant... Ils viennent de quitter le bourg de Plélan pour la forêt de Brocéliande. Plélan n'est pas situé très loin de Combourg et des bruyères, de Combourg où vécut Chateaubriand. Plélan possède un charme qui n'est point spécifiquement breton et qui tient du bocage plus que de la lande. Mais ce gros village, il s'agit de Plélan-Le-Grand car il y a aussi Plélan-Le-Petit, ne séduit que parce qu'il est construit à la lisière de la célèbre forêt de Brocéliande qu'ont chantée les bardes bretons.

Et Claude et Françoise marchent vers la forêt. Amoureux, ils se suffisent à eux-mêmes quoiqu'ils sentent confusément le besoin de poétiser leur sentiment. Aussi ont-ils quitté Saint-Nazaire détruite pour se replonger agréablement dans le cycle des légendes de leur enfance ! Ils ont choisi parmi toutes les forêts françaises, celle de Brocéliande aux chênes centenaires, aux taillis légendaires que l'imagination, moyennâgeuse a peuplé de fées, d'enchanteurs, de démons et de korrigans. Ah ! les korrigans ! Les devinez-vous, petits lutins au costume multicolore, aux grelots innombrables dansant dans les clairières, la malice dans l'œil, l'ironie sur la lèvre ; petits génies étranges, tour à tour malfaisants et bienfaisants, rusés et débonnaires, se jouant des hommes, les surprenant sur la lande aride, les entourant de rondes grotesques ; bleues, rouges, argent. Les démons ? Leurs pieds fourchus surgissaient d'entre les fûts et les ronces, et leur rire démoniaque ébranlait les villageois déjà effrayés par leurs cornes. Car au Moyen-Age superstitieux, les histoires fantastiques ne quittaient pas l'esprit des paysans, des artisans, des riches. Et les enchanteurs ? si beaux, parfois jeunes, parfois barbus, bons conseillers souvent et faiseurs de morale dans leurs atours merveilleux. Et les fées ? Ah ! personnages de légèreté et de grâce, éblouissement pour les imaginations, êtres de finesse et de bonheur, de caprice et d'obstination, figures aériennes de femmes toujours plus belles : Morgane apparaissant à la cime d'un chêne, Viviane surgissant au bord d'une fontaine...

Claude et Françoise évoquent leurs souvenirs, ceux de Françoise sont précis car elle est bretonne des montagnes d'Arrée, mais Claude ne songe à rien de bien net ; des visions charmantes l'assaillent, des visions de blondeur, de voiles, de tendresse...

— Françoise, conte-moi les amours de Merlin et Viviane.

— Sûrement. D'abord, regarde la forêt, ses layons, ses étangs...

Françoise étend sa main vers la masse touffue de Brocéliande.

— N'es-tu jamais venu du camp de Coëtquidan ? N'en laisse-t-on pas sortir les jeunes élèves officiers ? (Coëtquidan est le nouveau Saint-Cyr Français).

— Non, je ne suis jamais venu ici.

Ils admirent la forêt rougeoyante et dorée de l'automne, l'enchevêtrement des feuillages bruns, pourpres, jaunes, la masse des sous-bois encore verts, mais d'un vert plus gris qu'au printemps, les sources au pied des hêtres, des châtaigniers, les mares parsemées de feuilles mortes dont quelques unes tourbillonnent au-dessus des fossés, s'affaïssent dans les ruisseaux, leur vol lent a je ne sais quelle nostalgie. Les deux jeunes gens se rapprochent, se resserrent.

— Près de là, Merlin a dû rencontrer Viviane ! Arthur, au galop de son cheval venait, peut-être, y retrouver la fée Morgane...

Alors Françoise, en moderne Shéhérazade, commence :

— Tu sais probablement que l'histoire de Viviane et de Merlin fait partie des nombreuses légendes de la forêt de Brocéliande ; tu as entendu également parler du cycle des Romans de la Table Ronde dont Arthur, le roi d'Armorique et ses chevaliers sont les héros... Eh bien voici l'enchanteur Merlin et la fée Viviane, et voici leurs amours ! En ce temps-là, l'imagination des Bretons était toute pénétrée de la peur du diable, de l'enfer, leur esprit était surtout religieux ce qui t'explique le début du conte...

Merlin était le fils de Satan et d'une chrétienne. Etrange famille ! Ses parents se disputaient l'enfant qui promettait de devenir intelligent et rusé. Satan voulait à tout prix garder une influence durable sur son fils, et sa mère ne désirait nullement voir son enfant entre les mains du diable, alors le fit-elle baptiser aussitôt que possible, ce qui éloignait de lui les mauvaises pensées, les démons. C'est ainsi que le père perdit tout pouvoir apparent sur le fils, ce dont il enrageait. Satan ne se laissa pas vaincre, et le Destin allait l'aider sans qu'il ait besoin d'agir. Merlin était d'abord l'enfant d'une mère chrétienne, mais l'hérédité paternelle apparaissait déjà en lui. Sous quelle forme ? Merlin possédait des dons qu'il tenait de son père : il savait expliquer les songes, analyser les rêves, donner des avis sages et des conseils précieux, et surtout, chose étonnante, il soutenait les bons contre les méchants, demeurait, un appui solide pour les faibles, et même les rois. C'est ainsi qu'il put aider le roi Arthur à établir et à consolider son pouvoir, il fit de même pour d'autres.

Pourtant, Merlin était jeune et il aimait les voyages, il parcourait toute l'Armorique, ses landes, ses forêts, c'est ainsi qu'il arriva un jour en bordure de celle de Brocéliande. Il s'étonna de sa splendeur de son immensité. Il avait grande envie d'y pénétrer; quelle voix intérieure le suppliait de n'y point entrer! Mais grande était son envie! Il s'avance, fait quelques pas. Oh, en un mouvement fantastique, les branches des fûtaies, les ramures des bosquets se tendirent vers lui, le happaient, l'enserraient. Merlin s'en effraya! A Dieu ne plaise! Les cimes des chênes se penchaient vers lui, l'obligeant à se courber sous les feuillages. Les ronciers murmuraient, il n'était pas jusqu'aux mousses qui n'essayassent de le maintenir, de l'amener en plein bois. Merlin était bel et bien encerclé. Il ne songeait plus à rien si ce n'est aux vieilles histoires que lui contaient autrefois les commères des villages. Il n'aurait jamais cru... Il n'osait croire. Comment cela lui arrivait-il? Et à lui encore? A lui, Merlin l'enchanteur! Eternellement, il demeurerait dans le Val sans Retour. Des mirages l'éblouissaient, ils croyait par exemple apercevoir des étangs, mais ces étangs ne faisaient que tromper ses pas. Et la forêt l'enlaçait de ses millions de branches. Eperdu, il courait d'un arbre à l'autre, d'un fossé à un ruisseau, mais l'épuisement le gagnait peu à peu. Pourtant, comme il était beau le printemps dans les sous-bois! Comme elles fleuraient bons, les verdure et les graminées!

Non loin de là, une source, appelée fontaine de Barenton était le lieu de rendez-vous des fées et des Korrigans. Merlin s'en approcha et s'allongea sur ses bords, si las, si las! A peine avait-il clos ses yeux, qu'un bruissement l'éveilla. Une jeune fille fraîche comme la source, claire blonde, menue, bien élancée, le regardait. Son nom? Tu l'as deviné, c'était Viviane. Et Merlin aussi le devina, en bon enchanteur qu'il demeurerait malgré tout Viviane... une foule de pensées l'assaillit. Est-ce elle que le sort avait choisie pour aimer et être aimée de Merlin? Une prédiction l'insinuait, Merlin ne put s'empêcher d'être ému par la grâce ensorcelante de la fée. La première, elle s'approcha, elle sourit et parla.

Elle dit son bonheur d'avoir rencontré l'enchanteur, elle fut prévenante et facile. Tant de délicates attentions touchaient le cœur du jeune homme. Elle sut tendre ses filets, elle sut rire à propos, écouter quand il le fallait, elle sut paraître soumise ainsi qu'une amoureuse tout en se permettant quelques audaces: toucher les cheveux de Merlin; de ses voiles effleurer son cou. Son œil vif n'arrêtait pas de le fixer. S'abandonnerait-elle? Merlin se hasarda près d'elle, saisit un de ses poignets, son bras, puis sa taille, en fin il risqua un baiser au coin des lèvres tièdes. C'est ainsi que débutèrent les amours de Merlin et de Viviane! Ils ne se quittaient plus et s'entretenaient de

choses futiles, si passionnantes aux yeux des amants! Elle lui jura amitié forte et pure. L'enchanteur n'eût jamais à douter de sa fidélité, aussi sa confiance l'entraîna-t-elle à dévoiler les secrets de son art. Premièrement il lui apprit des jeux dont elle s'émerveilla, bientôt elle put endormir un homme à son gré. Elle ajoutait à son pouvoir de fée celui de l'enchanteur.. Elle connut mille tours et façons d'aider ou de troubler les humains. Et l'amoureux, l'imprudent Merlin divulga le meilleur, le plus dangereux de ses jeux; il lui montra comment on enserre un homme, sans murs, sans pièges, sans prison afin de le retenir et de ne le lâcher que sur son consentement. Viviane jouissait de ses pouvoirs nouveaux avec la naïveté d'une enfant comblée, mais aussi avec une rouerie toute féminine que Merlin, aveuglé par la tendresse ignorait.

Les jours succédaient aux jours, et le bonheur de l'enchanteur et de la fée semblait durable. Viviane était exquise.. et Merlin sous le charme. Et Brocéliande était d'une majesté, d'un mystère propices aux amours... Lui, avait peu à peu abdiqué toute sa science au profit de son amie, sans regret, sans souci du lendemain. L'affection de Viviane durerait toujours... elle lui avait promis la plus fidèle tendresse, et lui avait juré, prouvé son amitié. Merlin oubliait ses dons, ne s'es servait plus qu'en homme, on ne l'appelait plus l'Enchanteur. Il n'apparaissait plus aux bûcherons des Monts d'Arée... Il ne conseillait plus les jeunes gens, les guerriers ou les rois. Son savoir demeurerait vain, pourtant il était sans remords puisque la Fée veillait sur sa conquête. Multiple, fantasque, sage ou malicieuse, elle se prêtait de bonne grâce aux volontés de son ami qui l'aimait rêveuse, alanguie, parée. Il avait donné son secret, elle l'avait retenu sans tours, sans murs, sans pièges.

Bientôt une nouvelle alarma son esprit, il venait d'apprendre que le roi Arthur, enchanté par la fée Morgane, demandait son aide. Morgane avait soigné Arthur malade, et, lui aussi, s'était laissé fasciner par les séductions d'une fée. Le roi avait beau l'appeler à l'aide, Merlin, prisonnier de sa tendresse, ne désirait plus que la mousse de la fontaine de Barenton.

Il songeait :

— Même refrain... Viviane et moi... Arthur et Morgane...

Pourtant :

Les regrets ne devaient pas encore l'atteindre, l'émouvoir... Il n'était qu'à sa tendresse...

Françoise se tut. Claude resta pensif. Ils cheminaient toujours...

Clandine Burel

IN MEMORIAM

QUATRE POEMES DE LOUIS FLERI



Louis Fléri

Louis Fléri est né le 31 Janvier 1882 à Alexandrie, et fit ses études au Collège de Ste Catherine. A 18 ans il publia en collaboration avec quelques amis « *Les bluettes* » dont il était le secrétaire.

En 1902 il entra à « *La Réforme* ». M. Canivet, qui avait accueilli favorablement le jeune débutant, lui donna peu après une nouvelle preuve de son estime en lui confiant la direction du « *Journal du Caire* » qu'il venait d'acquérir.

Revenu à « *La Réforme* » c'est alors qu'il donna l'émoi à son talent, commença à se révéler comme possédant toutes les qualités qui font un bon journaliste.

Ici se place la publication de ses deux volumes de vers : « *Les émois factices* » et le « *Poème d'Elvire* ». Il demeura à la « *Réforme* » jusqu'en 1916, année à laquelle il fut appelé au poste de Rédacteur en Chef du journal « *La Bourse Egyptienne* ».

Très jeune il avait été attiré par la poésie, et surtout par la poésie ultra-moderne. Il lisait et aimait Mallarmé et Rimbaud et il garda toujours ses préférences de jeunesse.

Il avait collaboré à la « *Revue d'Egypte* » et à la « *Revue Internationale d'Egypte* ». Il possédait à fond les langues française, italienne et anglaise.

Il succomba à une attaque de grippe infectieuse le 13 Décembre 1918.

N.d.l.R.

MATIN DE MARS

Mes désespoirs frileux meurent dans le matin...
Et voici que rieuse et le regard mutin,
Avec la voix d'une chanson inattendue,
L'espérance revient que nous avions perdue.

Par la fenêtre éclose au jour elle a monté :
J'ai senti palpiter son souffle à mon côté,
Et dans mon lit, comme une amante qui s'enfièvre,
Exquise, elle a posé son baiser sur ma lèvre;

Moi, je l'ai prise dans mes bras en frissonnant !
Je la tiens paletante et vierge ! Et maintenant,
Sous les étreintes dont s'affole mon désir,
Son corps éperdument vibre comme une lyre !...

Mes souvenirs d'hiver dorment puisque voici
Que mon réduit soudainement s'est éclairci
Et que le bon soleil inonde la fenêtre :
L'un après l'autre, oh ! je pressens que vont
renaître

Et le sourire, et le bonheur, et la gaieté !
Car l'espérance en le matin m'a visité,
Et dans mon lit, incomparable fiancée,
S'émerveille et sourit de se voir enlacée.

Louis Fléri

SOURIRES

Sourire à la vie quotidienne.
Malgré les rancœurs, malgré les rancunes,
Sourire, puisque la fortune
Est de ces choses qui reviennent,
Puisqu'on n'est point triste sans fin,
Et que chacun de nous peut rencontrer l'Aimée,

Puisqu'on peut être ranime
Avec un mot, un geste, un rien ...

Sourire au bonheur des amis
Dont l'insolence se pavane,
Sourire au mensonge des femmes,
Sourire aux affres de l'ennui
Sourire aux ennemis qui passent
L'éclair aux yeux, la haine au cœur,
Sourire à toutes les laideurs,
Sourire à toutes les disgrâces...

Voyez, moi-même, je souris,
Et Dieu sait toutes mes souffrances !...
Ecoutez, c'est moi qui vous dis
De garder toujours l'espérance,
Car l'avenir sera meilleur
Que le passé,
Car ce n'est pas en vain que s'écoulent les heures
Car c'est la seule poésie
Que de vivre, de savoir, et de penser
Que l'on peut sourire à la vie...

Louis Fléri

SILENCE

Le canal calme
avec ses roseaux, ses herbes et la haie haute
et son eau lente
berçait la halte nonchalante
de nos promenades lointaines.
Les beaux chemins ensoleillés
tracés par les pas des passants
et par les roues des chariots lourds
à travers l'herbe,

menaient vers d'invisibles carrefours.
 Un mur tombé servait d'abri
 à nos silences
 où j'entendais parmi la chanson des oiseaux
 et le refrain du vent sur l'eau
 le froissement de tes cils sur mes joues...

Louis Fléri

Poème

Lorsque la page est blanche ainsi qu'un beau
 mur blanc
 Et qu'elle brille en la lumière des veillées
 La plume va d'un pas moins veule et moins
 tremblant

Et laisse tomber des strophes immaculées.

Des strophes que jamais ne souille la rature,
 Où chaque vers éclos parfait, du premier jet,
 Email pur, Or ouvré, Chef-d'œuvre en miniature,
 Jamais cherché, jamais touché, jamais changé.

L'un après l'autre, chaque vers tombe et s'aligne
 Lentement, monotone, semblablement,
 Dans l'impeccabilité grave de la ligne,

Pour qu'à la fin le sonnet qui va se formant,
 Ne soit plus qu'un parfait rectangle noir, très digne
 De la page qui n'est plus qu'un encadrement.

Louis Fléri

Le Drame Grec :

La Soeur d'Antigone

Ceci est arrivé à Kalesméno un petit village perdu dans une vallée encaissée des montagnes d'Evrytanie, à quelques heures de Carpénissi. Un pauvre mais heureux petit village, avec ses deux quartiers distants l'un de l'autre et renommé pour ses figues.

Un soir, il y a quelques jours, à la tombée de la nuit, les bandits cernèrent le village, entrèrent dans les maisons et s'emparèrent de tout ce qu'ils trouvèrent : vivres, bétail, femmes et enfants. La vallée retentit de pleurs, de cris et de détonations. Les coups pleuvaient. A l'entrée du quartier bas, habitait Eftychia Calyva, orpheline de seize ans avec ses deux jeunes frères l'un de huit et l'autre de onze ans. Leur père qui servait dans les evzones avait été tué en Albanie. La mère était morte de de faim pendant l'occupation. Un matin, elle avait partagé le peu de pain qui restait entre ses trois enfants, les avait bénis et avait rendu l'âme.

Eftychia entendit le vacarme et comprit ce qui arrivait. Les bandits se rapprochaient. D'un moment à l'autre, ils allaient entrer. Elle revêtit les deux enfants, les vêtit à la hâte et telle qu'elle était, à demi dévêtue, les prit et partit

dans la nuit. Elle connaissait les sentiers mais il y avait de la neige, beaucoup de neige de ce côté là. La route, coupée par les bandits. Il fallait prendre un sentier de chèvres. Quand ils arrivèrent sur la hauteur, il y avait tant de neige que les deux garçons ne pouvaient plus avancer. Elle se mit devant eux et de son corps leur ouvrit le passage. Pas à pas, en luttant elle avançait et cela dura toute la nuit. Aisément elle aurait pu se sauver seule. Mais les bandits, cette nuit là n'enlevèrent pas seulement vingt-deux jeunes filles; ils enlevèrent aussi les enfants. Et Eftychia avait seize ans, mère et grande sœur; elle était Rouméliote, fille de centaines de générations de Grecs. Elle lutta donc contre la neige, contre l'ennemi, contre le sort pour sauver le seul héritage qu'avait laissé l'evzone d'Albanie, ses deux petits frères. Elle était traquée. Il fallait, avant qu'il fit jour qu'elle arrivât jusqu'aux lieux gardés par l'armée.

Ses traces sur la neige étaient sanglantes. Les pierres, les épines, les souches avaient déchiré ses pieds, ses mains, sa poitrine. Ce n'étaient plus les égratignures, mais des plaies. Mais il fallait a-

vancer. Les enfants ne pouvaient pas rester plus longtemps dans la neige; ils mourraient. Elle avançait donc luttant dans l'obscurité. Peut-être ne sentait-elle pas à quel point elle souffrait. Mais ses petits frères se rappellent maintenant comme elle haletait et que son sang coulait sur la neige.

Il faisait à peine jour quand elle arriva au premier poste militaire avant Carpénissi. Les soldats s'élançèrent arme au poing pour voir qui approche. Ne tirez pas ! cria une voix enfantine. Un moment après Eftychia était là avec ses deux frères.

— Les enfants, dit-elle aux soldats qui regardaient ses vêtements déchirés et ensanglantés. Les enfants !

Ce fut tout; elle s'écroula et expira. Quand on l'étendit sur les planches, dans le poste, son beau corps n'était qu'une plaie.

Les deux enfants, réconfortés, furent envoyés à la maison de convalescence de la Croix-Rouge à Carpénissi. Que celui qui ne croit pas cette histoire aille les voir et les interroger.

C. Tsatsos

LES ARMES DE LA NUIT

par **VERCORS**

LES ARMES DE LA NUIT... Ce sont celles qui ont fait de Pierre Cange, au retour des Camps nazis, un être que ses amis ne reconnaissent plus. Autrefois plein de noblesse, de courage, de vitalité et d'énergie, il revient hésitant, inquiet, insaisissable. Qu'il aime encore Nicole (sa fiancée), cela n'est pas douteux. Et pourtant tout, dans son étrange comportement, pourrait en faire douter. Voici le récit de son arrivée (après un mois d'indécision) dans la vieille maison bretonne où chacun l'attend, singulière arrivée où se devine la présence dans l'âme de Pierre Cange de quelque mystère éprouvant.

Jean-Jacques me dit qu'il s'attendait à voir débarquer un Pierre taciturne, ou maussade, ou encore impatient, irritable... mais non. Il a vu descendre



à Paimpol un homme presque joyeux, en tout cas alerte, défendu. Ils s'embrassèrent. On avait dû, faute d'essence, atteler le vieux cabriolet des Saint-Goueno. Une heure n'est pas de trop dans cet équipage pour aller de Paimpol à Lézardrieux, et un bon quart d'heure encore jusqu'à Plennmach. Pierre voulut conduire la voiture : « Pas touché un volant depuis cinq ans, pas tenu de rênes depuis vingt ». Il la mena bon train, dans le brouillard et la bruine, un vrai temps breton. Dans les descentes, au lieu de serrer le frein il lançait le brave bourrin à toute allure, et la voiture sautait de droite et de gauche sur ses hautes roues et ses pauvres ressorts, dans un bruit de ferraille et de bois grinçant. Pierre était ravi, il n'avait rien perdu de son coup d'œil, de ses réflexes. « Pas si déjeté que ça, n'est-ce pas ? » De temps en temps (quand le vieux cheval surmené donnait des marques de fatigue) il arrêta l'antique carriole au bord de la route, sautait à terre et contemplait la lande, ou du moins ce que la brume en laissait voir, imprécis et décoloré. Pierre aspirait l'air largement en couriant : « Tout ce que j'aime... »

Jean-Jacques aurait bien voulu parler de la fameuse lettre, mais il n'osait pas. Il déclara, en manière d'approche, qu'il était heureusement surpris de l'aspect de Pierre, car il s'inquiétait. Pierre sourit et dit :

— Oui, je remonte à la surface. Physique et moral vont de pair, chacun sait ça. Question de temps. J'ai passé à Paris des journées bien noires, nourri de pensées plus noires encore. Dieu merci, je les ai secouées, elles sont restées là-bas, avec mes vieilles nippes.

Jean-Jacques crut le moment venu et hasarda :

— Nicole ne tient plus en place depuis ce matin.

Il regardait Pierre, surveillait le visage à demi enfoui dans l'ombre de la capote noire. Pierre ne dit rien d'abord. Même son sourire ne s'effaça pas tout de suite. Il continuait de conduire dans le brouillard, à une allure que Jean-Jacques lui-même trouvait un peu imprudente. Il continuait de parler aussi, mais il semblait que son esprit s'enfonçât lui-même dans la nuit, il répondait par des bouts de phrases équivoques et vagues et tardant, tardant toujours davantage : comme un char que l'on pousse dans un chemin boueux et qui de plus en plus s'enlise et enfin se fige dans une immobilité sans espoir. Jean-Jacques bientôt n'eut plus la force de le remuer ; et le silence envahit la sombre voiture cahotante où le pauvre jour du dehors collait aux vitres poussiéreuses. Le cheval, moins stimulé, se laissait aller à sa paresse, et le bruit des sabots s'espaçait, comme celui d'un métronome à bout de course. L'équipage ainsi roula quelque temps encore, — la vitesse acquise, — puis s'arrêta. Il n'y eut plus qu'un silence noir. Pierre enfin tourna la tête et regarda son ami drôlement, en battant un peu des cils. Il dit : « Ecoute... », et son visage indistinct s'orna d'un sourire mal assuré, pareil à une excuse, pareil aussi à une supplication pathétique de compréhension et de secours. Deux ou trois fois il ouvrit les lèvres, en aspirant l'air un peu, comme on fait quand on ne parvient pas à se décider à parler. Enfin il réussit à dire :

... Ecoute... pas ce soir. Est-ce impossible ? Pas ce soir. Demain.

Jean-Jacques comprit très bien : « Ça recommence » pensa-t-il et il s'écria :

— Mais mon vieux, elle t'attend !

Pierre détourna la tête, regarda ses mains sur ses genoux.

— Je suis fatigué, dit-il piteusement. J'aurais

voulu... Je ne demande qu'un peu de temps, seulement un peu de temps.

Jean-Jacques n'y tint plus :

— Ecoute mon vieux...

Mais Pierre brusquement, d'un claquement des rênes lança le cheval en avant, dans une volonté si évidente d'interrompre ce qui allait suivre que Jean-Jacques se tut.

Ils continuèrent d'avancer ainsi dans le silence, mais Pierre cette fois conduisait sans hâte dans le demi-crêpuscule. On eût dit qu'il souhaitait se laisser distancer par la nuit, laisser à la nuit le temps de s'épaissir pour envelopper son arrivée. Et en effet quand enfin la voiture s'engagea dans la longue allée des châtaigniers, les arbres apparurent déjà un peu hallucinants et irréels dans la lumière tremblante des lanternes.

Au détour d'une allée, Jean-Jacques aperçut une furtive forme blanche parmi les arbres et ils la dépassèrent. « Nicole... » pensa-t-il et il se retourna pour regarder par le pertuis. Il la vit qui courait, un peu fantomatique dans le brouillard. Il pesa d'une main sur le bras de Pierre pour faire arrêter la voiture. Il se pencha par la portière mais ne vit rien. Il sentit le sursaut de son compagnon, — le mouvement brusque qui le rejetait en arrière, au fond de l'ombre encore plus profondément. Il se retourna. Dans l'autre fenêtre le visage de Nicole s'encadrait, tentait de regarder au travers de la vitre poussiéreuse, — avec une bouleversante expression, espoir et terreur mêlés. A peine d'ailleurs eut-il le loisir de s'en imprégner (« pour toute ma vie probablement » souffla-t-il), que Pierre Cange fébrilement faisait claquer les rênes, mais presque aussitôt, comme si ce fût elle-même que les rênes eussent frappée, Nicole s'effaçait dans la brume crépusculaire, dans un évanouissement si soudain que son frère, l'instant d'après, se demandait en toute sincérité si ce n'avait pas été qu'illusion.

— Et peut-être l'eussé-je cru, me dit-il, si je ne l'avais vue entre les arbres, tandis que le vieux cheval l'a laissé à lui-même avançant en somnolant, si je n'avait vu s'enfuir et disparaître la mince silhouette blanche.

« Dans la lente et branlante voiture, le silence s'épaississait si pesamment que je croyais l'entendre... Mais ce que j'entendais c'était Pierre qui respirait. Je ne voyais de lui, profondément enfoncé sous la capote, dans la faible lueur des lanternes, rien que ses mains sur ses genoux, crispées sur les rênes et doucement luisantes comme deux taches pâles. Il respirait. Il semblait que chaque inspiration fût un effort. Il respirait. Cela ne cessait pas. Dans la patache obscure, délabrée, grinçante et cahotante, tout entourée de brume, d'ombre et de pluie, c'était un bruit éprouvant. »

... ..
La mère de Pierre, souriante et un peu cassée,

attendait sur le perron. Nicole derrière elle se tenait maintenant immobile dans la porte entr'ouverte, imprécise forme blême dans l'obscurité du porche. Pierre arrêta la voiture et descendit. Il fit quelques pas et s'arrêta au bas des marches. Mme Cange ne reconnut pas tout d'abord ce grand corps maigre. Puis elle dit : « Mon Dieu » et fondit en larmes. Elle descendit les degrés à petits pas et se jeta en sanglotant sur l'étroite poitrine. Pierre la serrait contre lui, en lui disant toutes sortes de choses gentilles, mais il ne l'embrassait pas. Non, dit Jean-Jacques, et ce fut là encore un de ces étranges comportements, dont la clé, dit-il, lui échappait. Pierre serrait étroitement sa mère en murmurant des paroles ardentes et tendres, mais il ne l'embrassait pas, — et ne quittait pas Nicole des yeux. Il regardait Nicole comme pour dire : « Vous voyez, je ne l'embrasse pas. » Et Nicole sous ce regard, d'abord devint toute rose, puis toute pâle. Et quand Pierre enfin lâcha sa mère, la jeune fille ne bougea pas. Elle restait là, dans la porte, muette et immobile, les yeux élargis. Pierre monta les marches, avec sa mère à son bras : il monta seulement les marches et s'arrêta et dit doucement : « Bonjour Nicole. » Et celle-ci dit « Bonjour, Pierre », mais, dit Jean-Jacques, comme ça, sans bouger. Pierre semblait attendre. Alors Nicole s'effaça de la porte et Pierre entra, sans la toucher, sans même lui tendre la main. Il souriait, et Nicole aussi souriait, et ce n'était pas absolument un sourire triste, c'était tout de même un sourire assez pathétique, — le sourire courageux mais près des larmes des mants à travers la vitre du train.

On avait dans le hall préparé une collation. Mais Pierre prétextait de la grande fatigue du voyage pour s'aller coucher sans attendre. Mme Cange protestait : quoi, pas même un moment, pas même dix minutes ? Pierre dit :

« Demain, maman, je vous en prie. Je suis vraiment très las. »

Il parlait à sa mère mais regardait Nicole. « Je ne suis pas encore... aussi... solide... », il fit un geste et, posant sur Jean-Jacques ses yeux une seconde : « Je me suis leurré sur mes forces, je le crains... » dit-il d'une voix lente avec un sourire mélancolique et il ajouta : « Demain cela ira mieux, chaque jour cela va mieux. Il ne faut que du temps, seulement un peu de temps », répéta-t-il comme déjà dans la voiture. Il gagna l'escalier qui grimpe en spirale vers le balcon intérieur. Il dit encore : « Pardonnez-moi », et avec un mouvement de la main gravit les premières marches, puis disparut graduellement dans l'ombre. Nicole avait levé un peu le bras, sans sourire. Mme Cange fixait sur les ténèbres, où s'effaçait le bruit des pas, des yeux rougis. Jean-Jacques dit qu'il sortait pour chercher les bagages, et c'est avec soulagement qu'il quitta la pièce silencieuse.

Vercors

AHMED

— Alors, à quand la circoncision d'Ibrahim ?

— Bientôt, dans un mois peut-être.

Cela se passait devant un établi de confection d'outres à l'usage des porteurs d'eau, situé dans un des quartiers populaires du centre de la capitale; un de ces quartiers qui s'offrent au scandale du dégoût comme, dans un cadavre, une plaie grouillante de vers.

L'homme qui avait posé cette question était installé dans l'établi. Il cousait. Une pointe de malice avait percé dans ses yeux, levés pour interpeller Ahmed. C'est qu'il connaissait à l'avance la réponse de celui-ci : vague, pareille à toutes celles qu'en ont ordinairement ceux des humains qui ne sont pas fixés sur leur avenir.

Et Ahmed était chômeur depuis longtemps. Naguère porteur d'eau — métier pratiqué de père en fils, depuis plusieurs générations dans sa famille — il avait dû y renoncer, sous la pression de l'évolution impitoyable des nouvelles conditions de la vie moderne. Manquant depuis lors d'argent et de travail, il avait toujours remis la circoncision de son garçon. Et celui-ci grandissait. Il devait avoir aujourd'hui sept ans. A cet âge-là les enfants des riches vont déjà à l'école; son fils Ibrahim, lui, n'était même pas tout à fait musulman.

Ahmed, à qui s'adressait l'ouvrier, n'était pas vieux. Et pourtant sur sa face grise d'une barbe qui n'était pas rasée, on remarquait la trace de rides qu'avait creusées la vie; la vie de ceux qui sont toujours à la peine, de ceux qui ont pris l'habitude de trouver leur bonheur dans la satisfaction de leurs désirs sexuels. Dans ses yeux, un regard de défi, que venait adoucir la ligne sensuelle des lèvres, rehaussées d'une moustache fournie.

Connu dans le quartier pour être un dur, il n'y était respecté que parcequ'il était craint. Mais il sentait percer l'ironie dans l'attitude des gens à son égard. On le méprisait au fond. Un dur ne se laisse pas vaincre par les événements; un dur trouve toujours l'argent pour faire ce qu'il doit, et surtout quand il doit remplir une des obligations les plus sacrées de musulman, qui, comme la circoncision est prescrite par la tradition et l'usage, et sans laquelle on ne ferait pas entièrement partie de la communauté des fidèles.

Et Ahmed vivait dans cette obsession : circoncire Ibrahim, pour prouver aux siens qu'il était bon croyant et pour se réhabiliter ainsi à leurs yeux.

Mais il ne parvenait pas à remplir ce devoir sacré, faute d'argent et n'admettait pas le fait qu'il en empruntât à des amis ou connaissances du quartier.

Ahmed, ce matin-là, était venu comme à son habitude, s'installer au seuil de l'établi aux outres. Il avait pris place sur l'une des chaises mises là pour recevoir les visiteurs, — des porteurs d'eau qui avaient coutume de s'y arrêter entre deux courses, le temps de se raconter les faits du quartier. Il se réchauffait dans un rayon de soleil. Et sous ses yeux se déroulaient les scènes quotidiennes d'une rue de quartier pauvre : quelque marchand ambulant criant sa marchandise en un chant frisant la nostalgie; des enfants sordides s'ébattant, braillards, dans quelque mare bourbeuse étalée sur le sol, comme un œil crevé sur un visage livide.

Mais on sentait qu'Ahmed était étranger à tout ce qui se passait autour de lui; qu'il n'intégrait pas le cadre normal de son existence. Il était rêveur, soucieux. Il avait d'ailleurs répondu à son interlocuteur sur un ton évasif.

Et ce dernier le harcelait de nouveau, un sourire narquois aux lèvres : « Quel âge a ton enfant; n'a-t-il pas neuf ans ? »

L'ouvrier aux outres savait bien qu'Ibrahim n'en avait que sept. Et cependant il faisait exprès de le grandir. C'est qu'il cherchait à heurter Ahmed. Non qu'il lui en voulait spécialement. Mais il était mu en cela par cette basse mesquinerie qui pousse les hommes à se faire mal sans raison. Vanité stupide qui blesse d'autant plus, qu'on a le sentiment de son orgueil.

Pourtant Ahmed toujours absent, corrigeait d'un air indifférent son interlocuteur :

— Non il n'a pas encore sept ans accomplis.

— Comment ? N'est-il pas né à l'époque du mariage d'Om Rabia ?

— Oui.

Le chômeur avait répondu sur un ton qui n'admettait qu'à moitié ce qu'on voulait lui faire avouer. Car Om Rabia n'était mariée que de sept ans seulement. Mais il était pris aujourd'hui par d'autres soucis que celui de relever de telles provocations.

Ne venait-il pas d'apercevoir sa femme Amina dans les bras d'un homme, et sous son propre toit ? Revenu à l'improviste chez lui ce matin, à peine était-il arrivé sur la terrasse où se trouve sa mansarde qu'il avait constaté que sa porte était entr'ouverte. Un bruit insolite venait de l'intérieur. Il s'était appro-

ché aveu précaution et une scène affreusement incroyable s'était présentée à son regard : deux corps s'enlaçaient dans le lit. Sa femme y était étendue avec un voisin, un garçon coiffeur aux allures efféminées, connu pour sa prédilection pour les chansons d'amour. Il n'attirait que par sa voix et par ses manières doucereuses qui avaient tout du félin et rien du fauve.

Ahmed qui, à la vue de cette scène, était redescendu, sans se faire remarquer par les amants coupables, se demandait maintenant anxieusement pourquoi il ne les avait pas tués sur le champ. Aurait-il eu peur ? Non. Il savait pertinemment qu'il tuera sa femme. Il en avait eu la certitude dès l'instant qu'il l'avait entrevue dans les bras du garçon coiffeur. Mais alors ? Il se surprit murmurant : « La putain ! » Il venait de réaliser qu'Amina s'était méprise sur le sens de sa déficience à circoncire son fils. Et pareil au dormeur mal éveillé, dont le regard reste tourné vers son cauchemar intérieur, il fixa le marchand d'outres, d'un œil vague, et lui dit, prenant subitement une décision :

— Nous célébrerons, mardi prochain, la circoncision d'Ibrahim.

Et sans donner d'explication à ce revirement, il se leva, salua son ôte et s'éloigna.

* * *

Le soir du même jour. Dans cette chambre froide d'une terrasse de vieil immeuble, à la peinture de chaux délavée, Ahmed attendait le retour de sa femme, sortie pour visite à des voisins. Une lampe à pétrole, accrochée à l'un des murs dégageait une faible lumière; émergeant des ténèbres quelques meubles usagés : un lit à colonnes recouvert d'un mince édredon fatigué, un canapé dégarni, une chaise boîteuse et une petite table ronde. C'était tout.

Prêtant à la rêverie, la pénombre créée par la lueur blafarde de la lampe, stimulait l'imagination d'Ahmed. Et dans le silence de la pièce, il se représentait des formes gigotant dans le lit. Il revoyait la scène du matin.

Toujours mordu par le sentiment de la perte de son prestige dans le quartier, il souffrait maintenant plus âprement de cette nouvelle atteinte, portée par l'épouse à sa dignité et qui, venant s'ajouter au discrédit dont il était l'objet, le pénétrait jusqu'aux entrailles de la réalité de sa déchéance. Pour avoir osé le tromper, la garce ne devait plus le craindre. Et cela il ne pouvait l'admettre. Il la tuera, mais pas ce soir. Car, pendant qu'il s'entretenait le matin avec le marchand d'outres, il avait clairement senti que sa déconsidération était due au fait qu'il n'avait pas encore circoncis son fils. Il devait donc se réhabiliter aux yeux des siens, de tous ceux qui le méprisaient. Il devait regagner leur estime en célébrant cette maudite cérémonie. Son déshonneur, ils ne le connais-

saient pas encore; ils l'apprendront assez tôt, mais quand il sera vengé.

C'est ce qui avait motivé sa brusque décision du matin : Ibrahim sera circoncis mardi. Et pour se procurer l'argent nécessaire à la célébration de la cérémonie, il n'avait pas hésité à aller trouver d'anciens amis, habitant des quartiers lointains, et auxquels il avait dit : « Mon enfant a sept ans, et il n'est pas encore circoncis. » L'argument avait porté. Il avait maintenant en poche la somme qui lui servirait à payer les frais de la fête.

Des pas dans l'escalier. La porte de la mesure s'ouvrit. Amina rentra. Elle ôta sa « melaya », et dans sa robe ramagée moulant étroitement son corps svelte aux hanches légèrement saillantes, elle apparut avec ses grands yeux noirs expressifs et ses seins étrangement attrayants. Sa démarche ondulée la rendait naturellement excitante et mettait dans l'atmosphère un accent lubrique de désirs.

Mais Ahmed ne remarquait plus la grâce de ces mouvements, il n'était pas retenu par la sensualité qu'ils dégageaient. Habitué à ce corps de femme, c'est sans aucune émotion qu'il la regardait évoluer dans la chambre. C'est qu'à ses yeux, Amina n'était plus cette jeune femme aux formes aguichantes qui se dandinait devant lui. Elle était sa femme, sa chose; elle faisait partie intégrante de sa vie de foyer, comme ce lit qui avait supporté en croquant le poids de leur passion, comme l'atmosphère putride de cette mesure, qui montait si fort à la tête, comme aussi l'ambiance bruyante créée par les ébats turbulents de son fils Ibrahim. Car ce dernier était rentré avec sa mère et avait repris ses jeux. Il courait à présent autour de la chambre, mimant une locomotive et tirant au moyen d'une ficelle, une bobine de fil à coudre qui roulait sur le sol et que sa fantaisie avait érigée en wagon.

Amina, qui ignorait que sa trahison avait été découverte par son mari, lui demanda, en entrant :

— Où étais-tu à midi, et pourquoi n'es-tu pas rentré déjeuner ?

— J'avais affaire.

— Qu'avais-tu donc de si important ? Tu n'es même pas capable de trouver un travail permanent.

Un ricanement accompagna cette riposte. Les yeux de la femme soulignèrent son ironie. « Son homme ? Une chiffre ! »

Ahmed éluda la réponse. Il dit :

— D'où viens-tu ?

— De chez les voisins.

— Lesquels ? Les parents du garçon coiffeur ?

Un regard furtif coulé par la femme dans la direction de son mari, précéda sa réplique.

— Non, j'étais chez Fatma, la femme du ferblantier.

— Et lui, ce jeune beau, ne l'as-tu pas revu récemment ?

Un rire de garce mimant un hoquet vulgaire, voulut souligner l'inanité d'une telle supposition.

— Et pour qui me prends-tu pour que je me découvre devant des hommes ?

Ahmed ne se laissait pas circonvenir par le ton dégagé de sa femme. La putain savait bien mentir. Jouant toutefois au plus fin, il poursuivit :

— C'est un beau garçon. Je me suis laissé dire qu'il fréquentait Fatma. Elle l'adore.

— Non ? ! !

— Le quartier jase à son sujet, en tout cas. Et l'on dit qu'il a une maîtresse parmi les femmes du voisinage.

Amina ne répondit pas. Ses yeux commencèrent à être envahis par l'émotion que son mari ne manqua pas de remarquer.

Cherchant à faire diversion à la gêne qui la gagnait, Amina se mit à s'agiter dans la chambre. Allant près de l'évier, elle s'occupa à laver la vaisselle pour le dîner du soir.

Tiraillée entre deux sentiments, la jalousie et la crainte, elle se débattait alors dans des ténèbres que son mari avait réussi à faire naître en elle.

Était-ce vrai que son amant la trompait avec une autre femme ? Elle avait toujours sur son corps la sensation de son souffle brûlant ; elle se souvenait aussi de cette caresse experte qui, lui avait tiré ce matin, ces cris d'extase délirante, du fond de sa chair satisfaite mais inassouvie. Non il ne pouvait pas la tromper ; il n'était pas capable de tels transports avec d'autres femmes. Et de se regarder dans un morceau de glace pendant au mur, au dessus de l'évier. Elle revit sa poitrine, elle devina son corps. Non son amant ne pouvait pas lui être infidèle.

Mais alors, pourquoi Ahmed avait-il insisté sur le charme du garçon coiffeur ?... sur ses amours ? Avait-il deviné ce qui se passait sous son toit ? Ou bien avait-il appris des voisins les visites fréquentes que rendait en son absence l'amant à la mesure ? C'était impossible. Toutes les précautions avaient été prises par les deux ioupables pour dissimuler leur liaison. Un pressentiment disait cependant à Amina de se tenir sur ses gardes. Quelque chose dans l'attitude de son mari, une certaine assurance dont il n'était plus coutumier, la rendaient méfiante. La crainte se faisait jour en elle.

Elle appela Ibrahim et, lui remettant une piastre, elle lui dit : « Descends acheter des fèves. »

A son mari qui la regardait faire, elle demanda :

— Veux-tu aussi un morceau de fromage ou de « halawa » ?

— Non. Je ne dînerai peut-être pas ce soir. Je n'ai pas faim.

L'enfant partit aux emplettes. Les époux res-

tèrent seuls dans la mansarde. Après un moment de silence, Ahmed dit :

— C'est étrange. Ce matin, étant revenu plus tôt m'installer chez le marchand d'outres, il m'a semblé voir le garçon coiffeur sortir de cet immeuble. Et j'avais cru qu'il venait de chez nous.

Il avait parlé d'un air bonhomme, alors que son regard s'appesantissait sur les seins d'Amina.

« Il sait. Il sait que le garçon coiffeur est mon amant », pensa la jeune femme. Sa crainte se mua en épouvante. Elle n'eut plus de doute sur le sort qui l'attendait. Elle sentit le besoin de sortir, de faire quelque chose ; elle ne trouva rien de mieux que d'attendre le retour d'Ibrahim. Elle crâna cependant :

— Qu'est-ce que j'ai appris des voisins ? Mardi aura lieu la circoncision d'Ibrahim ?

— Oui.

— Tu aurais pu m'en avertir la première. Et d'où chercheras-tu l'argent ?

— Je l'ai. J'ai réjâ fait le prix avec le coiffeur du coin qui procèdera à l'opération de la circoncision.

— Combien t'a-t-il réclamé ?

— Cinquante piastres. Je lui en ai offert vingts.

— Et les sirops ?

— Les cirops et les « awalems », tu t'en occuperas toi-même. Voici cinquante piastres.

Il sortit de sa poche un portefeuille en cuir tout vieux et étriqué et lui compta la somme.

— Quant aux voitures et à l'escorte, poursuivait-il, j'arrêterai leur prix demain.

Ahmed triomphait. Sa femme se repliait. Elle ne crânait plus. Elle devenait d'ailleurs songeuse maintenant.

Ibrahim arriva avec les fèves. Il mit le plat sur la table et prit place à côté de son père et de sa mère. Tous les trois étaient assis les jambes repliées par terre. Ils mangeaient à même l'assiette, en silence. L'enfant demanda :

— Est-ce vrai, papa, que je vais être circoncis mardi ?

— Oui.

L'enfant éclata de joie. Ses prunelles ardentes lancèrent des regards plus vifs, illuminant son visage famélique et sale. Il chantonna sur un ton monotone : « Je vais être circoncis mardi... je vais être circoncis mardi... »

— Assez ! !

C'était Amina qui apostrophait brutalement son fils. Celui-ci surpris, s'arrêta net. Il allait commencer à pleurer.

— Ce n'est rien Ibrahim. Mange, mange et va dormir, lui dit son père.

Le repas se termina dans un lourd silence...

Ibrahim dormait maintenant sur le canapé dé-garni, un linge déchiré jeté sur son corps tout frêle.

Les époux se retrouvaient seuls face à leur drame.

Amina se déshabillait, s'apprêtant à se mettre au lit. Ahmed la considérait d'un œil terne qui ne manquait cependant pas d'une certaine convoitise. Cette femme l'avait trompé ce matin. Il la posséderait ce soir, rien que pour lui faire éprouver son autorité de mâle.

S'étant lui-même déshabillé, il allait éteindre la lampe qui brûlait au mur. Il se couchait ensuite près de sa femme.

Et dans les ténèbres de la nuit, Amina toute épouvantée, recevait son homme dans sa chair meurtrie et mortifiée...

Mardi, jour de la circoncision d'Ibrahim; il était près de 4 h. p.m.

Dans la rue galleuse, devant la porte de l'immeuble où Ahmed habitait, un landeau stationnait. Il détonnait avec le cadre environnant. Non qu'il était spécialement reluisant de nouveauté; car en cela sa vétusté branlante épousait plutôt remarquablement l'humble atmosphère du quartier. Mais, d'inspiration toute occidentale, ce véhicule auquel s'associent normalement tant d'idées de grandeur et de faste, ne pouvait que contraster avec la misère épanouie de cette ruelle borgne.

Quelques hommes en mascarade, mimant le personnel imposant des cortèges opulents, dissimulaient sous leurs frusques dépareillées, une gêne que leur imposait un gagne-pain rare, mais facile. Ceci composait l'escorte payée, chargée d'accompagner en triomphe Ibrahim, dans le trajet qu'il devait accomplir pour se rendre au magasin du coiffeur où il allait être circoncis.

Cependant sur la terrasse de l'immeuble, le cortège des intimes se formait. Les hommes assis à l'extérieur de la chambre sur des chaises louées, entouraient Ahmed. Les femmes étaient reçues à l'intérieur de la mansarde par Amina, en train de donner les dernières retouches à la toilette d'Ibrahim. Celui-ci était vêtu à l'ancienne mode des vice-rois d'Egypte, d'un costume rouge flamboyant et aux chamarrures dorées, prêté pour la circonstance par une parente. Par moments els « awalems » faisaient éclater des hululements de joie qui dominaient le brouhaha des invités.

Tout le monde était là enfin. Au milieu des acclamations des femmes et de l'exaltation bruyante des hommes, l'enfant transporté par son père fut mis dans le landeau. Sa mère prit place à ses côtés. Les invités, montés dans deux fiacres, attendaient que l'on se mît en marche.

Et toute cette misère carnavalesque, dans la joie naïve des gens rudimentaires, alla étaler sa simplicité au monde, défilant dans les rues du quartier, au milieu de hululements venus de toutes parts, et du son nerveux d'un tambourin, alors qu'une espèce de ser-

gent-major fantaisiste exécutait en tête de ligne, au moyen d'une longue canne, des tours de jongleur raté.

Des enfants criards et même des hommes à l'enthousiasme facile suivirent ce cortège de circoncis, se mêlèrent à l'escorte, semant un désordre de charivari que les foules populaires sont seules capables de créer.

Et c'est cette espèce de cohorte en délire, sortie de quelque rêve au simulacre burlesque et au fond poignant de tragédie, qui arriva près du magasin du coiffeur.

L'enfant qui ne réalisait pas encore les souffrances qui l'attendaient, se laissait étourdir par les cajoleries des uns et des autres. Il fut introduit auprès du coiffeur.

Et tandis que l'opération était exécutée à l'intérieur, tirant des cris de douleur à Ibrahim qui pleurerait, les invités attendaient à l'extérieur, en se lançant des bons mots, suivis par des rires gras ?

Et la circoncision prit fin, et le cortège se reforma et reprit le chemin du retour.

Arrivés à la maison, l'enfant circoncis et son escorte furent reçus en triomphe par les invités et les voisins. Tous s'approchèrent d'Ahmed et le félicitèrent chaleureusement. Amina de son côté, aidée de quelques femmes, transporta Ibrahim dans la thambre et l'étendit sur l'unique lit qui s'y trouvait.

Les élans d'hommes et de femmes se recomposèrent, et sirops et douceurs furent tournés dans l'assemblée.

Dans les groupes, les conversations se nouaient pour se dénouer aussitôt. Ahmed, tout occupé par ses devoirs d'hôte, écoutait d'une oreille distraite ce qui se disait. Il était enfin délivré de la hantise de cette circoncision. Il avait enfin recouvré l'estime des siens. Mais il sentait obscurément qu'une épine plus profondément ancrés en lui, retournait une plaie encore vive, non encore fermée.

Le garçon coiffeur, présent avec les invités, disait :

— Le gouvernement a raison de vouloir étendre le système des fontaines publiques. Les porteurs d'eau c'est de l'histoire ancienne.

— Pourquoi ? dit Ahmed. Peut-on impunément couper le pain à autrui, sous prétexte de civilisation ?

— Mais cette politique a cet avantage considérable de nous procurer de l'eau propre et à meilleur marché.

— Et de donner aussi à nos femmes, l'occasion de rencontrer leurs amoureux ou de se faire des liaisons.

Cette dernière remarque fut lancée par Ahmed sur un ton amer, de cette amertume navrée qui dénote une profonde tristesse, peut-être même un regret.

Repris par son tourment à la suite de cette ré-

plique, l'ancien porteur d'eau glissa dans son cauchemar intérieur.

Il ne pouvait supporter l'idée d'avoir été trompé par Amina. Il la tuera. Mais pourquoi ? N'était-elle pas redevenue l'épouse soumise, subjuguée par la crainte, depuis ce soir-là où il l'avait possédée dans l'ardeur de sa rancune ?

Il était aux environs de huit heures du soir. Les gens s'en allaient. Ahmed salua, remercia et raccompagna.

Il se retrouva seul avec Amina.

Celle-ci avait vu ses craintes apaisées, du fait que son mari l'eût reprise chaque nuit, depuis le soir où il l'avait eue dans l'épouvante. Mais elle ne pouvait tout de même pas ne pas douter de ce qu'il eût connaissance de sa liaison. Et tout compte fait, et malgré tous les souvenirs qu'elle en avait, elle avait encore préféré rompre avec le garçon coiffeur, plutôt que de réveiller les soupçons d'Ahmed et d'encourir ainsi le risque de sa vengeance. Les circonstances l'avaient aidée à réaliser ses désirs. Tous les jours précédant la circoncision, elle avait été en compagnie de voisines venues l'aider aux préparatifs de la fête. Et c'est ainsi que son amant n'avait eu à aucun moment l'occasion de la rejoindre dans la mansarde. Elle lui signifiera plus tard la rupture, mais sans le voir.

Et Amina de songer au plaisir que lui avait procuré Ahmed ces dernières nuits. Oui, elle s'en contenterait, même si elle ne l'aimait pas. D'ailleurs avait-elle aimé son amant ?

Ahmed regardait sa femme vaquer aux choses du ménage. Il ne pouvait s'empêcher de penser à ce qu'aurait pu être ce jour-ci pour lui, s'il n'y avait pas eu la trahison d'Amina. Ah ! que n'avait-il pu trouver du travail, ce maudit travail qui lui aurait évité tant d'humiliation. Mais non ! C'est la destinée qui l'aura voulu. Il tuera Amina, ce soir. Froidement comme s'il avait à exécuter quelque geste sacré. Il la tuera.... même s'il est certain que sa turpitude est restée ignorée du quartier. Il la tuera.....

.....

Quelques mois plus tard, des porteurs d'eau, assis un matin au seuil du magasin d'outres devisaient entre eux.

— C'est hier qu'Ahmed a été condamné à perpétuité ?

— Oui. Il a courageusement écouté la sentence.

— C'était vraiment un dur. Sa femme Amina n'était qu'une garce. Elle n'était pas digne de lui.

— Et Ibrahim ?

Le silence se fit dans le groupe. Ibrahim ? il avait été recueilli par la rue. Sans famille, il avait été rejoindre la grande famille anonyme des gueux qui hantent les pavés de la ville, pour y ramasser des mégots...

Fouad Arif

INVOCATION

*Oh ! mon Jésus
daigne ce soir
envoyer ton ange
dans ma chambrette.*

*Mon âme préparée
elle se présentera
belle devant toi.*

*Tous les myrrhes
restés des mains de la Madeleine
et toutes les roses fleuries
le jour de Ta résurrection
une à une je les ai cueillies
pour reposer mon âme endolorie.*

*Les larmes sillonnent le visage
mêlées avec Ton sang.
Les mages ne sont pas arrivés ce soir
et l'astre s'est arrêté dans le noir.*

*Tous ceux qui se prosternent et t'adorent
avec le souffle de leur grand amour
ceux là Oh ! mon Jésus souffrirent encore
plus profondément de t'accompagner au Calvaire.*

*Mon Jésus ! la haine fait rage, ici
sur terre. Je ne vois plus.*

*Tous nous sommes devenus aveugles.
Envois Ton ange dans ma chambrette étroite.
A genoux je prie
pour que tu nous envoies notre salut.*

Amalia Nicolaïdis

(Traduit du néo-grec par S.S.)

LE NOUVEAU MINISTRE D'ETHIOPIE



Le nouveau ministre d'Ethiopie a eu l'honneur d'être reçu en audience par S.M. le Roi à qui il a remis ses lettres de créance en présence de S.E. le Ministre des Affaires Etrangères et des dignitaires de la Cour. Voici S.E. Tafessa Habt Mikael, ministre d'Ethiopie, quittant le Palais d'Abdine à l'issue de la cérémonie en compagnie d'Abdel Latif Talaat pacha, Grand Chambellan.

LE PASSÉ, LE PRÉSENT ET L'AVENIR

GRECS ET RUSSES

Bref aperçu historique des rapports gréco-russes

(S u i t e)^(*)

par N. MOSCHOPOULOS

XXXV.

**La Grèce et la première guerre mondiale. —
L'attitude de la Russie. — Elle est nettement
hostile.**

Nous avons, dans notre dernier article, effleuré la question macédonienne, ses origines et son évolution au commencement de notre siècle, la similitude qu'elle offre avec les troubles actuels dans cette même province. Il n'entre pas dans le cadre de la présente étude de suivre toutes les phases de cette question : l'intervention des Grandes Puissances européennes en 1903, la tutelle de l'Europe sous forme de réformes administratives sous la surveillance de l'Autriche-Hongrie et de la Russie, exercée par deux « agents civils » (programme de Muerzsteg, du 22 octobre 1903) ; l'extension de ces réformes par la nomination d'officiers anglais, autrichiens, français, italiens et russes pour la réorganisation de la gendarmerie ; le projet d'entente anglo-russe de Reval-Talinn (juin 1908) sur toutes les questions intéressant ces deux Puissances, notamment aussi sur l'application d'un régime d'autonomie en Macédoine ; la révolution jeune-turque de juillet 1908 qui fit avorter ce programme ; l'échec des plans des Jeunes-Turcs ; la conclusion d'une alliance entre la Grèce, la Bulgarie, la Serbie et le Monténégro et la guerre de ces Etats contre la Turquie (1912/13) ; la seconde guerre balkanique entre la Grèce et la Serbie d'un côté et la Bulgarie de l'autre (1913) par suite de la trahison et la félonie de cette dernière et la défaite bulgare. Nous sautons tous ces événements pour arriver à la première guerre mondiale (1914-1918) dont une des causes, directes ou indirectes, fut l'agitation des Slaves contre l'Autriche-Hongrie, manifestée, en dernier lieu par l'assassinat de l'archiduc-héritier, François Ferdinand, d'Autriche, par deux jeunes étudiants serbes à Sarajevo, le 28 juin 1914.

* * *

Dès les premiers mois de cette grande guerre la Grèce, qui était l'alliée de la Serbie (traité d'alliance du 22 avril/5 mai 1913 et convention militaire du 1/14 mai 1913), cherchait l'occasion de tenir ses engagements en intervenant aux côtés des puissances de l'Entente (France, Grande Bretagne, Russie) contre l'Allemagne et ses alliés. Elle crut

ce moment venu quand ces trois alliés préparaient une expédition contre les Dardanelles. Il fallait en forcer le passage pour établir la communication avec la Russie et aller au secours de l'armée russe, fortement pressée sur la frontière de la Pologne et de la Galicie. Il n'était pas possible que la Grèce y demeurât étrangère. L'opinion publique, à Athènes d'enthousiasme.

Le 3 mars 1915, le roi Constantin réunit un conseil de la Couronne. Le président du conseil Elefthérios Vénizélos, proposa de mettre à la disposition des alliés 35.000 hommes et toute la flotte grecque. Il emporta les suffrages de tous...

Dès le lendemain, 4 mars, on annonce l'opposition de la Russie. Le 5 mars, Serghéi Dimitrievitch Sazonov, ministre des affaires étrangères de Russie, déclare : « Pour des motifs politiques et religieux l'apparition du pavillon grec à Constantinople produirait en Russie une vive impression d'inquiétude et d'irritation. Les Bulgares en prendraient prétexte pour occuper Rodosto. Les Roumains voudraient aussi s'en mêler. L'Italie probablement offrirait aussi son concours. Le Pape lui-même réclame déjà Sainte-Sophie, le 29 mai 1453 ayant été une messe catholique (?). Le gouvernement russe attache donc le plus grand prix à ce que personne n'intervienne dans le trio si intime et confiant des puissances alliées. A nous trois, dit-il, nous sommes certains de nous entendre sur n'importe quel sujet. Qu'advierait-il si des étrangers se glissent entre nous ? » (1)

Et, pour plus de sûreté, et pour éviter tout malentendu, li presse les gouvernements de Paris et de Londres de reconnaître, au moment de forcer les Dardanelles, les prétentions de la Russie sur Constantinople (Czarigrad) et sur les Détroits. Il va même jusqu'à insister avec une pointe de menace.

Le second conseil de la Couronne, à Athènes, se réunit le 5 mars. Vénizélos, au lieu de 35 mille hommes, ne demande plus qu'une division. L'état-major grec fait son rapport : une attaque par mer échouera, parce que les Turcs sont maintenant prévenus et ont eu tout le temps d'organiser toute la ligne des forts ; il faudrait combiner, avec l'attaque navale, une opération de débarquement par la Thrace, mais elle

(*) Voir nos précédents numéros.

(1) V. E. Driault et M. Lhéritie : Histoire diplomatique de la Grèce, T. V, p. 181 et ss.

demandera beaucoup de monde; les Turcs n'auront pas de peine à réunir 150 à 200.000 hommes en avant de Constantinople; les Alliés n'ont pour le moment, que 15 à 20.000 hommes.

Ces arguments et l'attitude du Roi amenèrent Vénizélos de donner sa démission (6 mars). Le même jour était conclu l'accord par lequel la Triple-Entente attribuait à la Russie Constantinople et la zone des Détroits. Cet accord fut tenu secret et ne fut révélé en 1918 que par le gouvernement révolutionnaire russe. (2)

Dès ce moment, la Russie ne cachait point sa ferme volonté, expression d'une tradition séculaire. Sazonow répétait : « L'apparition au Bosphore du pavillon hellénique blesserait profondément la conscience russe. » (3)

Le ministre de Russie à Athènes, Demidow, le disait encore, trois jours après, à N. Politis, alors directeur général du ministère des affaires étrangères de Grèce. Il lui parlait de larges compensations en Asie-Mineure, mais pour Constantinople, ajoutait-il, nous aimons mieux que vous ne veniez pas; « il serait ensuite pénible pour vous et désagréable pour tout le monde de vous faire partir... »

On sait que, pour avoir subi ces retard, l'entrepris anglo-française contre les Dardanelles échoua. Le 18 mars, une grande flotte alliée se jeta sur les forts. Ce fut un désastre.

Mais l'affaire des Dardanelles fut aussi le point de départ de la controverse politique qui divisa la Grèce entre royalistes et vénizélistes et dont les effets devaient se faire sentir pendant si longtemps.

L'échec du 18 mars avait révélé aux Alliés la nécessité de soutenir les escadres avec d'importants corps de débarquement. Et l'on pensa naturellement que la Grèce pouvait rendre ces services. Des pourparlers s'engagèrent. Or, Sazonow continuait à s'opposer. Il déclarait tout simplement « qu'aucun des vœux du gouvernement hellénique ne saurait compter sur les sympathies du gouvernement impérial. Le sort de la capitale de l'empire ottoman est définitivement décidé par les Alliés. L'entrée à Constantinople d'un détachement grec est inadmissible, à plus forte raison s'il avait à sa tête le roi Constantin auquel, en sa qualité de personnage couronné, devait être, en ce cas, réservée la première place parmi les chefs militaires alliés : circonstance qui devait être grosse de complications multiples pour l'avenir... » Il ajoutait que la cession de Chypre à la Grèce « ne sau-

rait être désirable, attendu qu'elle assurerait à la Grèce une situation prépondérante dans le bassin oriental de la Méditerranée ».

XXXVI.

Au même moment les Puissances de l'Entente (Angleterre, France, Russie), ignorant que la Bulgarie avait déjà passé des accords secrets avec l'Allemagne, continuaient leurs négociations avec Sofia. Mais ici, ils suivaient une tactique tout à fait opposée de celle dont elles usaient à l'égard de la Grèce. Alors qu'elles refusaient de prendre tout engagement envers celle-ci — sauf de vagues promesses de compensations en Asie Mineure — refusant même de garantir son intégrité territoriale, elles donnaient toute sorte de promesses à la Bulgarie. Et ces promesses étaient toutes au détriment de la Grèce : afin de gagner la Bulgarie à la cause des trois alliés, la Grèce devait lui céder le district, la ville et le port de Cavalla !

Le roi Constantin avait beau dire à Guillemin, ministre de France à Athènes : « La Bulgarie ne marchera pas avec vous, j'en suis absolument certain. » Et, le 31 mai 1915, le Gouvernement hellénique adressait aux alliés une note d'énergique protestation contre les avantages territoriaux qu'il était question d'assurer à la Bulgarie aux dépens de la Grèce :

« Le gouvernement royal faillirait à ses devoirs les plus sacrés s'il ne s'empressait pas de formuler, sur l'heure, auprès des grandes puissances de l'Entente, les protestations les plus vives et les plus solennelles contre l'atteinte qui serait ainsi projetée à l'indépendance et à l'intégrité territoriale du royaume. Il déclare en même temps, de la manière la plus formelle, qu'entre la Grèce et la Bulgarie il n'y a et il ne saurait y avoir aucune question à régler au sujet de Cavalla. Ce territoire, exclusivement grec, a été attribué au royaume à la suite d'une guerre victorieuse et en vertu d'un titre légal accepté par la Bulgarie, titre auquel nul ne saurait porter atteinte sans violer les principes fondamentaux du droit régissant les nations civilisées... »

Cette note effraya les Puissances. On sembla vouloir attendre les élections en Grèce qui pourraient, croyait-on, porter au pouvoir un gouvernement plus maléable. Mais, le 2 juin, les trois Gouvernements étaient d'accord pour prendre Cavalla à la Grèce, de son gré ou non !

Cependant, la débâcle russe avait pris des proportions énormes : défaites sur le San au commencement de juin (1915), puis évacuation de Przemysl, de Lemberg, retraite générale en juillet, en août jusqu'au delà de Varsovie, jusqu'au delà de la Pologne, jusqu'à la ligne de Riga-Czernovitz, sur tout le front de l'immense Russie. La participation de la Grèce

(2) Cf. Documents publiés par les Bolchéviks, édition Bossart, p. 107-110, accord au sujet des détroits et de Constantinople. (19 février) 4 mars 1915.

(3) Viscount Grey of Fallodon : Twenty-five years 1892-1916. Voir aussi une dépêche d'Ion Dragoumis, ministre de Grèce à Petrograd (7 mars, Archives helléniques). Voir encore le Livre Jaune de 1918 sur l'Allian ce franco-russe. Documents diplomatiques grecs (Livre Bland 1915-1916), Stavridi à Vénizélos etc.

était précieuse. Pourtant, c'est la Bulgarie qu'on voulait avoir à tout prix. Celle-ci signait le 17 juillet un accord secret avec l'Allemagne en vue d'une action militaire toute prochaine. On ne le sut pas parmi les Puissances de l'Entente. Et c'est toujours contre la Grèce que devait s'exercer la pression. Le gouvernement russe semblait s'obstiner à ne pas se rendre à l'évidence. L'ambassade d'Italie à Pétersbourg annonçait au ministre de Grèce que Sazonow allait faire une nouvelle tentative à Sofia, avec pression à Athènes et à Nysch. Ces faiblesses incorrigibles au profit de la Bulgarie devaient coûter cher à l'Entente (4). Maintenant on demandait des sacrifices à la Serbie aussi au profit de la Bulgarie. Quant à la Grèce, on lui promettait toujours des acquisitions territoriales en Asie Mineure... On sait quel désastre était réservé à la Grèce pour avoir cru à ces promesses.

Cependant la Bulgarie signait le 6 septembre 1915 un traité secret d'alliance avec l'Allemagne et une convention militaire avec cette Puissance et l'Autriche-Hongrie en vue d'une action commune avec ces deux Etats contre lesquels l'Entente luttait depuis deux ans. (5)

Même après la signature de ces actes, la Bulgarie, fidèle à sa félonie habituelle, continuait à faire semblant de négocier avec les Puissances de l'Entente au sujet de sa neutralité. Et ces Puissances y croyaient. Le 1er octobre, questionné aux Communes, sir Edward Grey, ministre des affaires étrangères britannique, répondait que la Bulgarie n'avait pas l'intention de sortir de la neutralité; qu'en Angleterre « non seulement on n'a aucun sentiment d'hostilité à l'égard de la Bulgarie, mais qu'on y a au contraire une traditionnelle et chaude sympathie pour le peuple bulgare... »

Quelques jours après, la Bulgarie démasquait ses batteries : le 12 octobre, elle déclarait la guerre à la Serbie, alliée de l'Entente. Le 15 octobre, l'Angleterre déclarait la guerre à la Bulgarie et son exemple fut suivi par la France et l'Italie les 16 et 17 octobre. Tout était maintenant consommé.

On aurait pu croire qu'après une telle trahison de la Bulgarie, l'attitude de la Russie envers la Grèce aurait changé. Il n'en fut rien.

Entretemps de graves événements se passaient en Grèce comme aussi en Russie. Les Puissances de l'Entente intervenaient en Grèce et forçaient l'éloignement du roi Constantin qu'elles accusaient d'être germanophile. Mais déjà Elefthérios Vénizélos avait formé un gouvernement de la Défense Nationale à Salonique (septembre 1916) et s'imposait sur toute la Grèce. En Russie éclatait la révolution. Le 7 mars 1916, le czar Nicolas II, prononçait la dissolution de la Gossoudarstvekaya Douma; soutenue par les ouvriers et les soldats, elle se maintenait.

Dans la nuit du 15 au 16 mars, le czar abdiquait.

Les régimes de la Russie et de la Grèce étant maintenant nettement démocratiques, on s'attendait à ce que l'attitude du gouvernement russe envers la Grèce, personnifiée maintenant par E. Vénizélos eût pu changer. Pourtant, la démocratie russe, représentée d'abord par Kerensky et Milioukoff, ne montra aucune disposition à répudier les aspirations séculaires de la « sainte Russie » : au contraire. Déjà le 22 avril, Milioukoff, dans une note à Iswolsky, ambassadeur de Russie à Paris, écrivait :

« Si le parti libéral dirigé par M. Vénizélos s'emparaît du pouvoir, cela pourrait créer certaines complications, surtout dans le cas où le parti nationaliste aurait pour but l'exécution du programme panhellénique comprenant de vastes acquisitions territoriales. Ce fait serait de nature à mettre en contradiction complète lesdites aspirations vénizélistes avec les intérêts de la Russie.

« En adoptant le point de vue ci-dessus exposé, le gouvernement russe croit nécessaire de signaler dès à présent que le rétablissement à Athènes du pouvoir de M. Vénizélos, suivi de l'extension des visées nationalistes grecques pourrait compliquer le règlement de différentes questions touchant les Balkans, les Iles, l'Epire et l'Albanie méridionale, et provoquerait un conflit entre els intérêts grecs et ceux des autres Puissances ».

XXXVII.

Il est arrivé alors que la Russie républicaine des Milioukoff et Kerensky défendait le régime du roi Constantin. Alors que la France et l'Angleterre décidaient une intervention en Grèce afin de forcer le roi à abdiquer, le chargé d'affaires de Russie à Paris, M. Sevastopoulo, recevait l'ordre de déclarer que le gouvernement de Pétersbourg s'opposait à ce plan. « L'intervention des puissances dans ce pays », disaient ses instructions, « serait très critiquée par le Soviet... Il faut ajourner le plan de changement de régime; on ne peut pas l'appliquer sans le consentement de la Russie qui est une des puissances protectrices... » (6)

(4) V. E. Driault et M. Lhéritier : Histoire diplomatique de la Grèce, T. V. p. 193.

(5) Le texte de ces documents diplomatiques fut tenu secret. Il n'a été publié que dans l'« Histoire diplomatique de la Bulgarie » (qui est plutôt un recueil de traités), édité, vers 1928, par Kessakoff, à Sofia, seulement en bulgare. Une traduction grecque de ces textes a été donnée par l'auteur de la présente étude dans son article « Bulgarie », dans la Grande Encyclopédie Hellénique, paru aussi sous forme de livre (Athènes, 1929), pages 97-99.

(6) V. E. Driault et M. Lhéritier : Histoire diplomatique de la Grèce, T. V. p. 299.

Cette attitude de la Russie des Cadets (Consommateurs Démocrates) montrait toute l'antinomie de la politique de la Russie de 1917 à l'égard de la Grèce. Les Cadets se rangeaient du côté du roi Constantin non pas, certes, comme champions de la royauté, mais parce qu'il convenait à la Russie de tenir la Grèce loin de la guerre contre l'Allemagne et ses alliés, afin de l'empêcher de profiter des fruits de la victoire. La Russie soviétique était, avant tout, panslaviste. Le slavisme contre l'hellénisme.

Pourtant la politique des puissances occidentales triompha. Le roi Constantin fut éloigné. Son fils cadet, le prince Alexandre, fut mis sur le trône et Vénizélos pris le pouvoir. Des protestations véhémentes de Pétrograd suivirent cet événement. (3) Par une note envoyée à Londres et à Paris, Térétschenko, ministre des affaires étrangères de Russie, signalait que l'abdication du roi Constantin au profit du prince Alexandre constituait une violation de la Constitution. Et le gouvernement russe exprima le désir que le prince Alexandre ne fût considéré que comme un régent.

Ce n'est pas tout. Au conseil des ouvriers et des soldats, de Pétrograd, les extrémistes critiquèrent vivement le Gouvernement provisoire russe de s'être associé à la politique anglo-française dans l'affaire du roi Constantin ! Les ouvriers et les soldats révolutionnaires de Russie prenaient la défense de la royauté en Grèce. La Révolution pour la Royauté ! Le gouvernement Kérénsky-Milioukoff dut répondre qu'on avait agi contre son gré et qu'il protestait.

Peu après, de graves événements se passaient en Russie. Le 1er juillet, la grande offensive Kérénsky avait été déclenchée. Elle eut quelques jours de succès. Puis elle tourna à la catastrophe. Le front russe s'effondra, irrémédiablement. En octobre, Riga même fut prise et il parut qu'il ne tenait qu'aux Allemands d'aller à Pétrograd. La Russie succomba.

Le 7 novembre, Lénine et Trotsky, qui avaient été introduits en Russie, clandestinement, par les Allemands, dans un wagon plombé, s'emparèrent du pouvoir. Le 5 décembre 1917 ils signèrent l'armistice et le 3 mars 1918 le traité de paix de Brest-Litovsk avec l'Allemagne et ses alliés (Autriche-Hongrie, Bulgarie, Turquie). La Russie Soviétique perdait ses provinces de la Baltique; elle cédait Kars, Ardahan et Batoum à la Turquie et s'engageait à payer une indemnité de guerre, mal déguisée, de 300 millions roubles or. Après la victoire des alliés contre l'Allemagne, ce traité fut annulé par l'armistice du 11 novembre 1918 et par la Russie elle-même le 13 novembre 1918. La victoire de l'Entente sauva la Russie d'un désastre causé par sa propre désertion !

Dans l'intervalle, la Grèce, alliée de la France et de la Grande Bretagne, combattait contre l'Allemagne et la Bulgarie et se trouvait ainsi dans le camp des ennemis de la Russie. Ce n'était pas par sa faute.

Fidèle à ses engagements d'alliée, la Grèce dut alors combattre contre la Russie. Quand la France, en janvier 1919, entreprit la campagne de l'Ukraine avec l'armée du général d'Anselme, la Grèce y participa avec son I corps d'armée (II et XIII divisions) sous le général Nieder. Les opérations furent malheureuses et les troupes grecques durent se rembarquer après avoir eu 48 officiers et 1007 soldats mis hors de combat.

La Grèce ne pouvait ne pas participer à cette campagne sans faillir à ses engagements d'alliée. C'est pour tenir ces mêmes engagements que la Grèce, investie d'un mandat de ses alliés, la Grande Bretagne et la France, dut débarquer à Smyrne et s'engagea dans une campagne malheureuse, en Asie Mineure, contre la Turquie. Quelle fut l'attitude de la Russie Soviétique durant cette campagne ? Mieux vaut n'en point parler. Du reste les documents officiels de cette période ne sont pas entièrement connus. Il est un fait. C'est que la Grèce eut souvent à se plaindre de la politique de Moscou.

Et nous arrivons ainsi aux années qui ont précédé la seconde guerre mondiale.

XXXVIII

Du traité de Lausanne à la IIe guerre mondiale.

La signature du traité de paix de Lausanne, du 21 juillet 1923, devait marquer, pour la Grèce, une ère nouvelle de développement pacifique et de relèvement intérieur. Après une période de plus de dix ans de guerres presque ininterrompues, la Grèce ne demandait mieux que de se consacrer à un travail de restauration, afin de réparer les catastrophes causées par son désastre de l'Asie Mineure qui est venu ternir ses victoires des années 1912-13 et 1917-18. Son désir le plus sincère était d'entretenir des relations amicales avec toutes les grandes puissances et avec tous ses voisins. Et, sauf des incidents passagers, indépendants de sa volonté, le peuple grec parvenait à vivre en paix. C'est en application de ce même programme de politique extérieure que la Grèce, en dépit de tout, passant l'éponge sur le passé, s'appliquait à entretenir les meilleurs rapports avec la Russie Soviétique aussi. Elle fut un des premiers Etats qui reconnurent, en 1924, le gouvernement des Soviets et établirent avec celui-ci des relations diplomatiques normales. C'était au moment où, dans certains autres pays européens, on parlait encore de zones sanitaires et de barrières de fil de fer barbelé.

Quelle fut l'attitude des Soviets pendant la période qui suivit la reprise de leurs relations diplomatiques avec la Grèce ? Il faut reconnaître qu'en apparence elle semblait être correcte. En réalité, Moscou

(7) V. Livre Blanc de l'URSS 1922, toute la série des dépêches de Demidoff, ministre de Russie à Athènes etc. Elles permettent de suivre les événements jour par jour.

était le grand centre de la propagande communiste qui, par tous les moyens, cherchait à pénétrer dans toutes les classes de la société grecque, notamment parmi les classes des ouvriers, des intellectuels et des travailleurs en général. Ce travail souterrain de propagande communiste se poursuivait sans relâche. Une littérature abondante de toute forme, notamment des livres, des brochures et des tracts circulaient, sans aucune entrave dans toute la Grèce. Les traductions grecques des écrits de Karl Marx et des autres apôtres du communisme étaient colportées non seulement dans les librairies, mais aussi dans des charrettes trainées jusqu'aux coins et recoins les plus éloignés d'Athènes et des grandes villes, et les journaux et magazines communistes, profitant de la liberté de presse absolue, garantie par la constitution, se livraient à une campagne effrénée, sapant ainsi les fondements de l'Etat et de la société grecs. C'était un vrai prosélytisme pour une nouvelle religion. Et, comme on sait, l'article 1er de la Constitution de l'Etat grec interdit toute sorte de prosélytisme.

Moscou était devenue la Mecque du communisme grec. De jeunes ouvriers et intellectuels y allaient étudier à l'« université » communiste. C'était la pépinière d'où sortaient les futurs Zachariadès, Partsalidès et tutti quanti qui venaient ensuite en Grèce se faire les apôtres du marxisme, du léninisme et surtout de la décomposition et la désintégration totales de l'Etat. On peut dire, sans crainte d'être démenti, que rarement une propagande étrangère fut pratiquée sur une échelle aussi large que le prosélytisme communiste moscovite en Grèce.

Le gouvernement grec ne réagissait que très faiblement contre ces agissements. La liberté de la presse couvrait tout. Ce n'est que depuis le mois d'août 1936 que l'intervention de l'Etat contre les ennemis de l'ordre social acquit une certaine importance. Le gouvernement du 4 août fut accusé de « monarchofasciste », lui qui, le premier dans le monde entier, porta un coup victorieux contre le fascisme de Mussolini et qui osa résister héroïquement contre le nazisme de Hitler. Et ceci nous amène aux événements de la seconde guerre mondiale.

* * *

Pendant les deux premières années de cette guerre l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques a collaboré ouvertement avec l'Allemagne de Hitler. Elle était pendant ce laps de temps, une « collaborationniste », liée avec l'Allemagne hitlérienne par le traité de Moscou, signé, le 24 août 1939, entre M. Molotov, commissaire du peuple pour les affaires étrangères et M. von Ribbentrop, secrétaire d'Etat à l'Auswärtige Amt du Reich. La signature de cet acte est, certes, une affaire intéressant la Russie seule, et personne ne peut reprocher à un Etat indépendant, de faire la politique qu'il lui plaît et qu'il

trouve conforme à ses intérêts. Mais quand un Etat, surtout qu'il soit une puissance formidable, s'associe à un autre Etat, lui aussi terriblement grand, et tolère l'agression de celui-ci contre un petit pays qui veut vivre en paix et rester indépendant, personne ne saurait nier à la partie lésée le droit de se défendre, surtout qu'on ne cesse de l'accuser de « monarchofascisme ».

Pour trouver quelle fut l'attitude de la Russie à l'égard de la Grèce à la veille de l'agression de l'Allemagne hitlérienne contre la Grèce nous allons recourir à l'autorité d'une source de la plus haute authenticité. Ce sont les Archives du procès des criminels de guerre de la Cour de justice internationale de Nuremberg, qui viennent d'être publiées par le State Département et le War Department des Etats-Unis d'Amérique en huit gros volumes. (8)

Il est sans doute intéressant de constater le fait que les secrets de la dernière guerre — laquelle, malheureusement, continue encore pour la Grèce — soient rendus publics à si peu de distance. Il a fallu, pour les autres guerres dix, vingt ou même trente ans avant que le monde pût voir, ne fut-ce qu'en partie dans les coulisses des scènes diplomatiques derrière lesquelles se tramaient des conspirations contre la paix mondiale. Cette fois-ci, cette tâche ne fut pas réservée aux historiens qui cherchent dans les archives diplomatiques ou aux acteurs du drame sinistre qui écrivent leurs mémoires. Bien avant la fin de la guerre, les gouvernements et les quartiers-généraux des puissances victorieuses avaient décidé de poursuivre les personnages sur lesquels pèse la responsabilité de cette immense calamité et ceux qui se sont rendus coupables de crimes de guerre. Cette décision avait été annoncée par la déclaration de Moscou du 30 octobre 1943. C'est en exécution de celle-ci que les quartiers généraux alliés organisèrent des services spéciaux pour découvrir et recueillir tous les documents et autres éléments qui pourraient établir les responsabilités et les culpabilités dont il s'agit. Le quartier général américain affecta à ce travail, non moins de trois mille officiers et hommes spécialement exercés qui, suivant les armées victorieuses de la Normandie jusqu'en Allemagne même, n'avaient d'autre mission que celle dont nous venons de parler.

Quelquesunes de ces équipes eurent un succès exceptionnel. Dans un château médiéval en Bavière, ils mirent la main sur les archives d'Alfred Rosenberg, le théoricien du hitlérisme et délégué de Hitler pour l'éducation culturelle du peuple allemand. Dans un autre château, près de Marbourg (ou Maribor, dans la Yougoslavie du nord), ils découvri-

(8) Le titre de cet ouvrage, la plus importante source de renseignements sur la préparation et les dessous de la seconde guerre mondiale, est : „Nazi Conspiracy and Prosecution“, New York 1946, publié par l'„Office of United States Chief of Council for Prosecution and Axis Criminality“.

rent les archives secrètes du ministère des affaires étrangères du Reich des années 1937-1944 : ci : 483 tonnes de paperasse. Aailleurs, furent découverts les documents secrets du quartier général allemand et les minutes des entretiens confidentiels de Hitler avec ses collaborateurs intimes.

Ces trouvailles ont été enrichies grâce aux découvertes des équipes britanniques, français et russes. Le tout a formé l'immense dossier du procès de Nuremberg : quelque 100.000 pièces en tout.

Ce sont ces documents qui furent publiés par le Département d'Etat américain et c'est à l'aide de ceux-ci que nous chercherons à constater quelle fut l'attitude de la Russie à l'égard de la Grèce et quels sont, par contre, les services que la Grèce a rendus à la Russie.

N. Moschopoulos

(à suivre)

Une voix étrangère

La Grèce est un Symbole

Le « Journal du Nord », feuille d'Espagne, publie au sujet de la Grèce l'article suivant de M. Francisco Melgar, sous le titre « La Grèce d'aujourd'hui et de toujours » :

— La Grèce est le point du rideau de fer que la Russie, dans sa manie d'extension en Europe, utilise pour une agression insensée. Jusqu'à ce que le problème grec soit résolu, nous pouvons être sûrs que l'Europe ne retrouvera pas la paix souhaitée par les peuples. Pour que le problème grec soit résolu, les belles paroles ne suffisent pas et les louanges envers le pays qui se sacrifie si héroïquement pour sauver l'Europe et le monde entier de la menace que représente la présence de la Russie dans la Méditerranée. Il faut une aide substantielle de la part de toutes les puissances occidentales, égale à celle qui est fournie par la Russie, par le canal de l'Albanie, de la Yougoslavie et de la Bulgarie aux irréguliers de Marko Vafiadi, qui combattent sur les montagnes de la Macédoine et de l'Épire au profit de l'impérialisme soviétique ».

A ce point, le journaliste fait al-

lusion aux propositions alléchantes, répandues par la propagande soviétique, relatives à la cession de l'Épire du Nord et de la Thrace Orientale à la Grèce et continue :

— Mais la majorité écrasante du peuple grec a répondu avec un mépris olympien à ces propositions soviétiques dont la provenance machiavélique est absolument manifeste. Ainsi, la lutte est devenue plus intense pendant ces dernières semaines. Les forces sous les armes se sont sensiblement accrues et des mesures répressives ont été ouvertement appliquées contre le communisme.

La terrible coalition soudoyée par la Russie ne bougera pas peut-être pour attaquer la muraille qu'oppose le cœur courageux des Grecs. Mais ce serait folie de croire que sans la collaboration de tous, comme à l'époque des Croisés, il serait possible de ramener vers l'Occident et le christianisme les terribles balkaniques et les centres européens qui se trouvent sous le joug de l'impérialisme moscovite.

La Grèce a montré le chemin. Ce n'est qu'avec la force des armes

qu'on peut répondre à la violence. Malheureusement, les Etats-Unis et l'Angleterre ont suivi jusqu'ici vis-à-vis de la Grèce une politique de tergiversations, tandis que les Russes, gouvernés par un régime totalitaire, ont utilisé tous les moyens. Il paraît cependant que les choses vont changer. Les Américains paraissent disposés à envoyer des troupes dans la Méditerranée. Les Anglais parlent d'organiser une base puissante dans le carrefour de la Méditerranée, à Benghazi, pour pouvoir venir en aide à la Grèce.

La résistance indomptable d'un pays qui aime profondément sa liberté, a ouvert les yeux à tous, de sorte que la lutte continuera. Il était temps que ce revirement de l'opinion publique se produisît, car il ne faut pas oublier que tous les hommes librement pensant depuis la mer Baltique jusqu'à la Mer Noire et de l'Adriatique jusqu'aux Carpathes vivent opprimés sous le joug russe, ont les yeux tournés vers Athènes. La Grèce s'est transformée en un symbole et en dépit de toute opinion différente, ce serait un crime que de laisser disparaître ce symbole.

LA VIE MUSICALE

LE CENTENAIRE D'HENRI DUPARC

Un article inédit de **KENÉ DUMESNIL**

Le 21 Janvier 1848 naissait à Paris Marie-Eugène Henri Fouques-Duparc; discrètement, trop discrètement, on a commémoré le centenaire de ce musicien qui fut très grand, mais vécut effacé, abandonnant à la postérité le soin de sa gloire. Pur artiste, il fut de ceux qui se contentent de l'hommage de leurs pairs, et, bien loin de rechercher le succès, se tiennent toute leur vie dans l'ombre. Sans doute avait-il cependant la juste notion de sa valeur : comme Paul Dukas, il ne voulut rien laisser qui ne fût digne de survivre et le catalogue de ses ouvrages ne compte qu'un très petit nombre de compositions : un poème symphonique, « Lénore », d'après la ballade de Buerger, donné en première audition à la Société Nationale; un nocturne pour orchestre, « Aux Etoiles », publié seulement en 1910 et exécuté en 1916; quelques pièces pour le piano, les « Feuilles volantes », en 1869, un duo pour soprano et ténor, « La Fuite », sur un poème de Théophile Gautier, et puis les admirables mélodies: « Romance de Mignon », « Chanson triste », « Soupir », « L'invitation au voyage », « La Vague et la Cloche », « Extase », « Sérénade florentine », « Le Manoir de Rosemonde », « Testament », « Phydilé », « Lamento », « Elégie », « La vie antérieure », « Au pays où se fait la guerre ». Une autre mélodie encore, « Le Galop », but publiée sous une première forme en 1868; Duparc la reprit, la remania, mais en égara le manuscrit. M. Charles Panzera l'a chantée l'autre soir : elle est digne des autres, et le rythme rappelle curieusement « Le Roi des Aulnes ». Tout le reste de ce qu'il produisit, Duparc l'a détruit. Il cessa, d'ailleurs, de produire en 1885, et lui-même a fait cette confidence : « Mes mélodies n'ont été publiées que fort longtemps après avoir été écrites. Toutes ont été fortement revues et modifiées pour la publication ».

Depuis 1885, Duparc souffrit d'un mal qui l'empêchait de mettre en œuvre des idées qui, cependant, n'étaient point taries. Eloigné de la vie artistique à laquelle il s'était si activement mêlé autrefois — il avait été l'un des fondateurs de la Société Nationale, et ce fut lui qui amena chez César Franck son grand ami Vincent d'Indy — Duparc s'était retiré à Vevey d'abord, puis à Mont-de-Marsan, près du pianiste Francis Planté. C'est là qu'il s'éteignit, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, le 13 Février 1933. Il n'était revenu à Paris qu'une fois, en 1911, pour un très bref séjour, écourté encore par l'émotion que lui causè-

rent les répétitions du Concert Lamoureux où l'on joua « Chanson triste », orchestrée pour Mme Hélène Demellier.

Le destin de Duparc est, à la fois, tragique et magnifique : il demeure l'une des plus pures gloires de la musique française. Et il disait pourtant de lui-même : « Je vis dans le regret de ce que je n'ai pas fait, sans m'occuper du peu que j'ai fait ». Ce « peu » est beaucoup si l'on tient compte non point du nombre des œuvres, mais de leur qualité. Les mélodies de Duparc ont une distinction, un charme subtil qui les apparente à celles de Fauré. On l'a bien vu l'autre soir où Charles Panzera a chanté « L'Horizon chimérique » avant d'aborder les lieder de Duparc. Mais la ligne mélodique de celui-ci, ses harmonies aussi, ont quelque chose de très personnel, aussi nettement reconnaissable qu'une signature. Les inflexions qu'il a trouvées pour traduire en musique Baudelaire ou Leconte de Lisle ne s'oublient plus, et c'est au point qu'en relisant les poèmes, on entend en soi-même l'écho de la musique qui en prolonge l'émotion.

La mort de son maître César Franck, en novembre 1890, porta à Henri Duparc un coup terrible : « Il a emporté avec lui la moitié de ma vie, et la meilleure — écrivit-il à son ami Paul Pujaud. C'est pour moi comme un effondrement. Cependant, j'espère que cette grande douleur ne sera pas stérile : ceux d'entre nous auxquels il a tant donné ont tous le devoir de lui faire honneur par leur travail. Je me souviendrai de sa sublime énergie et j'essaierai de me dominer comme il l'aurait fait. Il me semble que sa pensée me le demande et que son âme m'y encourage ».

Hélas ! le destin lui fut plus cruel qu'il ne le croyait... Dans les souvenirs que Gustave Samazeuilh vient de publier sous le titre « Musiciens de mon temps », à la « Renaissance du livre » on lit ces lignes si justes : « Toute sa vie Duparc a porté la lourde croix du renoncement avec une trop rare dignité, sans jalouser jamais les camarades auxquels une santé plus solide permettait de donner toute leur mesure, prenant au contraire une large part à leur succès et les stimulant efficacement dans leur travail par ses clairvoyants conseils. Sa pensée, sa musique, le font vivre en notre souvenir. Elles rappellent la rare qualité de son âme ».

René Dumesnil

Le Monde Officiel et Diplomatique

A LA LEGATION DE TRANSJORDANIE

Le Samedi 12 Mars à 12 h. 30 p.m. S. E. Baha el Dine bey Tokan a été reçu en audience solennelle au Palais d'Abdine pour présenter à Sa Majesté le Roi ses lettres l'accréditant comme Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire du Royaume, Hachémite de Transjordanie en Egypte, S.E. le ministre accompagné de Mahmoud El Sioufi bey, troisième chambellan s'est rendu au Palais Royal dans une voiture de gala de la Cour escortée par un détachement de la cavalerie de la Garde Royale. A son arrivée ainsi qu'à son départ S.E. le ministre a été salué par une Garde d'Honneur musique en tête.

Ont assisté à cette solennité S.E. le ministre des Affaires Etrangères, S.E. le Chef du Cabinet de Sa Majesté le Roi, S.E. le Grand Chambellan, S.E. l'Administrateur des Biens Privés et des Palais Royaux et S.E. l'Aide de Camp en chef.

A LA LEGATION DU DANEMARK

Avant de quitter l'Egypte pour rentrer en Grèce, S.E. le Ministre du Danemark et Mme Hubert de Wickfeld ont offert un cocktail le Mardi 30 Mars.

Les vastes salles du Shepherds' Hotel se sont avérées trop petites pour contenir tous ceux qui sont venus saluer les aimables diplomates et leur souhaiter un excellent voyage.

Parmi leurs nombreux amis on notait les Hauts dignitaires de la Cour, les Ministres, les fonctionnaires supérieurs du Ministère des Affaires Etrangères, le Corps Diplomatique, les notabilités égyptiennes et étrangères etc.

Une atmosphère cordiale ne cessa de régner durant cette après-midi fort réussie et tous quittèrent leurs charmants hôtes à regret.

A LA LEGATION ROYALE DE GRECE

Le Dimanche 4 Avril a été célébré à la Cathédrale de St. Nicolas (Hamzaoui) à l'occasion du premier anniversaire de la mort du Roi Preux Georges II un requiem solennel en présence des autorités diplomatiques, consulaires, communales, et d'une foule énorme.

S.B. le Patriarche d'Alexandrie et de toute l'Afrique Mgr. Christoforos II présida l'office entouré des Métropolitains de Nubie et de Ba-

bylone devant un catafalque recouvert du drapeau Hellénique et de la couronne Royale au milieu d'une émotion intense.

C'est ainsi que tous, le cœur serré se sont remémoré celui qui n'a connu que tristesses et douleurs. L'histoire commence à parler. Si la Grèce est libre encore aujourd'hui c'est à lui qu'on le doit d'avoir dit « non » non seulement la nuit du 28 Octobre 1940, mais la nuit de Noël de 1944 lorsque Churchill venu à Athènes désespéré cherchant un compromis quelconque trouva Georges II inébranlable refusant avec fermeté de s'associer à cette décision. Ainsi la Grèce échappa à la main-mise communiste et sauva l'humanité pour la deuxième fois.

Toutes les polémiques qui se sont acharnées sur ce Roi-martyr et héroïque, par une minorité poussée par les ennemis de la Grèce, s'éteignent aujourd'hui, devant tant de grandeur d'âme.

Georges II entre la tête haute dans l'histoire ayant fait son devoir comme homme, comme Roi et comme soldat.

A LA LEGATION D'ETHIOPIE

Le lundi le 12 avril 1948, à midi, S.E. Monsieur Tafessa Habt Mikael, a été reçu en audience solennelle au Palais d'Abdine pour présenter à Sa Majesté le Roi ses lettres l'accréditant comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire d'Ethiopie en Egypte. S.E. le ministre, accompagné de Ali Rachid bey, deuxième chambellan, s'est rendu au Palais Royal dans une voiture de gala de la Cour escortée par un détachement de la Garde Royale et suivie d'une autre voiture de gala où avaient pris place MM. les deuxième et troisième secrétaires, ainsi que M. l'attaché de la Légation. A son arrivée, ainsi qu'à son départ, S.E. le ministre a été salué par une garde d'honneur, musique en tête.

Ont assisté à cette solennité S.E. le ministre des Affaires Etrangères, S.E. le Chef du Cabinet de Sa Majesté le Roi, S.E. le Grand Chambellan, S.E. l'Administrateur général des Biens Privés et des Palais Royaux, et S.E. l'Aide-de-Camp en Chef.

A LA LEGATION DE TCHECOSLOVAQUIE

A 12 h. 30 p.m. S.E. Monsieur

Frantisek Krucky a été reçu en audience solennelle au Palais d'Abdine pour présenter à Sa Majesté le Roi ses lettres l'accréditant comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Tchécoslovaquie en Egypte; S.E. le ministre accompagné de Mahmoud El-Sioufi bey, troisième chambellan, s'est rendu au Palais Royal dans une voiture de gala de la Cour escortée par un détachement de la Garde Royale et suivie d'une autre voiture de gala où avaient pris place Monsieur le Premier Secrétaire et Monsieur l'Attaché Commercial de la Légation. A son arrivée ainsi qu'à son départ, S.E. le ministre a été salué par une garde d'honneur, musique en tête.

Ont assisté à cette solennité S.E. le ministre des Affaires Etrangères, S.E. le Chef du Cabinet de Sa Majesté le Roi, S.E. le Grand Chambellan, S.E. l'Administrateur Général des Biens Privés et des Palais Royaux et S.E. l'Aide-Camp en Chef.

CHEZ MME ROGER GAREAU

Le lundi 5 Avril l'Ambassadrice Mme Roger Garreau a offert un cocktail à sa résidence de Zamalek, auquel furent conviés les membres du Corps diplomatique des hautes personnalités et les nombreux amis qu'elle compte en Egypte.

Une atmosphère des plus cordiales et des plus sympathiques ne cessa de régner durant ce 7 à 9 grâce à l'affabilité et au charme de l'hôtesse qui se dépensa sans compter en entourant ses invités de mille délicates attentions.

A LA LEGATION DE NORVEGE

Le mercredi 14 Avril S.E. le Ministre de Norvège et Mme Irgens ont donné une réception à laquelle assistèrent les Hauts dignitaires de la Cour, les Ministres, les Hauts fonctionnaires du Ministère des Affaires Etrangères, le Corps diplomatique et plusieurs personnalités égyptiennes et étrangères.

Son Excellence le Ministre de Norvège et Madame Francis Irgens, recevaient leurs invités avec cette courtoisie et cette simplicité qui donnent tant de charme à leur accueil.

A LA LEGATION ROYALE DE GRECE



S.E. le Ministre du Liban Cheikh Sami el Khouri, S.B. le Patriarche d'Antioche, Mgr. Alexandros, S.G. l'Evêque de Babylone, Mgr. Ilarion, Mme Georges Triantafyllidis et le Président de la Communauté Hellénique du Caire, M. Th. Cozzika photographiés au Palais de la Légation.

A l'occasion de l'anniversaire de l'Indépendance hellénique un Te Deum a été chanté le Jeudi 25 Mars à l'Eglise de St Constantin et Ste Hélène magnifiquement décorée pour la circonstance et en présence des autorités Diplomatiques, Consulaires et Communales ainsi que de toutes les associations corporations, les anciens combattants en tête avec leurs drapeaux et bannières.

S.M. le Patriarche d'Antioche et de tout l'Orient officia, ayant à ses côtés les Métropolités de Tyr et Sidon, Mgr. Théodose, de Babylone, Mgr. Ilarion du Mont Sina et de tout le clergé de la capitale.

Après le Polychronion Royal S.E. le Ministre de Grèce, M. Georges Triantafyllidis, prononça au milieu d'une émotion intense l'allocution ci-après.

Comme chaque année aujourd'hui encore le peuple Hellène fêtera l'anniversaire du 25 Mars dans une atmosphère d'alerte pour ne pas dire dans une atmosphère de guerre.

Des Etats ennemis qui avaient collaboré avec les fascistes tâchent de faire oublier leur obscur passé et cherchent à décomposer la Grèce pour réussir sa complète soumission au bloc slave. Dans cet effort ils trouvent malheureusement l'appui de nos anciens alliés qui oublièrent très vite les services que la Grèce a rendus à la lutte

commune et tout spécialement à eux-mêmes.

Mais ils se sont heurtés à une résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas. Résistance d'un peuple qu'ils croyaient manifestement exténué par suite de longues luttes et de guerres. Résistance qui devient continuellement plus farouche tant que les projets de nos ennemis deviennent évidents. Aucun grec de bonne foi ni aucun étranger ne peut douter de cela.

Ils ont affronté aussi le patrio-

tisme hellénique qui comme en 1821, le jour de l'annonciation remplissait le cœur de l'Evêque de Patras Germanos, quant il bénissait l'étendard de l'indépendance au Monastère de Ste Laure. A cet époque également les Hellènes n'ont pas pris en considération la force de l'ennemi, le grand et puissant empire, mais proclamèrent la Grèce libre et indépendante. Nos ancêtres malgré l'inégalité de la lutte à laquelle ils prenaient part, n'ont pas hésité un instant à prendre les armes et combattre pour la liberté, pour la foi et pour la patrie. Les hommes de la révolution ont démontré encore que des siècles d'esclavage ne réussirent pas, non seulement d'effacer de l'âme de l'Hellène l'orgueil pour sa glorieuse origine mais aussi de faire disparaître les qualités de ses ancêtres, et spécialement le courage, le sacrifice, qualités indispensables pour ceux qui désirent vivre libres dans un pays libre.

Aujourd'hui ceux qui comptent contre l'indépendance de la Grèce ont oublié de tirer profit du passé. Ils ne prennent pas en considération que plusieurs conquérants ont essayé par tous les moyens d'exterminer la race hellénique sans y réussir. Ni les massacres ni le terrorisme n'ont pas fléchi la persistance dans les idéaux de la nation hellénique. Mais même aujourd'hui le lâche rapt des enfants de leurs foyers n'apportera pas le résultat que recherchent nos ennemis. Ce crime provoque l'horreur et notre juste colère. La Grèce-mère proteste et



S.E. le Ministre de Grèce, entouré de S.B. Mgr. Alexandros, Patriarche d'Antioche et de tout l'Orient, de LL.EE. le Cheikh Sami El Khouri, Ministre du Liban, le Cheikh Abdallah Ibrahim El Fadl, Ministre de l'Arabie Séoudite et de El Sayed Nassib Chehab, Chargé d'Affaires de Syrie.

demande à toutes les mères de tout le monde civilisé de protester avec elle pour cet acte barbare commis contre des êtres innocents à qui ces criminels veulent inspirer la haine pour leur patrie.

Ceux qui essayent d'accomplir notre soumission qu'ils prennent en considération cette nouvelle preuve de patriotisme Hellène. Tandis que la Grèce affamée et appauvrie lutte, c'est avec joie que ses enfants libérés récemment retournent dans ses bras. Il y a à peine quelque jours nous avons fêté l'Incorporation du Dodécanèse. Les luttes pour la libération de ces îles glorieuses demeureront pour toujours comme un symbole inébranlable de l'amour de l'Hellène pour sa patrie.

Lentement et avec des sacrifices qui auraient fait fléchir des Etats puissants s'accomplit l'œuvre commencée par les Héros de 1821. Guerres continuelles et sacrifices voilà l'Histoire de la Grèce, depuis sa libération.

Le Grec est justement fier pour son origine. En effet aucun pays dans le monde entier n'a une histoire aussi longue et aussi glorieuse, non seulement dans des prouesses militaires mais aussi dans sa contribution au progrès de l'humanité, à la civilisation aux arts et aux sciences.

Aucune tombe de Soldat Inconnu ne peut s'en orgueillir par tant de dates historiques, de batailles, de victoires, depuis Marathon et Salamine jusqu'à la victoire du Pinde, comme celle d'Athènes.

Sur cette tombe toutes les nations libres devraient conserver une torche allumée en signe de reconnaissance pour nos glorieux morts, car à leur sacrifice est dû que le soleil de la liberté éclaire encore aujourd'hui leurs pays.

De nouveaux ennemis surgissent aux frontières grecques mais l'âme grecque puise des nouvelles forces de l'exemple de ses ancêtres. De père en fils se transmet la tradition de l'amour pour la patrie qui conserve notre peuple à travers les siècles, pour le bien de l'humanité.

Les nobles idéaux conçus par l'esprit des anciens grecs, depuis des millénaires nous sommes appelés de les défendre toujours les premiers.

Sans l'héroïsme de notre peuple le monde aurait été plongé dans les ténèbres et la barbarie.

Un grand service encore à la liberté du monde a été rendu par

nos glorieux combattants de 1821, auxquels nous devons notre indépendance, qui fut suivie par l'indépendance de tant d'autres nations.

La tradition hellénique créa les héros lesquels en Grèce, remplacent les grandes armées des autres pays, ces héros que toute l'humanité civilisée exalte et devant la mémoire desquels nous nous inclinons avec respect.

Notre pensée se tourne en ce moment vers l'héroïque peuple Hellène dont nous suivons les luttes continuelles et la vie tourmentée avec une profonde émotion, admiration et orgueil.

Vive la Nation.
Vive le Roi.

Dans un enthousiasme délirant la foule ovationna le Ministre de Grèce tandis que la musique de la Philharmonique et les clairons des éclaireurs jouaient l'hymne national et les cloches de l'Eglise sonnaient à tout vent leur gai carillon.

Une réception suivit à l'Hôtel de la Légation de Grèce où une foule nombreuse est venue féliciter le Ministre et Madame Triantafyllidis. Le Président de la Communauté Hellénique M. Théodore Cozzika pria le Ministre de Grèce de transmettre à S.M. le Roi et au

Gouvernement royal les vœux de la colonie hellénique.

Etaient présents : S.B. le Patriarche d'Antioche, Alexandre III; l'Archevêque du Mont Sinaï, Porfyrios; les Métropolités de Tyr et de Sidon, Mgr. Théodose, et de Babylone, Mgr. Ilarion; S.E. Sésostris Sidarouss Pacha, représentant le Président du Comité Egypte-Grèce et Madame; les amis de la Grèce; LL.EE. les Ministres du Liban et de l'Arabie Séoudite; le Chargé d'Affaires de Syrie, etc. etc.

Une atmosphère très cordiale régna durant cette réception grâce à l'affabilité de l'actif ministre de Grèce et au charme prenant de Mme Georges Triantafyllidis.

A L'AMBASSADE DE L'INDE

S.E. le Dr. Synd Hossein, premier Ambassadeur de l'Hindoustan en Egypte, recevait l'autre après-midi la Presse Egyptienne au Shepherd's Hotel. Après le thé; le distingué diplomate fit un discours dans lequel il retraça avec éloquence les étapes de la lutte entreprise par sa Patrie jusqu'au stade de l'indépendance en rappelant qu'en Egypte les mêmes efforts furent tentés par Saad Zaghloul Pacha. Son Excellence termina en exprimant son espoir que les liens qui unissent l'Hindoustan et l'Egypte iraient en se raffermissant. Il fut chaleureusement applaudi par ses invités.



Photo prise au cours de la réception du Shepherd's Hotel. On voit S.E. le Dr. Synd Hossein, Ambassadeur de l'Inde, le Secrétaire de l'Ambassadeur de l'Inde M. Avtar Singh, M. Quilliam et M. Maynard.

LE NOUVEAU DIRECTEUR-GENERAL DU TOURISME



Notre ami Ahmed bey Rassem vient d'être promu aux fonctions de Directeur général du Tourisme. Jamais choix n'a été aussi heureux. L'on sait tout ce qu'il a fait à Suez et pour Suez, l'essor qu'il a donné à cette station balnéaire méconnue, ignorée. Sa présence à la tête du Tourisme est du meilleur augure. Son esprit d'initiative, son imagination ingénieuse donneront à cette administration un sang nouveau, une activité nouvelle. Si la famille journalistique regrette son départ du Bureau de la Presse, elle ne l'oubliera pas et saura toujours le suivre là où il est. Elle applaudit en tous cas à son succès et félicite le Tourisme de son acquisition. Et nous sommes les premiers à applaudir à ses succès, à les souhaiter toujours rapides, toujours plus substantiels. Il sait combien on l'aime dans cette maison.

GRECE-EGYPTE

Notre collaborateur athénien, M. Aristo Joannidès qui publia récemment dans le « *Messenger d'Athènes* » une série d'articles sur l'Égypte Contemporaine donnera le 22 Avril dans la grande salle du cercle littéraire Parnassos une conférence sous les auspices de la ligue Gréco-Egyptienne d'Athènes.

Cette conférence sera placée sous le haut patronage de S.E. l'Ambassadeur Mahmoud Sabèt

Pacha, Ministre d'Égypte à Athènes et aura pour titre « *L'Égypte d'aujourd'hui* ».

Nul doute que le conférencier, maître de son sujet, remportera le plus franc succès.

COMMEMORATION DE LEPANTE

Récemment a été commémorée, par les membres de l'Assemblée, la bataille de Lépante, au cours de laquelle Michel de Cervantès se battit héroïquement sous les ordres de Don Juan d'Autriche, dont on célèbre aussi le quatrième centenaire en cette année 1947. A onze heures du matin, a eu lieu au Musée Naval de Madrid, l'inauguration de l'Exposition des souvenirs historiques de la bataille de Lépante, qui comprend trois grandes salles : la première dominée par la devise « *La foi préside la bataille* », où est exposée l'image sculptée du Christ de Lépante que portait la nef capitane. Il y a aussi dans cette salle une grande carte enluminée, où l'on peut lire l'histoire politique de la Méditerranée à cette époque, et où sont marqués les voyages et traversées de Cervantès, la concentration navale de la Sainte Ligue et de la Flotte du Grand Turc, ainsi que les courses des pirates. On y voit enfin des tableaux panoramiques de l'action et les drapeaux et pavillons de la « *Capitana Real* » de Don Juan. Dans la deuxième salle, dite « des

trophées », figurent divers souvenirs, l'iconographie de la bataille, le casque et le costume du chef turc et grand amiral de la flotte, Ali Pacha, et d'autres objets de valeur. Dans la troisième salle, des « *Capitaines et souvenirs* », est exposée une reconstitution schématique de la « *Capitana* », avec des objets personnels ayant appartenu aux capitaines, une bibliographie de la campagne, des livres et des cartes de navigation de l'époque.

Cette exposition lépantine a été inaugurée par S.E. le Chef de l'Etat, qu'accompagnaient les autorités et les membres de l'Assemblée. En présence de S.E., le Directeur du Musée Naval et Académique d'Histoire, M. Julio Guillén, prononce quelques mots de salutation et de bienvenue, dans lesquels il retrace la genèse et les travaux préliminaires de l'Exposition, qui, pour la première fois depuis trois siècles, a montré réunis les nombreux souvenirs historiques de Lépante, grand événement par lequel l'Occident affirma, par la force des armes, la vitalité de sa culture.

M. Indalecio Nunez, Capitaine de Vaisseau et professeur de Stratégie à l'École Navale, prend ensuite la parole et prononce une savante conférence sur « *La Stratégie de Lépante* ». Il examine longuement, en premier lieu, les facteurs politiques qui déterminèrent cette entreprise navale et étudie successivement l'apport vénitien, espagnol et pontifical. Il fait ensuite une analyse détaillée du lieu et du moment où se produisit le choc naval de Lépante, et souligne le merveilleux apport tactique de Don Juan d'Autriche, qui avec un génie et une impétuosité juvéniles, réalisa les plans stratégiques préparés. Il consacre enfin une attention spéciale aux conséquences et dérivations politiques et militaires de Lépante, où commença, bien que le succès militaire n'ait pas été immédiatement exploité, la chute définitive de l'empire ottoman, qui ne se releva jamais de ce désastre.

TRADUCTIONS

Dans la collection « *Crisol* » de la maison Aguilar de Madrid, ont été publiées, en un seul volume, les trois œuvres de Pierre Corneille « *Polyeucte* », « *Le Menteur* » et « *Don Sanche d'Aragon* ». La traduction est l'œuvre de José Maria Alfaro, qui a écrit également

une préface critique et biographique.

Dans la même collection a paru le célèbre roman de Walter Scott « Ivanhoe », dont la traduction est due à J.R. Rodriguez de Vera, auteur de la préface explicative de la genèse de ce roman. Le texte est accompagné d'intéressantes notes.

La Maison Aguilar de Madrid a publié dans sa collection « Crisol », le célèbre roman d'Alphonse Daudet intitulé « Jack ».

La traduction est due à Antonio G. de Linares et le volume contient une note biographique préliminaire sur l'auteur de « Tartarin de Tarascon ».

**DISTINCTION SUEDOISE
REMISE A UN CHIRURGIEN
SUISSE POUR SA GRANDE
ŒUVRE HUMANITAIRE.**

Le Roi de Suède a décerné récemment la Médaille du Prince Carl « pour une œuvre humanitaire internationale éminente » au chirurgien suisse Marcel Junod. En qualité de délégué de la Croix Rouge Internationale, ce médecin, qui est âgé de 44 ans, a rendu des services de la plus haute valeur dans l'esprit de la Croix Rouge. Il est bien connu en Suède pour son énergique intervention après le bombardement de l'ambulance de la Croix Rouge suédoise pendant la guerre d'Abysinie de 1935-1936. Le Dr. Junod travaille activement en faveur des prisonniers de guerre faits des deux côtés au cours de la guerre civile d'Espagne et son action courageuse en Extrême Orient, pendant la Seconde Guerre mondiale, a fortement contribué à améliorer le sort des prisonniers dans cette partie du monde. Le Dr. Junod est actuellement à Nanking en qualité de délégué de l'Organisation de Secours aux Enfants des Nations Unies.

La Médaille du Prince Carl a été instituée en 1946 à l'occasion du 85ème anniversaire du Prince Carl, frère du Roi Gustaf, en l'honneur de son œuvre humanitaire au sein de la Croix Rouge suédoise, dont il avait été président pendant quarante années. La même année, le comte Folke Bernadotte a succédé au Prince Carl comme chef de la Croix Rouge suédoise.

**UN SPECIALISTE SUEDOIS DES
MALADIES DU CŒUR PRATIQUE
DE NOUVEAU UNE OPERATION
QUI SAUVE UNE FILLETTE
BELGE.**

Le Professeur Clarence Crafoord, de Stockholm, qui a reçu dernièrement à Paris la Médaille Lannelongue pour ses remarquables opérations des malformations congénitales de l'aorte, vient de pratiquer de nouveau une opération de cette sorte sur une petite patiente étrangère qui lui a été amenée à sa clinique de Stockholm. C'est une fillette belge, âgée de dix ans, Maria van Tendeloo, qui souffrait d'un grave rétrécissement de l'aorte. Elle a été opérée le 17 février et se trouve maintenant en pleine voie de guérison. A l'opération assistait un groupe de chirurgiens étrangers qui étudient à Stockholm.

Le héros français de la Résistance, Raymond Havard, qui a été opéré par le Professeur Crafoord pour une maladie similaire il y a quelques semaines — opération qui a suscité un grand intérêt dans la presse mondiale — sera capable de quitter prochainement l'hôpital et de retourner à Paris, selon une information émanant de la clinique du Professeur Crafoord.

**UN PRINCE SUEDOIS REÇOIT
UNE MEDAILLE D'OR POUR SA
REMARQUABLE PRODUCTION
DE FILMS DOCUMENTAIRES.**

Le Prince Wilhelm W, second fils du Roi Gustaf, est réputé en Suède et à l'étranger comme écrivain et producteur d'une série de films documentaires sur la Suède et la vie suédoise. La médaille d'or du Touring-Club de Suède lui a été remise récemment en reconnaissance d'une œuvre cinématographique notoire.

Il y a dix-sept ans que le Prince Wilhelm a tourné son premier film documentaire, qui décrit les étranges et fascinants paysages de montagnes de la Laponie. Il a, depuis, emprunté le sujet de ses films à toutes les régions de la Suède et ses randonnées dans le pays lui ont procuré en même temps la matière de plusieurs de ses livres.

Le Prince Wilhelm s'occupe pour l'instant à ordonner la documentation que lui et son fils ont rapportée d'une visite à la colonie suédoise de Misiones, en Argentine. Le film sera prêt dans le courant

de l'année. Et l'été prochain trouvera certainement le Prince Wilhelm installé quelque part en Suède, recueillant la matière d'un nouveau film documentaire.

**UN SAVANT SPECIALISE
DANS L'ETUDE DE L'ANCIEN
TESTAMENT ELU MEMBRE DE
L'ACADEMIE SUEDOISE.**

Le Professeur H.S. Nyberg, de l'Université d'Uppsala, a été élu membre de l'Académie Suédoise, au fauteuil du Professeur Henrik Schück, l'éminent historien de la littérature, décédé récemment. Le Professeur Nyberg est un orientaliste de réputation internationale. La sphère de ses études embrasse tout le Proche Orient, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Indus. Ses contributions les plus notoires à l'histoire des religions se rapportent à l'explication critique du texte de l'Ancien Testament, au mysticisme et à la théologie de l'Islam et des cultes arabe et persan

**M. MORIK BRIN
A L'HONNEUR**

Notre excellent ami M. Morik Brin, qui anima durant de longues années en Egypte le groupement des « Amis de la Culture Française » vient de recevoir la croix de la Légion d'Honneur.

Toutes nos félicitations pour cette distinction amplement méritée.



Madame Afr Vrakh, une nouvelle étoile qui vient de s'élever au firmament cinématographique français et que nous applaudirons prochainement dans le film « Pessimisme » de la Société Trak Up.

Les Conférences

En Écoutant...

MADAME MARCELLE CAPY...

Rien ne saurait, dans ce compte-rendu, faire revivre comme il convient, l'éloquence de Madame Marcelle Capy. Elle a donné lundi 22 Mars, à l'U.F.U. une fort belle conférence sur Séverine, sa grande amie. La grande foule, qui l'écoutait, dans la salle de la Maison de France, l'a suivie sans perdre un mot, car il était impossible de se laisser distraire. A la vérité, ce n'était pas une conférence, avec tout ce que le terme implique, tantôt de sage et d'étudié, tantôt de vide et de verbeux, c'était une causerie passionnée, l'évocation d'une grande figure et d'années pleines d'intérêt, qui laissent au cœur de Madame Marcelle Capy, beaucoup de regret. Tour à tour véhémence et familière, agressive et plaisante, elle a retracé pas à pas la vie de Séverine, en la mêlant à une époque dont on ne saurait la séparer, et cette dame qui fut, d'une grande élévation d'esprit, semble être maintenant revenue tout près de nous.

Après avoir rappelé un souvenir personnel pour nous dire comment elle reçut l'amitié de Séverine, Madame Marcelle Capy rappela le milieu conformiste où la grande lutteuse fut élevée, puis son premier mariage, qui lui fut imposé et dont elle se libéra par le divorce. Grand scandale alors dans la famille ! Mais ce n'est pas elle qui céda. Car, elle n'entendait pas être reléguée au rôle de la femme qui reprise des bas, fait des points de tricot, ou prépare les repas de Monsieur ! Elle voulait lire, s'instruire, connaître, juger. Ce fut sa première manifestation d'indépendance, par laquelle elle entendait faire admettre le droit que toute femme a de penser.

C'est sa rencontre à Londres avec Jules Vallès qui décida de sa carrière de journaliste. Elle fut la première journaliste de France, et c'est à elle que nous devons l'art du reportage. Un accident terrible venait de se produire dans une mine de Saint-Etienne, le puits était en feu, elle se rendit sur les

lieux, revêtit un costume d'homme, se mêla à l'équipe des sauveteurs, et, elle descendit dans les décombres. Elle releva de ses mains les victimes, débaya les galeries, et de retour à Paris, elle publia dans le « Figaro » le reportage honnête et émouvant que l'on n'a pas oublié. Exemple de courage et de probité qui lui servit à lever une magnifique souscription en faveur des orphelins et des veuves.

Et sa vie fut ainsi un exemple de tous les instants. Elle a véritablement mis en pratique le principe de la fraternité humaine. La beauté de ses traits ne le cédait en rien à la beauté de son caractère. Elle était connue du monde entier. Elle a consacré sa vie aux faibles, aux déshérités, elle a lutté pour la paix du monde, pour l'émancipation de la femme, elle fit même de sa maison, un refuge pour les bannis.

Vers la fin de sa vie, alors que le monde était indigné par la condamnation de Zacco et de Vanzetti, la foule vint la réclamer pour qu'elle unît sa protestation à la sienne. Séverine pouvait à peine marcher; elle se traîna cependant vers la foule; ce fut sa dernière apparition en public.

Quand elle mourut, une hirondelle vint tomber sur le seuil de sa demeure. L'émouvant symbole ! Le frère oiseau qui choisissait de mourir auprès de cette grande dame, c'était le faible, le malheureux, qui, n'ayant plus sa protectrice, préférerait disparaître.

Madame Marcelle Capy fut applaudie à maintes reprises. Elle a comme sa grande aînée, cette ardeur combattive qui l'a rendue célèbre. Au cours de sa passionnante causerie, elle a, en opposant la brutalité des temps actuels à la chevalerie des récentes années, en révélant la nature d'une âme dévouée à la vie humaine, fait retentir des accents plus vibrants et plus sincèrement humains que ceux que nous avons, encore maintenant, coutume d'entendre.

F. T.

Mlle AMALIA NICOLAÏDIS...

Le 22 Mars à 7.15 p.m. Mlle Amalia Nicolaïdis inaugura le cycle des conférences données au Centre Hellénique du Caire à l'occasion des fêtes de l'anniversaire de l'Indépendance Hellénique.

Devant un auditoire de choix parmi lequel on notait S.B. le Patriarche d'Antioche, Mgr. Alexandros; LL.GG. l'Archevêque du Mont-Sinaï, Mgr. Porphyrios; de Tyr et Sidon, Mgr. Théodose; l'Evêque de Babylone, Mgr. Harion, vicaire Patriarcal; S.E. le Ministre de Grèce, M. G. Triantafyllidis; le Consul Général de Grèce, M. E. Mavrokéfalos; le graveur D. Galanis, Membre de l'Institut; l'écrivain Mme Athina Tarsouli; le 1er Secrétaire et Mme Jean Moschopoulo; le 2e Secrétaire, M. D. Bitsios; le Président du Centre Hellénique, juge G. Roilos, etc.

Mlle Nicolaïdis pendant 45 minutes raconta la vie mouvementée du poète-héros « Lorentzos Mavillis » en examinant le côté philosophique, poétique et patriotique de son souvenir.

L'analyse de l'œuvre du poète Mavillis et les poèmes qu'elle récitait charmèrent le nombreux auditoire, qui l'applaudit vivement à l'issue de la conférence.

Mlle Nicolaïdis a été présentée au public par notre Directeur M. Stavros Stavrinos qui raconta quelques souvenirs personnels du poète si prématurément disparu et avec lequel il était lié d'une solide amitié.

Il rendit en même temps hommage à la mémoire de feu Stefanos Pargas qui avait édité, après la mort du poète, son œuvre complète.

M. E. MERIEL...

L'œuvre du grand sculpteur français fut étudiée par notre savant collaborateur M. Etienne Mériel au cours de sa dernière conférence aux membres des « Amitiés Françaises » du Caire, M. Mériel y analysa les étapes suivies par Maillol au cours d'une vie privée de chance et de soutien, mais qui devait recevoir la consécration des contemporains sur le tard, grâce au flair intelligent de Vollard. Il est à espérer que cette causerie soit publiée dans son intégrité, car elle constitue une présentation pénétrante et autorisée à l'apport de Maillol à la sculpture française de ce temps.

S.E. LE DR. TAHA HUSSEIN BEY.

Le 2 Avril le Dr. Taha Hussein bey fit en langue française au local des « Amitiés Françaises » une magistrale conférence où il développa l'influence en Islam de l'idée de Justice prêchée par Mohamed. Le Prophète enseigna à ses adeptes que sur terre tous les hommes étaient égaux en droits et celui qui était matériellement plus avantagé que son prochain devait consacrer une partie de son revenu à l'allégement du sort du pauvre. Ce postulat fut repris avec des variantes par les diverses sectes qui tentèrent au cours des siècles de créer des divisions au sein du monde Islamique et l'éminent conférencier en rappela à grands traits les traits historiques les plus significatifs.

MME ATHINA TARSOULI...

Profitant de son passage au Caire, Mme Athina Tarsouli donna deux conférences au Centre Hellénique du Caire.

La première qui avait pour titre « Notre Dodécane » se référait aux douze îles de l'Egée récemment incorporées à la mère patrie et que Mme Tarsouli visita à plusieurs reprises. De ses visites elle a recueilli un vaste matériel que nous avons eu l'occasion d'admirer lors de son exposition et surtout dans son monumental ouvrage dont le 1er tome vient d'être couronné par l'Académie d'Athènes.

Mme Tarsouli garda pendant plus d'une heure son auditoire en haleine par l'évocation des beautés des îles, le sentiment artistique des habitants récitant des poèmes folkloriques de toute beauté qui furent vivement applaudis. Mme Tarsouli fit également l'éloge du patriotisme de ces insulaires lesquels malgré diverses occupations pendant une période de plus de six siècles surent garder intacte au fond de leur cœur une image vivante et indéfectible de l'Hellade.

La seconde conférence qui avait pour sujet « La mer » chez les anciens auteurs grecs et chez les poètes modernes fut enlevée avec beaucoup de brio par l'éminente conférencière qui remporta avec ces deux conférences un très vif succès.

Les applaudissements nourris et prolongés qui couvrirent la fin de ses conférences sont la preuve évidente de la reconnaissance de l'effort littéraire et artistique que poursuit depuis tant d'années Mme Athina Tarsouli.

MADAME JEANNE MARQUES.

Devant une salle remplie d'auditeurs, et dans le cadre encore frais d'une exposition d'architecture scolaire dont on avait repoussé les panneaux sur les murs, Madame Marquès a parlé le 8 avril, sous les auspices de l'U.F.U., de Jules Vallès.

Jules Vallès ? Personne n'en ignore le nom, mais beaucoup en ignorent l'œuvre. Dans la littérature française, il y a ainsi des écrivains qui, on ne sait pourquoi — à moins qu'on n'ose le dire — apparaissent isolés, délaissés, presque reniés de toute une société, au profit de plumeurs officiels qu'on admire par habitude et sur commande.

Madame Marquès a donc entrepris l'autre jour de faire revivre l'homme et l'œuvre. Elle a, avec une remarquable netteté, retracé les principales étapes de sa vie, en insistant d'abord, comme il convenait, sur une enfance qui fut peu marquée de tendresse. Jules Vallès était un enfant de l'Auvergne, un enfant de la ville du Puy, il a toujours gardé le caractère résistant et volcanique des dykes qui pointent un peu partout dans la pittoresque cité. Il était fils de professeur, d'un professeur qui fut pion d'abord, et la vie « déracinée » de ce fonctionnaire a conduit Vallès encore jeune à travers maintes villes de France. Très tôt, il connut l'angoisse des jours sans pain, et très tôt aussi, il connut l'injuste distinction des conditions sociales. Cette découverte lui a donné cette frénésie de justice qui a marqué toute sa vie. Aussi, s'est-il jeté de bonne heure dans la mêlée, se portant avec fougue au fameux cours de Michelet qui fut suspendu aux premiers jours de 1848, fondant des journaux de combat comme « La Rue » qui fut interdit à son 33ème numéro, franchissant la porte des prisons pour expier des provocations, et se mêlant avec une ardeur combative à l'insurrection

parisienne de 1871. Il fut finalement exilé.

Il se réfugia à Londres où il demeura jusqu'en 1880, l'année où fut votée l'amnistie des proscrits. C'est de cet exil que date son œuvre littéraire, celle qui survivra, comme nous l'a affirmé avec raison Madame Marquès. En Angleterre il écrivit « La Rue à Londres » ; cet ouvrage fut suivi de ces trois autres livres qui sont les moins méconnus de son œuvre : « L'Enfant », « L'Insurgé », « le Bachelier ». Mais épuisé par une vie de lutttes, Vallès s'éteignit en 1885.

Cet homme a eu beaucoup d'ennemis, comme Léon Bloy, comme tant d'autres, car leur sommeil est troublé par tant de turbulence. Cependant, certains d'entre eux n'ont pu demeurer insensibles à son talent. Il faut citer Paul Bourget, et Léon Daudet, lequel devait reconnaître en lui un tempérament aussi bouillant que le sien, si ses aspirations le conduisaient dans un sens opposé. Vallès est l'un des maîtres de la langue française. Poète à n'en pas douter, on l'a vu interpréter, avant la Comtesse de Noailles, avant Colette, dans un vocabulaire d'une magnifique richesse, la sensation instinctive et naturelle des êtres et des choses. Il est l'un de ceux qui, parmi les premiers, ont penché leur âme sur la vie du peuple, ses indignations et ses souffrances. Jusqu'à sa mort, il est resté fidèle à l'idéal de sa jeunesse. Il n'eut pas de parti, il ne s'engagea pas officiellement. Sans doute avait-il assez foi en lui pour se savoir incapable de lâcheté. Il y avait dans son caractère assez de flamme pour le maintenir dans une voie dont il n'a jamais dévié.

Madame Marquès fut longuement applaudie. Son exposé ordonné, sobre, parsemé de remarques justes, a mis fort opportunément en relief un homme qui fut courageux, et un écrivain qui reste de tout premier plan.

Sem.

Les Expositions

MME ATHINA TARSOULI.

Une infinité de gravures représentant le folklore grec. Toutes les provinces de l'Hellade offrent leurs beautés vestimentaires et il est plaisant de suivre, à l'aide de ces figurines la riche gamme du costume national.

C'est en regardant toutes ces formes originalement drapées de couleurs vives, de soie ou de lin qu'on se prend à méditer sur la perte que nous avons faite en installant, dans chaque capitale, des maisons de confection. Qu'avons-nous gagné, en suivant une mode qui, au fur et à mesure que meu-

rent les saisons, précipite son cours, nous condamne à une attitude vestimentaire qui n'est plus une recherche personnelle ni une sélection qui a sa raison d'être.

Athina Tarsouli nous soumet aussi une grande variété de dessins à la plume représentant des sites de l'Hellade.

Mais ce qui retiendra le connaisseur est la publication de livres qui méritent notre admiration.

Feuilletons « Iles blanches » où tant de dessins nous captivent, où la Paraportiani de Mycomos et les Rochers de Santorin nous poignent de nostalgie. Où le chanteur nous confie :

« Si ma poitrine s'ouvrait du
pourrais y voir

« Combien profondément tu
es enracinée dans mon
cœur. »

Et où la douleur féminine éclate avec la voix de tous les Ages :

« Nous versons des ruisseaux
de larmes

« Car nous nous aimons en
secret. »

Mais plus remarquable est le livre sur le Dodécanèse où Athina Tarsouli a mis le meilleur d'elle-même.

Rien qu'au toucher le livre comble le bibliophile.

Combien sont beaux le papier lisse où le texte, typographié, flatte l'œil, les culs de lampe, les dessins en couleur...

Nous remercions l'artiste qu'est Athina Tarsouli pour le plaisir délicat qu'elle nous a fait goûter et l'intérêt qu'elle suscite pour une Terre belle entre toutes.

Orlova.

ZORIAN.

Voici une très belle exposition qui réunit des toiles assez diverses mais toutes empreintes d'un accent personnel. Le peintre s'impose par une facture dense, puissamment colorée, parfois un peu épaisse. Il a dû éprouver un enchantement profond à pouvoir s'exprimer aussi librement et j'imagine qu'il a réalisé, bien avant

le vernissage qu'il avait créé de bonnes choses.

Il aborde la nature morte, le paysage et le portrait avec la même fringale, dirais-je, de saisir l'essentiel et s'il ne nous satisfait pas de la même façon dans tous les genres, il nous tient en haleine. Il y a une fougue identique dans le portrait du caricaturiste Kiriez que dans le couvent de Méadi et si je donne la préférence à ses œuvres où l'élément aquatique l'a sollicité, je goûte assez la tendresse éparse dans ces bouquets où ses abricotiers en fleurs. Le Nil, au Vieux Caire, par exemple émet par son premier plan, cette clarté liquide qui par sa paix est analogue au silence qui sépare les chants, le canal aux eucalyptus, avec sa trouée lumineuse traitée sans emphase, avec une note si personnelle, est une très belle chose et si certains nus me paraissent outrés, il est curieux de constater combien le dru de l'exécution dépouille le modèle de tout accent morbide.

Orlova

MICKY MATSAKIS.

Micky Matsakis avant que de s'exiler à Athènes, était un peintre alexandrin. Nous nous souvenons de lui, lorsqu'ayant fini son apprentissage de peintre, en Europe Centrale, il est arrivé avec, sous le bras, deux ou trois tableaux bien représentatifs de son centre d'études. Matsakis allait-il s'emprisonner dans ces nus et ces portraits arrogants de technique ?

Mais avant même d'appareiller au pays bleu de ses pères, Matsakis avait rejeté le lourd fardeau de ses maîtres... On le voyait courtoisement timidement le paysage dans des marines, des vues du désert.

Son séjour en Grèce a-t-il été de meilleure influence, que si — demeuré à Alexandrie — il eût subi certainement, celle d'Angélopoulo, et en général celle de l'Atelier ?

Il est difficile de répondre à cela. Cependant, connaissant la forte personnalité de Matsakis, nous sommes en mesure de dire, qu'il lui fallait une certaine indépendance, et qu'il se trouverait gêné par l'entourage des peintres de l'Atelier...

En Grèce la peinture de Matsa-

kis s'est perfectionnée. S'isolant et se débarrassant des influences, il s'est rapproché davantage du dessin, ce qui est essentiel pour un peintre. Sans doute la disposition de certaines toiles trahit l'école de Paris, qui comme on peut se rendre compte, a ses adeptes à Alexandrie comme à Athènes.

Les critiques parisiens sont-ils étonnés de rencontrer inmanquablement chez les étrangers et particulièrement chez les balkaniques leurs propres tendances... Celui-ci va vers Braque. Cet autre imite Van Gogh et s'aère chez Picasso.

A être jugé par son apport actuel, exposé au Centre Hellénique Matsakis se concentre. Il sait que le perfectionnement est cette récapitulation des valeurs. Il peint et repeint le même motif. Aussi pur qu'ardu : le paysage grec. Il va le chercher, exprès dirait-on, dans les coins les plus dépouillés. Il poursuit un art de sécheresse et de fixité.

Car la perfection, ou ce que des baveurs entendent par cela, il est facile de l'avoir, par un assemblage de fioritures. Mais le génie est au dépouillement. Voyez Van Gogh. Beaucoup de paysages blancs de Matsakis ont eu cette veine, de mordre au définitif. C'est une victoire que certains appelleront sans doute un manque de personnalité. Ceux-la même qui se chatouillent devant un paysage plein, aux couleurs lustrées et qui donnent souvent l'impression d'une kermesse à dégobillages...

Je ne sais, si durant l'occupation, les peintres de Grèce et celui-ci en particulier ont eu des couleurs, mais son exposition semble dire le contraire. Cependant il ne faut pas s'en plaindre, quand on pense que cela les a forcés à se réfugier dans le dessin.

Matsakis se trouve dans un tournant décisif. Son art n'ele porte pas dans une peinture osée. Mais son regard enrichi des difficultés qui se présentent, peut envisager dans l'avenir une netteté d'expression, à laquelle nos peintres d'Egypte ne nous ont pas habitués, et qui incontestablement, pourra le surclasser.

E. T.

CHRONIQUE DES LIVRES

GEORGES DROSSINIS : « Cierges » (Poèmes)

Athènes.

De l'ermitage heureux où il passe sa fraîche vieillesse, le doyen des poètes grecs — le dernier survivant de la bande de Palamas-Georges Drossinis nous envoie un don; ce volume de poèmes nouveaux. Mais il ne s'agit point de vers écrits à l'heure présente. Ce livre qui orne depuis quelques jours les vitrines des librairies athéniennes fut écrit il y a vingt-deux ans, s'il n'est mis que maintenant en circulation. Il y a pour titre « Cierges » et il respire le deuil. Ces cierges ne sont point ceux de l'hyménée. Ils s'allumèrent sur la couche funèbre d'une petite Grecque morte en ce temps-là loin de la Grèce.

En vain m'efforçai-je d'arracher au poète le secret de son nom. Il le cache au fond de son cœur. Dans sa dédicace il se borne à dire : « A une jeune fille morte et enterrée en terre étrangère ». (1) Laquelle ? Où ?

Les soixante-six sonnets du recueil évoquent la vie de cette jeune fille depuis ses années d'enfance jusqu'au moment où, comme dit Solomos, « au lieu de la couronne nuptiale elle ceignit un autre bandeau. » Drossinis se rappelle le temps où

*Enfant folle tu lâchais
tes jouets sur mes genoux
et comme si c'étaient pour tes poupées des
parures
tu me demandais de t'écrire des chansons (2)*

*Et quand, petite encore, tu ne pouvais
comprendre les beautés de l'art,
tu te faisais une joie et tu cherchais
à gravir avec moi l'escalier des Propylées.*

*Puis, fillette fugitive, tu t'en allas chez
l'étranger*

*insoucieuse et joyeuse,
avec un visage rond d'enfant
et une natte noire pendant sur l'épaule.
Mais dans l'espace d'un printemps loin du pays,
d'arbuste tu devins des cyprès l'égale
par ton corps mince et droit.
Quelle surprise fut pour mes yeux ta vue !*

(1) « Σὲ μὴ κόρη πεθαμένη καὶ θαμμένη τὰ ξένα ». Il est malheureusement impossible de rendre par un seul mot κόρη en français. « Vierge » deshabile ou évoque l'ascétique rigidité. Le mot grec parle simplement, sans affectation, ayant traversé sans changement les millénaires.

(2) Le lecteur doit tenir compte de l'impuissance de la traduction à rendre l'harmonie du vers de Drossinis.

En ces peu de vers le poète trace la vie de la vierge. Que peut-être l'histoire de l'enfant qui n'a vu que seize Mai ? C'est pourquoi la plupart des vers sont consacrés à l'agonie au loin. Le « second jour de la Noël. »

*Dans la cité ivre
qui chante, danse, boit,
tu fermes les yeux... Eh ! qu'importe
s'il reste un de moins?
Seule une lumière soudainement éteinte,
une corde brisée de violon
révélèrent qu'à cette heure
quelque part mourait quelque chose de beau.*

Mais maintenant que la « vierge toute pure » est morte son poète cesse de la pleurer; il l'envie, il dit combien elle est heureuse :

*Heureuse ! qui te plaindra ?
Comme tu es venue, tu pars vierge pure...
Si je gémiss sur toi ce n'est pas toi que je pleure
mais les choses belles qui vont périr avec toi.
Depuis le moment où tu es partie
un peu est parti, a manqué de tout.
Du monde la beauté s'est amoindrie
comme si d'un lis s'est brisée la tige
comme si d'un rossignol la voix s'est tue,
comme si les nuages ont éteint une étoile.*

Le poète l'accompagne avec les yeux de son âme dans sa dernière demeure, au pays étranger sous les neiges de la ville du nord :

*Blanc fut ton dernier cortège,
neige dans la nuit de l'hiver,
écume du flot sur le sable,
clair de lune épandu sur le Parthénon.
Et ton passage laissait un blanc sillage,
blanc depuis ton cercueil jusqu'au tombeau
— trace de la poupe d'un navire sur la vague.*

En lisant ces chants tristes comme un « miroloï », comme la lamentation des pleureuses autour du cercueil, je songeais involontairement à certains poèmes très célèbres, aux sonnets de Pétrarque à Laure. Je pensais aussi à des vers que le grand Goethe écrivit dans sa vieillesse, lorsque le fils ailé d'Aphrodite envoya une jeune fille pour éveiller chez le grand pécheur de l'amour le désir platonique qui attisa chez lui le feu divin de la poésie.

Costas Kerofilas

MICHEL PERIDIS : « La vie et l'œuvre de Constantin Cavafis » ; Icaros, Athènes, 1948.

C'est avec une profonde satisfaction que tous ceux qui s'intéressent de quelque manière à l'œuvre du grand poète alexandrin ont vu paraître ce nouvel hommage à sa gloire. Certes, l'œuvre étrange et prenante de Cavafis avait suscité déjà bien des études, et surtout celle de M. Timos Malanos, qui avait su unir aux mérites d'un pionnier littéraire, ceux d'un critique documenté et plein de finesse. A cette étude magistrale, celle de M. Péridis apporte une suite intelligente et utile. La première partie, qui traite de la vie du poète, sera particulièrement précieuse aux lettrés, car elle contient, outre des détails inédits, le premier essai de biographie suivie de Cavafis. Jusqu'à présent, nous savions beaucoup d'anecdotes, bien des petits faits, des impressions et des témoignages de ses amis, mais personne ne nous avait encore donné un exposé si complet; désormais ceux mêmes qui n'ont pas eu la chance de voir le poète de son vivant pourront redonner dans leur imagination une flamme de vie à cette personnalité complexe et originale, que seule un de ses amis pouvait ainsi raconter et décrire. Non seulement nous le voyons vivre, mais nous comprenons mieux la genèse de son âme, nous suivons le développement hardi de son génie à travers les péripéties d'une vie tourmentée.

La deuxième partie intéressera tout particulièrement ceux qui cherchent dans les premiers poèmes de Cavafis le point de départ et la clef de son œuvre de maturité : sept poèmes inédits jusqu'alors y figurent et viennent grossir le nombre déjà imposant de ces pièces qui, pour la plupart, n'ont jamais été reconnues par le poète et dont la facture bien souvent maladroite, lourde et dépourvue de beauté artistique étonne si l'on vient à les comparer à « La Ville » ou à « Ithaque ».

Ces poèmes de jeunesse ne manquent pas cependant d'intérêt, si l'on songe que là peut-être se trouvent, avec les premières ébauches incertaines d'un génie un peu lent à éclore, les indications psychologiques qui nous permettront de mieux comprendre son âme, ses complexes et son destin.

A ces poèmes se trouve jointe une étude sur le style de Cavafis, ses idées, sa philosophie, ses sources, sa langue. Etude consciencieuse et compréhensive, qui reprend et complète sur certains points celle de Timos Malanos.

Dans l'ensemble, ouvrage fort intéressant, judicieusement composé, où l'on sent la finesse d'un érudit et la sympathie d'un « cavafiste » convaincu. Il sera l'une des plus utiles contributions à l'étude de cette œuvre profondément originale et qui mérite d'être connue non seulement en Grèce, mais dans le monde entier. Qui prétendra que « Dans l'attente des Barbares » ne soit un poème d'actualité ?...

Marie-Jeanne Colombe

IPPOCRATE CARAVIA : « Etudes et discours » (1893-1946). Athènes.

Nous avons reçu ce très intéressant ouvrage de M. Ippocrate Caravia, Président du Syllogue Littéraire « Parnassos », de la Société Ethnologique et Historique d'Athènes et un des fondateurs du Comité Grèce Egypte. L'auteur a concentré une partie de son œuvre littéraire et artistique écrite durant sa longue carrière.

Dans ce volume on trouve différentes études du plus haut intérêt sur des sujets les plus divers ainsi qu'une magistrale étude sur Le Greco. Tous ces articles ainsi que des conférences que l'auteur prononça à différentes occasions de la tribune du Cercle littéraire « Parnassos », de plusieurs cercles littéraires de la Grèce et de l'Etranger (où il représenta souvent la Grèce dans des congrès internationaux) sont écrits d'une façon très vivante et imagée. Très remarquables sont aussi les études et impressions qu'il rapporta de l'Egypte lors de son passage ainsi que les conférences qu'il prononça, durant son séjour.

Ce monumental ouvrage a été accueilli avec beaucoup d'éloges par la presse d'Athènes et les correspondants étrangers qui consacrèrent de très longs articles exaltant l'effort gigantesque de M. Ippocrate Caravia. S.M. le Roi des Hellènes, les Chefs des Partis politiques, les Chefs spirituels de l'Eglise Orthodoxe, ainsi que des académiciens français et étrangers des intellectuels et des artistes félicitèrent M. Ippocrate Caravia pour son effort ininterrompu pendant près d'un demi-siècle en souhaitant le voir bientôt siéger à l'Académie d'Athènes.

G. MAVROIDIS : « Les Miroirs ». Athènes.

Le mérite de M. Macroïdis est son incursion dans cette atmosphère épaisse où l'inconscient est maître. Là tout est chant et volupté, à condition de savoir le placer dans le monde d'irréalité qui lui convient. Et qui mieux que l'écrivain oriental a plus de chance de s'introduire dans ce domaine spécial où il suffit parfois de fermer les yeux, pour rouler arbitrairement sur le sable mouvant d'un nouveau monde !

Oui l'Egypte se trouve dans le cycle des pays qui ont le privilège de faire accepter toutes ces étranges aventures, que les contes de Mille et Une Nuits, ont depuis belle lurette, valorisé en littérature. Notre climat déprimant et mou, un horizon toujours égal, la nuit béante, un terrain vague nombreux abritant la ruine, une cote fermée sur des tombeaux millénaires, semblent prédisposer ses habitants au laisser-aller qui marque les vagabonds et les poètes...

Malheureusement d'ordinaire, par réaction peut-être, — a cela, nous nous mettons à imiter les écrivains d'Europe, qui ont un tout autre regard que le nôtre, une démarche d'autostrade et la dialectique au creux de la main. Or notre sort est d'être absorbés par la Voûte Nocturne, happés fatalement

par la Ténèbre et ses suppôts : femmes voilées, souffles impurs, animaux qui rampent, feuillages qui nous effleurent comme des fantômes...

D'avoir accueilli tout cela avec conviction, d'avoir dit oui à la Nuit, ses possibilités et ses incertitudes, Mavroidis doit la grande réussite de son livre.

Dans les trois nouvelles qui le composent, la Femme est le nuage oppresseur... Appât sexuel plutôt qu'humaine créature, chalthomanie aux couleurs ardentes, tarot jeté par une sorcière du diable, sur le chemin de l'amoureux aveugle, qui doit se perdre dans le vide de la sensation, attiré et sans cesse tromper par elle.

Sensuel à point l'auteur rappelle dans sa description, la même hantise de certaines parties du corps humain, qui avaient poursuivi au siècle dernier certains écrivains réalistes, comme ce K.-J. Huysmans dont on vient de fêter le cinquantenaire à Paris, et qui était particulièrement attiré par le pied nu. A la place des orteils, c'est l'os du coude et le pli du genou qui attire Mavroidis. Coincé dirait-on par ce qui, chez la femme, peut se transformer en tenailles pour saisir en elle, le même mâle et l'étrangler...

Dans « Kittim » (première nouvelle) l'amoureux-rêveur glisse éperdument dans la fatalité de cette maison close où le conduisent toutes les ombres. La Femme à la paupière lourde, lui fait absorber un hashish de circonstance. Un assassinat est perpétré dans la nuit. L'a-t-on choisi à lui, justement pour l'accuser ensuite ? Et son illusion d'amour pour cette femme ! Enfin il est sauvé par une amoureuse-servante qui dans son délire amoureux double la criminelle et sert d'alibi à la lumière du jour...

Mais cela n'a pas d'importance et l'épisode policier est de surcroît. L'essentiel est cet enlèvement des sens, nécessaire à la narration...

La seconde nouvelle est d'un réalisme étrange. L'auteur choisit un vieux coin de la côte, comme cadre de son rendez-vous des Vampires... Sur le parapet les os craquent, l'algue recouvre la jeune fille squelettique qui vient s'offrir comme un jouet que l'on démonte. C'est un peu l'histoire de la Sirène et du Marin. Mais pour la réussir il fallait avant tout créer une harmonie. Ce que l'auteur réussit à merveille grâce à des motifs interchangeables d'orchestration : une femme disloquante et sans chair qui dépose son vêtement sur la pierre, telle la vague qui venant subir le contact de la terre, laisse son écume sur le sable de la plage ; un collier de coquillages autour du cou décharné, que les doigts essayent de saisir et qui fond dans l'eau salée ; un oiseau mort dont on garde amoureuxment les restes derrière l'iconostase ; des pierres rocheuses qui jouent, elles aussi, du coude, pour étriendre l'insaisissable ; l'ombre du père, énorme comme la Punition, projetée sur les baisers clandestins des amoureux ; une bougie qui agonise comme l'amour qui va s'éteindre et qui rappelle Cavafy qui se complaisait dans cette littérature envoûtante...

— « Ma chair, tu l'as mangée » dit l'arachnéen-

ne héroïne, à cet homme aux cent femmes, qui, comme il a fait pour son collier, la fait fondre dans sa main rugueuse...

Cette sorte de prose, comme on s'aperçoit côtoie l'impossible... Cependant malgré ses fissures — et il en faut pour raconter le rêve — elle se présente à nous, unie et lisse, comme un toucher de plumes. Le mythe, par ailleurs qu'elle suscite est complet. Et c'est là le meilleur éloge à faire à M. Mavroidis.

VICTOR POUCEL : « Jean, d'après nature ». Aux Editions Gabriel Beauchesne, Paris.

Le Révérend Père Poucel, qui nous a donné de si beaux et bons livres, nous offre, cette fois, une œuvre exquise : « Jean, d'après nature ». Dans l'avis préliminaire, l'auteur renseigne le lecteur : « Celui qui cherche un héros littéraire ira puiser ailleurs. »

On nous découvre, ici, un enfant pris aux sources mêmes de la vie. C'est à dire que Victor Poucel s'est plu à faire surgir une âme à travers les gestes, les paroles et les actes d'un petit garçon sur lequel il s'est penché avec amour.

Il n'est pas besoin de dissertations philosophiques ou discours alambiqués. Une phrase comme « Jean est simple, pauvre, détaché comme Saint François, c'est pourquoi il parle si bien » nous fait pénétrer, d'un jet, au cœur du sujet.

C'est aussi le naturel parfait avec lequel les passages se succèdent qui nous ravit.

« Lorsque le sentiment qui remplit Jean et dont il vit est trop intense il se tait. Et nous ne faisons rien qui vaille le silence de Jean. »

« Or, le véritable écrivain, le poète est humble. Il sera pauvre, nu, sans mémoire, riche de son âme seule. Il se jettera dans son moment présent comme le plongeur qui ramène sa perle. »

La profondeur de pensée n'exclut pas l'humour. Je goûte beaucoup la description du caméléon ou de certains jeux de Jean.

Mais par-dessus le penseur, par-dessous l'éducateur, j'aime en Victor Poucel le poète, celui qui épouse, d'emblée, les multiples correspondances de la Nature, celui qui trouve, pour exprimer des choses vieilles comme le monde, des mots aussi tendres que le soupire d'un être en amour.

Que tout cela est donc joli, frais, émouvant. Et combien cela nous console de la vulgarité propagée à doses massives par le ciné et le magazine.

Victor Poucel a dû moussonner beaucoup de joie en écrivant son livre. Il a exploré le domaine de l'enfance, il en a parcouru les sentiers vierges et il s'est émerveillé de la saveur qu'il puisait dans sa découverte.

Œuvre de poète attendri, destinée à émouvoir tous ceux qui cherchent, dans un livre, autre chose que le poncif, le conventionnel ou les savantes complications que les psychologues ont ramifié à l'infini.

Orlova

LIGNES AERIENNES HELLENIQUES

T A E

EGYPTE — GRÈCE

Ligne Régulière Aérienne
ALEXANDRIE — ATHENES

DEPART DE L'AERODROME FOUAD 1er TOUS LES MARDIS A 08.00.

ARRIVEE A L'AERODROME HELLENIKO à 11.20.

DEPART DE L'AERODROME D'HELLENIKO TOUS LES LUNDIS A 16.00.

ARRIVEE A L'AERODROME FOUAD 1er à 19.20.

Agents Généraux en Egypte :

MISR AIRLINES S.A.E.

Succursale de la T A E :

HOTEL METROPOLE ALEXANDRIE

35, Saad Zaghloul, Téléph. 21467 (5 lignes)

Pour des renseignements et billets s'adresser aux Agents Généraux MISR AIRLINES et à toutes les agences de voyages.

EXPOSITION GÉNÉRALE DES NOUVEAUTÉS D'ÉTÉ

S. S. SEDNAOUI & Co. LTD.

LUNDI 19 AVRIL 1948

Plus de 500 Dessins Imprimés Divers



Représentant La Dernière Mode Actuelle



Les Plus Récentes Créations des Modèles de Robes de Paris et de Londres



Nos Assortiments sont les plus vastes en Egypte

Retour à la féminité

La mode de cette année est un véritable retour à la féminité. Toute la grâce, tout le charme de la femme sont exprimés d'une façon exquise. Ligne jeune qui accentue la délicatesse du buste et la finesse de la taille. Ligne riche et somptueuse avec des nouveautés délicieuses dans les robes du jour et celles du soir.

Actuellement

Exposition Générale
des Nouveautés d'Été



chez

Cicurel
LE CAIRE

R.C.C. 26426